

Tant de chiens

Boris Quercia

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

tant de chiens

BORIS QUERCIA

 **Asphalte**

BORIS QUERCIA

Tant de chiens

traduit de l'espagnol (Chili) par Isabel Siklodi

ASPHALTE

PLUSIEURS pistolets mitrailleurs nous tirent dessus et les balles ricochent de partout, je suis planqué dans un cagibi où sont entreposées des bouteilles de gaz et les balles me sifflent aux oreilles.

Depuis le début je ne le sentais pas. Je devrais être de permanence au bureau, pas dans ce trou à rats qui va exploser d'un moment à l'autre

Jiménez est à deux mètres de là, une balle lui a traversé la cuisse et il se tord par terre. Du dehors, on lui crie de ne pas bouger mais Jiménez est fou de douleur.

On est dans la cour d'une maison de San Luis, à Quilicura. Dès qu'on a défoncé la porte, on a été surpris par les rafales ; il n'y a que Jiménez et moi qui avons pu entrer. Comme il est passé le premier, son corps m'a servi de bouclier. Je n'ai pas eu d'autre choix que de me jeter dans cet abri, mais si une balle touche une bonbonne, je vais être réduit en bouillie.

Jiménez crie de nouveau, fou de douleur, un autre projectile l'a atteint malgré son gilet pare-balles et on dirait qu'il a une côte cassée. Je ne peux pas bouger d'un millimètre, je ne peux même pas lever le bras pour viser sans risquer qu'on me fasse sauter un doigt, j'ai la tête collée contre le mur et mon casque est sur le point de tomber. Du fond de la maison, les types du gang lâchent les chiens. Des rottweilers, des diables noirs qui bavent et grognent féroceement.

Ils se précipitent sur Jiménez, droit à la gorge. Je le vois se défendre en essayant de leur donner des baffes. Moi, ils ne m'ont pas vu. J'essaie de viser l'un des chiens qui l'attaquent, mais je ne tire pas, j'ai peur de toucher Jiménez. Les collègues, depuis l'extérieur, lancent des bombes lacrymogènes, l'air devient irrespirable. La fusillade s'arrête, j'en profite pour me jeter au sol et m'extirper de ma cachette. J'attrape Jiménez par une jambe pour le traîner vers la porte. Les chiens disparaissent, sauf un qui ne veut pas le lâcher et lui mord rageusement l'avant-bras. Je colle mon arme sur la poitrine de la bête et je lui mets deux balles. Malgré ça, il n'abandonne toujours pas. On dirait un vrai démon, ce chien, la fumée lui sort par le museau à cause des coups de feu tirés à bout portant.

Jiménez est inconscient. Les autres vont à ma rencontre et me soulèvent. La dernière chose que je vois est un collègue qui brise la mâchoire du chien pour lui faire lâcher sa prise.

Ils me jettent sur le trottoir et me disent de ne pas bouger. Je n'ai rien mais je suis couvert de sang. Je préfère rester immobile et laisser

les autres partir en chasse, sauter des clôtures, enfoncer des portes, se faire tirer dessus.

Finalement ils ramènent Jiménez, le mettent dans une voiture, il est tellement mal en point qu'on ne peut pas attendre l'ambulance. Le petit Nouveau part avec lui. Quelle saloperie, c'est sa première sortie et il se tape déjà un collègue grièvement blessé.

Les coups de feu s'éloignent. Je commence à respirer plus tranquillement. Mon corps me démange. Ce sont les puces. Les puces des chiens des narcos.

JIMÉNEZ est mort avant d'arriver à l'hôpital. Un projectile est entré par l'aisselle, là où le gilet pare-balles ne le protégeait pas, lui a perforé une artère et lui a traversé les poumons.

Pendant la messe, je vois de loin sa veuve. Elle est très jeune, au moins dix ans de moins que lui. Elle a l'air d'une provinciale, toute simple. Elle a pris tellement de calmants qu'elle ressemble à un zombie. Une gamine de deux ans s'accroche à ses jupes sans rien comprendre.

Les enterrements, c'est pas mon truc.

Je continue à regarder le cercueil, m'attendant à tout moment à voir Jiménez se lever et nous dire que c'était une blague. Il avait son sens de l'humour, mon collègue, il m'a fait le coup une fois à la morgue. Il s'était couché sur une des civières, recouvert d'un drap, vous imaginez la suite... Mais de cette farce-là, il n'en sortira pas. C'est la blague finale, le clou du spectacle, et ce n'est pas drôle.

Je ne supporte plus la messe, ni de ne pas pouvoir fumer.

À mi-chemin de la sortie, je sens que quelqu'un m'emboîte le pas. Il est tout près, derrière moi, et bien qu'un titillement paranoïaque s'empare de moi, je ne me retourne pas.

Une fois dehors, mon poursuivant me rejoint. C'est un grand type chauve, un peu voûté, comme souvent chez les gens grands au Chili. C'est un pays qui punit ceux qui dépassent la moyenne, les grands essayent de passer inaperçus et les très grands, comme ce type, se voûtent pour entrer dans le rang.

Il m'appelle par mon nom, me tend la main et me donne une vigoureuse accolade.

« Toutes mes condoléances.

– Merci », je lui dis sans avoir la moindre envie de savoir qui il est. Je cherche mes cigarettes et lui en offre une. Il ne fume pas, c'est ce genre-là.

Les allumettes, je ne les trouve pas. Je farfouille dans mes poches comme si elles allaient finir par apparaître à force de chercher. Lui, pendant ce temps, me regarde avec commisération, ou intérêt, ou les deux à la fois. Son attitude commence à m'irriter.

« Moi non plus, je n'aime pas les messes », il dit, comme s'il cherchait à créer une complicité. Je ne relève pas et hausse les épaules. « Je m'appelle Ricardo Arenas, de la Nouvelle Lumière. »

Je comprends maintenant, Jiménez en parlait tout le temps et voulait m'inviter à ses réunions hebdomadaires. Des conférences et

des trucs comme ça, philosophie, sagesse chinoise. Je ne sais pas trop. Moi, je suis un type plus terre à terre. Moins compliqué. Jiménez, par contre, avait toujours de nouvelles idées, qu'il tournait et retournait dans sa tête.

Pour ma part, un *chacarero*⁽¹⁾ et un demi après le boulot, ça me suffit et c'est le seul but de l'existence.

« Vous devriez venir nous voir, nous avons une réunion aujourd'hui, c'est en hommage à Heraldo. »

Il veut parler de Jiménez, il s'appelait comme ça, Heraldo Jiménez.

« J'irai peut-être », je lui dis pour m'en débarrasser.

Il me sourit et s'en va, tout voûté, s'éloignant dans la rue. Il ressemble à un rapace avec son crâne déplumé ; je l'imagine prenant tout d'un coup les pans de sa veste de costume et commençant à battre des ailes avant de partir en volant comme un oiseau de malheur.

Angélica sort de l'église avec un paquet de clopes, elle a des allumettes. Je n'ai pas besoin de lui dire quoi que ce soit, elle s'approche et allume ma clope avec celle qu'elle vient d'utiliser. J'aime bien les gens qui savent allumer leurs allumettes malgré le vent et qui font cette espèce de petite maison avec leurs mains autour de la flamme. C'est plutôt mon genre, je me dis.

Angélica travaille aux archives. Elle me reçoit toujours avec le sourire quand je vais la voir au troisième étage. Je suis certain qu'elle connaissait bien Jiménez. Je suis sûr aussi qu'ils étaient copains, voire plus encore. Elle a les yeux rouges à force de pleurer. On se regarde un instant sans rien dire, à quoi bon, c'est tellement évident et douloureux. Elle me serre dans ses bras. Elle est toute petite. Un peu ronde, des gros seins. Je sens sa tête appuyée contre mon torse. Ses nichons sur mes abdos.

Je ne sais pas ce qui se passe quand on voit la mort de si près, je ne sais pas à quoi c'est dû, mais on a une terrible envie de baiser. Je pense que c'est une façon d'affronter la chose. Genre : à la mort j'oppose la vie. Un petit peu d'amour pour nous guérir de cette tristesse noire, je me dis. Je ne sais pas si j'y crois vraiment ou si c'est pour justifier cette érection dont je me sens coupable, et qu'elle doit sentir aussi car elle se presse contre moi. Je peux sentir l'os de son pubis contre ma jambe.

On est allés à l'hôtel, on n'a presque pas parlé. Elle était comme un jouet, si petite, si ronde. Je la pénétrais, je me retirais. On restait un moment couchés à regarder le plafond, elle replongeait sur mon sexe. Je la pénétrais de nouveau, malgré mes coups de boutoir je n'avais pas envie de jouir, je me retirais. On se caressait, j'y retournais. Je ressortais, elle pleurait un peu, essuyait ses larmes et prenait mon sexe dans sa bouche.

On a passé tout l'après-midi comme ça, puis je l'ai quittée au

croisement des rues Irarrázaval et Bustamante pour qu'elle prenne le métro. On s'est embrassés bien fort et elle a disparu dans les escaliers, se mêlant aux autres, à ceux et celles à qui rien n'était arrivé. Ceux qui rentraient chez eux après une morne journée de travail. Quelquefois je pense à ça, à un travail normal. Avec Marina, avant que les choses commencent à se gâter, on parlait de nous mettre à notre compte. Maintenant, faut même plus y penser. Ça ne va plus du tout avec Marina. Il s'est passé des choses dont ni l'un ni l'autre ne voulons nous souvenir, mais chaque fois qu'on se retrouve à manger, face à face, en silence dans la cuisine, je sais qu'on est en train de s'en rappeler. Ce n'est pas facile de vivre comme ça, on rame dans le mazout. Et je pense que si j'avais un autre travail, peut-être que les choses seraient différentes. Mais on s'y est fait et c'est là le problème, on peut s'habituer à tout. Moi, je flingue et elle, elle injecte de la morphine aux malades en phase terminale, là où elle travaille maintenant, dans une clinique privée pour cancéreux. Elle gagne bien sa vie et elle a des jours de repos et des congés, mais elle voit mourir des gens sans arrêt et quand tu t'habitues à ça, tu t'abrutis.

C'est pour ça qu'on imaginait ce que ce serait de vivre autrement, de tenir un café, de vendre des repas préparés, de monter une fabrique de *dulce de leche*, de tenir un stand dans un marché artisanal ou un cybercafé dans une galerie marchande du centre-ville. Ma mère m'a promis qu'à la mort du monsieur avec lequel elle s'est remariée, elle va mettre un de ses salons de coiffure à mon nom. Marina ferait une bonne coiffeuse, si elle apprenait. Moi, je serais un bon horloger, si j'apprenais. On pourrait diviser le local, moitié salon de coiffure, moitié horlogerie, et je pourrais réparer les montres, changer les piles, pendant que je l'écouterais chanter de l'autre côté de la cloison, quand elle serait en train de laver les cheveux des dames. Je sentirais cette odeur de teinture et de cheveux mouillés qui me ramène à mon enfance, quand j'accompagnais ma maman et que je m'asseyais avec un *Condorito*⁽²⁾ pendant qu'elle s'occupait des clientes qui m'embrassaient et me pinçaient toujours les joues en arrivant et en repartant. On pourrait faire n'importe quoi, tous les deux. En attendant, on reste chacun dans notre truc : elle à tenir la main des mémés et des enfants leucémiques, comme si elle était leur petit ange de la clinique, et moi à tirer sur des truands et à regarder de temps en temps un collègue se vider de son sang, sans savoir clairement pourquoi c'est moi qui survis et lui qui s'en va.

JE ne m'en suis pas rendu compte mais je suis déjà arrivé à la plaza Italia. J'ai remonté tout le parc Bustamante parmi des gens normaux, avec le sentiment d'être quelqu'un de normal qui sort de son travail normal, sauf que maintenant je n'ai pas envie de revenir à l'appartement et de retrouver Marina, contrairement à n'importe quel type normal.

Comme si elle lisait dans mes pensées, au même instant je reçois un message d'elle : « Tu viens ? » « Plus tard », je réponds. Elle ne me pose presque plus de questions, les choses sont comme ça. Seulement des messages courts. Trois, deux, un mot. Les mots compliquent tout, mieux vaut en dire le moins possible.

Je me retrouve en plein milieu de la plaza Italia, sans savoir quoi faire. À la dérive. Je n'ai pas envie d'entrer dans un bar. Je n'ai envie de rien. « C'est dans les temps morts, me disait Jiménez, qu'on change son destin. » « Ce n'est pas quand on veut faire quelque chose, mais quand on ne veut rien faire », voilà le genre de choses qu'on lui fourrait dans le crâne, à la Nouvelle Lumière. Maintenant, je comprends ce qu'il voulait dire, et cette sensation me cloue au sol. Je peux prendre le métro, aller me promener dans un centre commercial, je peux entrer dans un bar et boire une ou deux pisco⁽³⁾. J'ai l'impression que ma décision pourrait changer tout le scénario de ma vie future. Est-ce vraiment ce qui est en train de se passer ? Cette sensation me paralyse, quelle connerie je vais faire si je bouge ? Je reste là, je respire, debout au cœur de la ville. Jiménez disait que la plus grande sagesse du monde, d'après un savant chinois, était de ne rien faire. « Ne fais rien, laisse les choses venir, il t'arrivera ce qui doit t'arriver », qu'il insistait. Moi, franchement, je trouve que c'est vraiment n'importe quoi, mais ça me rappelle qu'un hommage doit lui être rendu à la Nouvelle Lumière.

Je prends l'avenue Vicuña Mackenna. Deux rues plus loin, je tombe sur la pancarte « Conférence du jour : l'immortalité de l'âme », le sujet me va comme un gant. La porte donne sur un couloir long et étroit qui mène à un grand salon mal éclairé. Je reste sur le seuil en attendant que mes yeux s'habituent à la pénombre, sans me décider vraiment à entrer. Il y a une estrade où un petit chauve parle passionnément dans un micro. Il porte des lunettes à monture métallique un peu démodées, qui ont l'air d'être trop grandes pour lui car il les remonte sans arrêt sur son nez avec un doigt.

Il n'y a pas grand monde, je ne distingue pas plus de dix personnes

dans la semi-obscurité et comme la salle est très grande, la conférence fait un peu pitié. Aucune des personnes présentes ne ressemble au rapace qui m'a abordé à la sortie de la messe. Peut-être l'hommage à Jiménez a-t-il déjà eu lieu. Quand j'étais en train de lui rendre hommage à ma façon, avec Angélica.

« Le corps n'est pas l'emballage de l'âme, il est l'âme », dit le type quand je finis par entrer dans la salle.

Je m'assieds à l'un des derniers rangs. Une ombre se retourne pendant une seconde pour me regarder. Je ne peux pas voir son visage mais je peux distinguer que c'est une jeune femme très maigre, avec des cheveux longs, qui détonne un peu parmi les autres silhouettes chauves, grosses, aux cheveux blancs. L'image d'un groupe de vieux gorilles qui se rassemblent pour venir mourir loin de chez eux, cachés dans ce salon solitaire, me vient à l'esprit.

Pour quelle raison est-ce qu'on regarde toujours les yeux en premier chez quelqu'un ? Pourquoi pas d'abord les oreilles, les mains, les nichons ? Non. D'abord les yeux, comme si on pouvait deviner quelque chose de l'autre en le regardant dans les yeux.

« Le corps meurt, l'âme meurt », dit le monsieur en réajustant ses lunettes.

J'ai toujours pensé la même chose. Qu'est-ce que c'est que cette histoire d'aller dans un autre monde, de se réincarner en animal, de rester à flotter en l'air ? Je crois qu'on est tous des fourmis, en file indienne, qui entrent et sortent du métro en recherchant désespérément de la nourriture. Je suis sûr que l'univers souffre autant de la mort de Jiménez que de celle du chien. Je ne peux pas m'arrêter de penser à la fumée qui lui sortait du museau. Et l'âme, quelle connerie ! Qu'on ne m'emmerde pas avec l'âme. Le monde est un grand broyeur à viande et tous, tôt ou tard, on tombera dedans. Quand on mange un hamburger, on ne se dit pas qu'il a pu avoir une âme, alors pourquoi est-ce qu'on en aurait une ?

« Nous sommes un phénomène chimique électrique né du hasard cosmique », le type martèle dans son discours ; on voit qu'il est convaincu de ce qu'il raconte.

C'est curieux comme l'homme est le seul être de la création à parler tout le temps de lui. Il ne lui suffit pas d'exister, comme n'importe quel autre animal. Peut-être que ce qui nous rend un peu cinglés, c'est le fait d'essayer de toujours tout expliquer.

La jeune femme aux cheveux longs se retourne à nouveau, mais cette fois je l'observe du coin de l'œil en continuant à écouter le prophète à lunettes et moumoute. Comme nous ne nous regardons pas directement, elle me dévisage avec plus de confiance ; je suis sûr que si je tourne la tête vers elle, elle va détourner les yeux. Mais je me trompe, car elle soutient alors mon regard. Je ne baisse pas les yeux

non plus et je sens que commence ce jeu stupide de celui qui tiendra le plus longtemps. Je ne sais pas si c'est à cause de ce regard croisé ou bien des « inexistantes forces divines et du destin », comme le dit au même instant l'homme sur l'estrade, mais pendant que nous nous regardons en chiens de faïence, on entend le bruit très caractéristique d'un accident de voiture juste devant la porte de la Nouvelle Lumière.

Tous les bruits d'accident se ressemblent, le crissement des pneus sur le bitume, la sécheresse du choc entre deux corps volumineux, le grincement des tôles quand elles se plient et finalement les éclats de verre qui tombent par terre. Ensuite, un silence angoissant.

L'impact a été si fort que toute l'assistance, moi inclus, se retourne vers la porte. « Merde », on entend tout bas dans le micro du conférencier. Je suis le premier dehors. L'accident est grave. Apparemment, un des véhicules a grillé le feu rouge. Le plus endommagé des deux est une petite voiture, une Changan ou un truc comme ça, on ne peut plus en distinguer la forme, à peine la couleur. Un énorme autobus du Transantiago⁽⁴⁾ l'a traînée et écrasée contre l'immeuble du coin de la rue.

Les gens descendent de l'autobus en état de choc, certains tombent à genoux, d'autres s'éloignent rapidement. Plusieurs piétons courent jusqu'à la petite voiture dont il ne reste pratiquement plus rien.

« Pauvres gens, mon Dieu », dit le type qui donnait la conférence.

Mon Dieu ? Finalement, il croit aux « inexistantes forces divines ».

Je regarde de loin, je n'ai aucune envie de voir un autre corps déchiqueté. J'allume ma dernière cigarette avec les allumettes d'Angélica, j'écrase le paquet et je me mets à marcher. Comme je le disais : un broyeur à viande, et rien d'autre.

Je marche je ne sais combien de temps en malaxant le paquet de cigarettes dans ma main. Je n'ai pas trouvé de poubelle. Finalement j'enfonce la boule de carton dans un des creux d'un poteau électrique. À ce moment-là, je me rends compte que la nana de la conférence me suit de près. Je la regarde à nouveau dans les yeux et elle ne se dégonfle pas. Au contraire, elle se dirige droit vers moi comme si c'était l'invitation qu'elle attendait.

« Salut, elle dit, vous vous souvenez de moi ?

– Yesenia. »

Je ne sais d'où me vient cette faculté de me souvenir de tout, mais c'est quelque chose que je ne peux pas contrôler. Ça va plus vite que ma pensée. Avant même de me rappeler la petite Yesenia que j'ai connue autrefois, son nom sortait de ma bouche. Oui, je la connaissais, mais quand elle était petite. Elle devait avoir dix ans, moi vingt et un. On habitait avec ma mère au premier étage d'une vieille maison, rue Romero. Yesenia et sa famille occupaient le rez-de-chaussée. On se voyait tout le temps. Dans ce genre de quartier, les

enfants vivent dans la rue, se regroupent en bandes. Je leur donnais des clopes. Quand j'ai obtenu mon diplôme de l'école de police, ma mère a invité les voisins d'en dessous. La vie de quartier était agréable, là-bas. Si différente de la vie dans les grands immeubles.

« Je dois vous dire quelque chose », elle me dit.

C'est la même personne, mais ce n'est plus une petite fille, elle doit avoir vingt-trois ans et son regard inquiet la vieillit.

Nous nous asseyons à une table de la brasserie La Vallée d'Or, à l'angle des rues Portugal et Alameda. Elle commande une bière, moi un *combinado*⁽⁵⁾. Je n'ai pas besoin de la questionner, elle prend la parole et, comme si c'était la chose la plus naturelle du monde, elle me dit : « J'ai besoin de tuer quelqu'un. »

« QUAND tu as quitté le quartier, ma mère était encore célibataire. IL est arrivé un peu après. J'avais treize ans, mais je faisais moins. J'ai toujours eu l'air plus jeune. Quel âge tu me donnes ? Vingt-trois ? Non, tu vois, j'en ai vingt-sept. C'est parce que j'ai un visage d'enfant et que je suis menue. Ma mère m'appelait Plumette. IL est arrivé après ton départ, c'est pour ça que tu ne LE connais pas. D'abord, ma mère m'a dit que c'était un copain, mais j'ai pigé tout de suite que c'était son mec. Ensuite IL a commencé à venir plus souvent jusqu'à ce qu'IL emménage chez nous. IL a apporté ses affaires, IL avait une grande télé qu'ils ont mise dans leur chambre, et ils m'ont filé celle de ma mère. Tout avait l'air de bien se passer. IL aimait la bonne bouffe, et avec lui le frigo était toujours plein. IL avait une petite voiture avec laquelle on sortait le dimanche. Une fois, on est allés à la montagne vers Farellones, mais le moteur de la bagnole s'est mis à chauffer et de la fumée est sortie du capot. Nous avons dû rester sur le bord de la route, mais j'étais contente car j'ai quand même vu la neige. IL avait l'air gentil et on comprenait que ma mère soit amoureuse car elle n'était au courant de rien. Je n'osais pas lui raconter.

» La première fois qu'IL m'a touchée, je suis restée paralysée. Ma mère était partie au marché. IL regardait la télé dans la chambre et m'a demandé de me coucher à côté de lui. Moi, je l'aimais bien. J'avais envie de l'aimer. Ce n'est pas drôle de ne pas avoir de papa. Et IL était ce qui ressemblait le plus au père que j'aurais pu avoir. J'aimais bien quand on sortait tous les trois ensemble, parce que je pensais que les gens qui nous voyaient de loin se disaient : voilà un papa, une maman et leur fille.

» Depuis ce jour, je n'ai plus voulu rester seule à la maison, j'invitais tout le temps des copines, je me suis inscrite dans un groupe de la paroisse pour avoir une raison de sortir. Je marchais dans les rues jusqu'à ce que ma mère rentre. Mais ça a été pire parce qu'un jour ils sont allés voir le curé et ils ont pigé que je n'allais jamais à la paroisse, alors ils m'ont punie et je ne pouvais plus sortir. Je me débrouillais quand même, je me suis enfermée plein de fois dans la salle de bain, je me mettais à vomir quand IL s'approchait, ça le dégoûtait.

» Le pire, c'est quand ma mère a trouvé un travail de nuit dans une supérette. J'ai essayé de résister mais chaque fois je finissais par m'endormir. À mon réveil IL m'avait mis son truc sur la figure. Ou bien il était en train de baisser ma culotte. IL m'a menacée, si je le dénonçais, de raconter à ma mère que c'était moi qui étais allée le

chercher, que j'étais une petite pute, et d'autres choses du même genre.

» Je pleurais toutes les nuits et j'ai commencé à avoir des mauvais résultats à l'école. Ma mère m'engueulait et me culpabilisait en me rappelant tous les sacrifices qu'elle faisait pour moi, et j'avais encore plus peur qu'elle l'apprenne. J'essayais vraiment de me concentrer et d'être attentive en classe, mais c'était impossible. J'ai aussi perdu mes amies, je n'osais pas raconter quoi que ce soit à qui que ce soit. Comme je ne parlais à personne, je me parlais à moi-même ; dans ma tête il y avait toujours deux voix qui se disputaient. Et je m'engueulais toute seule, j'inventais des trucs, je planifiais des meurtres.

» Un jour, les cours ont été suspendus à cause d'une coupure d'eau à l'école et je suis rentrée tôt à la maison. Il n'y avait personne. J'ai enlevé mon uniforme, j'ai préparé un sac à dos et j'ai pris l'argent que ma mère gardait dans une vieille paire de bottes, dans l'armoire de sa chambre. J'ai pris le métro et je suis descendue à la dernière station, Pajaritos. Quand je suis sortie, la rue était pleine d'autobus qui allaient à la plage ; je suis montée dans l'un d'eux et j'ai payé mon ticket. Je ne savais même pas où il allait.

» Finalement je suis arrivée à Viña⁽⁶⁾. Je suis descendue à la gare routière et je me suis mise à marcher, mon petit sac sur le dos. Avec l'argent qui me restait, j'ai acheté plein de bonbons et au début, c'était bien. J'avais l'impression d'être en excursion. J'ai marché jusqu'à la mer et je me suis promenée sur la plage. Dans l'après-midi, j'ai commencé à avoir faim, mais j'ai rencontré des gringos qui voyageaient dans une caravane. Ils étaient de San Francisco. Ils m'ont donné à manger et on a fumé de l'herbe. Je n'avais jamais fumé, mais je savais ce que c'était car presque tout le monde fumait dans le quartier. Mais pendant la nuit, les gringos sont partis vers le nord avec leur caravane et je suis restée toute seule.

» Je ne savais pas quoi faire. Une gendarme m'a trouvée en train de pleurer sur un banc et m'a demandé si j'étais perdue. J'ai pris peur et j'ai essayé de m'échapper. On m'a rattrapée et emmenée au commissariat. J'étais sur une liste de personnes disparues. Ils allaient me renvoyer à Santiago, mais la gendarme qui m'avait trouvée a commencé à me parler et à me faire dire des choses sans que je m'en rende compte. Elle avait de la psychologie et on voyait qu'elle avait l'habitude des petites filles comme moi. Alors ils ont déposé une plainte de je ne sais pas quoi et c'est là que le calvaire a commencé.

» Ils m'ont enfermée dans un centre où il n'y avait que des gamines abandonnées, la bouffe était mauvaise et les nanas se bagarraient. La directrice se saoulait en cachette et une des grandes filles me pelotait. Quelques jours après, on m'a emmenée à l'hôpital de Viña. Là, un docteur m'a fait enlever mes vêtements et a examiné mon vagin, mon

cul, tout. Comme j'avais des lésions, IL a été mis en examen.

» J'ai dû répéter cette histoire à des tas de gens ; je me rappelle qu'un avocat bandait pendant que je racontais et il me demandait des choses et des détails dégoûtants que je devais lui expliquer. J'ai beaucoup regretté cette fugue, je me suis dit que j'étais mieux chez moi car ils m'emmenaient d'un endroit à un autre et il fallait réciter partout la même chose. Après, pendant le procès, je ne savais plus où me mettre car ils ont montré des photos prises à l'hôpital devant plein de gens. Je pleurais de honte et la seule chose que je voulais, c'était partir très loin, m'enterrer ou me jeter dans un fleuve. Ma mère a témoigné contre moi. Elle pleurait à chaudes larmes, elle a dit que j'inventais des choses. IL a pleuré au tribunal et IL a dit qu'IL m'aimait comme sa propre fille. Ils ont convoqué le curé à la barre et il a dit que je sortais avec des délinquants du quartier. Je ne sais pas pourquoi il a dit ça, c'était un mensonge. Tous mes copains étaient gentils.

» Après, ils m'ont relâchée et je suis retournée chez moi. IL ne m'a plus touchée, mais IL a commencé à détester ma mère. Je ne comprends pas pourquoi car elle l'a défendu, LUI. Mais je crois qu'IL l'avait menacée et c'est pour cela que ma maman a dû dire ce qu'elle a dit. IL la cognait. Finalement, ma mère a tout raconté à une assistante sociale chargée par le tribunal de suivre mon cas. Et le dossier a été rouvert. De nouveau la même chose. Encore les photos. Je suis tombée gravement malade des poumons, j'étais si maigre, le docteur a dit que je n'avais plus de défenses immunitaires. Je suis restée un mois à l'hôpital Calvo Mackenna. Là, ça a été les meilleurs moments que j'ai passés car je n'ai pas dû aller au tribunal et les avocats ne m'ont pas demandé des trucs dégueulasses. À la fin, ma mère a gagné et IL est allé en prison. IL a fait six mois de taule et après sa sortie IL a recommencé à menacer ma mère. Ce qui s'est passé, c'est qu'elle était enceinte de lui quand le procès a commencé. Après, avec le temps, j'ai su qu'elle avait essayé d'avorter deux fois mais que ça n'avait pas marché. Ma petite sœur Francisca voulait absolument naître. Et elle est née. Je l'aime plus que tout au monde et elle ne sait pas tout ce que j'ai dû faire pour la protéger. IL menaçait ma mère en lui disant qu'IL allait faire à Francisca les mêmes choses qu'IL m'avait faites à moi.

» Pendant des années on LUI a échappé, on L'a même perdu de vue un certain temps. On a tout fait pour qu'IL nous laisse tranquilles. Une fois, ma mère a demandé un prêt avec la carte de crédit du supermarché et elle LUI a donné de l'argent pour qu'IL nous lâche, mais peu de temps après IL la harcelait de nouveau. Ça, c'était déjà une grande erreur, mais la pire de toutes a été de vouloir protéger ma sœur en lui cachant la vérité. Elle a donc toujours voulu connaître son

père, et comme je n'en ai jamais eu, je la comprends. Mais elle, elle ne pigeait pas pourquoi elle ne pouvait pas s'approcher de LUI. Une fois, ma mère est arrivée en retard pour la chercher à l'école. On lui a dit que ma sœur avait raconté aux maîtresses qu'elle était très contente car son père venait la chercher, et qu'un homme l'avait emmenée en taxi.

» Ma mère pleurait, frappait des poings contre la table jusqu'au sang. Je ne savais pas quoi faire. On était déjà allées au commissariat et ils avaient envoyé le dossier au tribunal, mais il y avait un pont ce week-end-là et personne n'avait envie de faire quoi que ce soit. Tout le monde s'en foutait. Je les comprends. Chacun a ses propres blessures, alors pourquoi souffrir en plus pour celles des autres ?

» Finalement, IL a appelé ma mère. Quand je suis revenue à la maison, elle était folle d'angoisse, elle m'a expliqué ce qui se passait, elle m'a dit que si j'allais LE voir, IL relâcherait ma sœur.

» J'ai été obligée d'y aller. IL a tenu parole et a libéré Francisca. Moi, par contre, IL m'a enfermée dans une chambre pendant trois jours sans pain ni eau. Quand je me mettais à pleurer ou à crier, il me frappait avec une serviette mouillée.

» J'ai appris à me taire et à pleurer en silence. Au troisième jour, je LUI demandais de me faire ce qu'IL voudrait, je me jetais à ses pieds et LUI léchais les chaussures. Alors IL m'a laissée sortir et IL m'a plongée dans un bain d'eau chaude. J'étais si faible que je pouvais à peine bouger. Après, IL m'a fait asseoir à la table de la cuisine et m'a donné une soucoupe avec du lait tiède et du sucre. Je me suis précipitée dessus comme un chat pour lécher le lait, alors IL a mis son machin dans l'assiette et j'ai dû continuer à manger. Ça a duré environ une semaine, je pourrais te raconter plein d'autres choses qu'IL me faisait. C'était seulement le début. Au bout d'une semaine, IL a commencé à s'ennuyer, à force de me tourner de tous les côtés, de me travailler de partout. IL me disait que je ne LUI plaisais plus, qu'IL m'aimait mieux avant, quand j'étais petite, innocente. Que maintenant j'avais l'air d'une chienne en chaleur.

» Depuis, IL m'oblige à faire des choses, non seulement avec LUI, mais avec d'autres aussi. J'ai essayé de m'en sortir avec des gens qui m'ont proposé de l'aide, mais IL s'en est rendu compte et maintenant IL dit qu'IL va me défigurer, et que personne ne voudra de moi, même pas pour passer la serpillière. Une seule idée me tourne dans la tête : LE tuer. Plusieurs fois, je L'ai suivi dans la rue avec un couteau de cartonnier dans la poche. Quand j'étais derrière LUI, je me demandais comment sortir le couteau et LUI couper la gorge. Mais je n'ai jamais pu. Et c'est là que je t'ai vu à la conférence, et je me suis dit : c'est un flic, ça va être facile pour lui. »

Et pendant qu'elle me parle, elle agite ses petites mains ; ses yeux

sont comme des miroirs où je peux voir l'horreur de près. Je veux la serrer dans mes bras tout le temps et lui faire une petite maison comme celle qu'Angélica a faite à l'allumette pour qu'elle ne s'éteigne pas.

Plumette et l'Équarisseur.

« JE ne tue pas les chiens, a dit mon grand-père quand une voisine lui a amené un grand chien noir en laisse.

– Il a le goût du sang, il faut l'abattre. Ça ne sera pas difficile pour vous, vous êtes équarrisseur. Moi, je ne suis pas capable de le faire, je l'ai élevé depuis qu'il est tout petit », lui a dit la dame, les larmes aux yeux.

Mon grand-père a pris la laisse et a emmené le chien, loin dans les champs. Puis il est revenu, seulement avec la laisse, qui est restée longtemps par terre dans un coin de la cour. La dame n'est jamais venue la chercher. C'est là que j'ai appris que lorsqu'un chien de ferme commence à tuer des animaux domestiques, il ne s'arrête plus, il y prend goût, et il faut alors le tuer. Je n'ai jamais vu mon grand-père tuer un autre chien. Même s'il était équarrisseur, il avait un rapport presque familial avec les animaux, il ne se sentait pas comme leur bourreau, il était seulement un outil du destin, destin auquel ni lui ni les bêtes ne pouvaient échapper.

Lorsque mon grand-père saignait un animal, il lui mettait dans l'aorte le trognon d'un épi de maïs, qui servait de bouchon. Il parlait doucement à la bête, puis il retirait le trognon et le sang gargouillait et giclait dans le bac.

Quand l'animal exhalait son dernier soupir, mon grand-père lui caressait la tête et continuait à faire tourner patiemment le trognon de l'épi de maïs afin de le saigner complètement. Mais une part de lui s'en allait avec chaque bête. Ce n'est pas gratuit, d'être celui qui abat le bétail. Tu ne fais pas partie de la fête, tu es celui qui fait le sale boulot pour que les autres s'amusent. C'est toi qui vois la dernière étincelle de vie dans les yeux creux des cochons qui te regardent sans comprendre leur destin misérable, égorgés, le groin attaché avec du fil de fer. Un peu de tout ça reste dans le regard de l'équarrisseur.

Mon grand-père avait un regard triste. C'est comme sur la grande peinture qu'il y a à la station de métro Baquedano, là où on descend pour prendre la correspondance avec la ligne cinq. Quelquefois, quand je dois changer à cet endroit, je reste un moment à regarder cette peinture. Je me souviens du vieux, il ressemblait un peu à celui de la peinture. Il n'y a rien à dire, c'est un bon peintre qui a fait ça. Il a su transmettre cette tristesse qui reste dans les yeux. Je sais que cette tristesse, je l'ai moi aussi, et Marina, et d'autres. C'est un trait qui nous distingue et qui nous permet de nous reconnaître, et d'être ensemble, même si nous savons que tout va mal finir, juste parce que c'est

comme ça, parce que c'est écrit dans nos yeux.

Tuer n'est pas facile, même si on est prêt à le faire, ni gratuit, même si on le croit. La douche du matin ne sera jamais suffisante pour nous sortir de la tête les fantômes qui ont grandi pendant la nuit dans nos cauchemars. Mais il y a des gens qui méritent la mort et il faut bien que quelqu'un s'en occupe, même si personne ne veut. L'Équarrisseur.

« DEUX balles et le chien ne lâchait toujours pas son bras ? » me demande un des types des Affaires internes.

Quand je suis arrivé au bureau, ils m'attendaient, « rien d'officiel », ils m'ont dit. On est allés dans un café. C'est un binôme, je ne leur fais pas confiance. Ils mâchent du chewing-gum la bouche ouverte, les deux en même temps. L'un a l'air accro à la coke, il ne parle pas, il me regarde derrière ses lunettes de soleil, des Ray-Ban plaquées or. Trop chères pour un flic. Il est petit et porte des vêtements trop serrés qui lui iraient peut-être bien s'il avait dix kilos de moins. L'autre a l'air plus calme, mais il affiche tout le temps un sourire faux, mécanique, qui cache on ne sait quoi.

« Vous savez pourquoi il ne lâchait pas prise? Le cerveau continue à envoyer des ordres aux muscles plusieurs secondes après la mort, vous le saviez ? »

Je ne le savais pas et ça ne m'intéresse pas non plus. Ils sont de Valparaíso. C'est une brigade spéciale qui suivait Jiménez. Donc ils l'avaient vraiment dans le collimateur.

« Nous savons que vous étiez assez copains, tous les deux.

– Un peu, je lui dis.

– Vous étiez au courant de ses activités illicites ?

– Aucune idée, on n'était pas si copains que ça. »

Je ne dis pas ça pour me blanchir, c'est la vérité. La serveuse s'approche avec son petit calepin à la main.

« Vous voulez manger quelque chose ? elle nous demande.

– Non merci », je réponds. En réalité j'ai faim, mais je veux en finir le plus rapidement possible. Ce n'est jamais marrant de parler avec des gars des Affaires internes, et ces deux-là sont particulièrement désagréables. Ils hésitent entre un *chemilico*⁽⁷⁾ et un *completo italiano*⁽⁸⁾, finalement ils demandent deux *completos* et un demi chacun. Moi, j'ai préféré rester avec ma faim. La serveuse note le tout lentement, je ne comprends pas qu'elle ne puisse pas retenir une commande aussi simple le temps d'aller de la salle à la cuisine. Finalement, quand elle part, le Souriant reprend son interrogatoire, qu'il cherche à faire passer pour une conversation amicale.

« Bon, le problème, c'est qu'Heraldo Jiménez est impliqué dans des disparitions de drogue constatées après des saisies dans le port. »

Ça fait déjà un certain temps que le scandale a éclaté, les quantités de drogue saisies ne correspondaient jamais à celles qui arrivaient aux Services sanitaires pour être incinérées.

« Vous êtes certain de ne rien savoir ? il demande.

– Certain, mais je ne vois pas Jiménez tremper dans ce genre d'histoire. C'était un bon flic. »

On ne peut pas se tromper autant sur les gens, je connaissais un peu mon collègue et il était peut-être mêlé à des histoires bizarres, genre sniffer de temps en temps – qui ne le fait pas –, mais trafiquer, je n'y crois pas.

« Les morts sont tous des braves types, n'est-ce pas ? » dit le Souriant. L'autre se contente d'opiner du chef. « Nous ne voulons pas trop remuer cette affaire ni enlever sa pension à la petite veuve. Ce que nous voulons, c'est savoir avec qui il travaillait à Santiago, savez-vous qui pourrait aussi être dans le coup ? »

J'ai l'impression que sa question est à double sens, il est en train de me dire que je suis suspect.

« Aucune idée, je réponds sèchement. Autre chose ? J'ai du boulot qui m'attend au poste. »

Le Souriant n'apprécie pas vraiment mon peu d'enthousiasme à collaborer, mais il doit s'y résigner. Si la conversation est informelle, c'est qu'ils n'ont pas le moindre début de preuve pour pouvoir enquêter. Ils sont paumés et donnent des coups à l'aveuglette. Si Jiménez était vraiment mêlé à quelque chose, il a dû très bien le cacher. Je croise la serveuse en sortant, sur son plateau il y a deux demis, un *completo* et un *chemilico*. Elle s'est trompée dans la commande.

LE Nouveau n'est pas venu travailler. Ça se comprend. Le chef m'a demandé si je voulais aussi prendre ma journée. J'ai dit que non. En plus, Marina est restée à l'appartement. Elle ne bosse pas aujourd'hui. Je ne veux pas me retrouver avec elle dans un de ces grands silences qui s'installent entre nous quand on ne sait plus quoi dire pour en sortir ; on a beau tourner et retourner une phrase dans sa tête, ce qu'on dit est toujours bête.

Au lieu de ça, je suis parti travailler avec les collègues. Dans la Mitsubishi Montero, personne ne dit rien, nous les flics on est comme ça. Mourir fait partie du boulot, il faut serrer les dents. On devait aller saisir les ordinateurs portables et les disques durs d'une des trois plus grandes entreprises avicoles du pays. Deux d'entre elles étaient suspectées de s'être entendues sur les prix, d'avoir sorti la troisième du marché et d'avoir fait grimper les tarifs artificiellement. On payait pour un demi-poulet le prix d'un poulet entier.

Mais quelqu'un les avait avertis. Lorsqu'on est arrivés, les mecs du département informatique de l'entreprise transpiraient en terminant de remplacer les disques durs des ordinateurs. Le directeur avait un notebook flambant neuf sur son bureau, tout juste sorti de son emballage, et il nous a traités comme des chiens. Je me suis vengé et, pendant la descente, j'ai appelé le Flaco Fuenzalida. Peu après, quand on est sortis avec les ordinateurs, les journalistes étaient tous dehors avec des caméras, en train de filmer.

Je vois le Flaco de temps en temps, au moins une fois par mois. Il travaille pour une chaîne de télé. J'ai toujours un bon scoop pour lui, un cas intéressant. En échange, c'est lui qui paye l'addition. En général, on va à Los Adobes de Argomedo ou un autre endroit de ce genre, où l'on fait des grillades. Quand on n'a pas le temps, on se retrouve au bar Nacional de la rue Banderas pour une soupe de poule et des tripes, au moins une bouteille de rouge. Et en échangeant des tuyaux, on parle de tout le reste. C'est un type bien, le Flaco, il a dû élever tout seul ses deux gamins, sa femme est morte très jeune d'un cancer. Il ne s'est jamais remarié et même maintenant, ses yeux se remplissent de larmes quand il parle d'elle.

Il m'a aidé une fois dans une enquête, quand on nous avait demandé de pincer n'importe quelle vedette de la télé, quelqu'un qui pousserait un peu trop sur la drogue. On avait besoin de bruit dans la presse pour soutenir le budget de la brigade des stupéfiants, qui se négociait à ce moment-là. « La liste est longue », m'a dit le Flaco. Il m'a lancé deux

ou trois noms. C'était du tout cuit. Ça, c'était un bon tuyau.

« Merci, Chaguito⁽⁹⁾ », dit le Flaco en arrivant. Et je lui donne plus de détails histoire qu'il puisse demander à ces salopards pourquoi ils effaçaient les disques durs avant qu'on arrive.

Les collègues ont mis les ordinateurs dans la voiture, je suis resté dehors ; comme il n'y avait plus assez de place pour moi, je leur ai dit que je rentrais tout seul. Les caméras se sont braquées sur la Mitsubishi partant à toute vitesse avec les gyrophares et les sirènes à fond la caisse, comme si ça changeait quelque chose d'arriver au bureau cinq minutes plus tôt. De toute façon, ils ont au moins une heure et demie de paperasse à faire à l'arrivée.

Je me mets en marche, j'ai rendez-vous avec Yesenia à cinq heures. Mon arme est chargée et il semblerait que je vais tuer quelqu'un.

JE sens à chaque pas le pistolet se balancer doucement dans son holster sous mon bras. Ce simple objet est pour moi comme le destin. Le ranger dans son étui tous les matins est un appel au malheur. À un moment donné, il faut bien dégainer. Enlever la sécurité, appuyer sur la détente, et après tu ne sais même plus qui tu es. Tu ne vois plus que de la cervelle éparpillée autour de toi.

Quand je pense que Yesenia était la petite fille qui s'asseyait sur le pas de la porte des voisins.

Il y a des gens qui changent énormément. Moi, j'ai l'impression d'avoir toujours été le même, sans vraiment le vouloir. Je suis encore cet enfant qui lisait des *Condorito* au salon de coiffure. Je les lisais avant même de savoir lire. Je suivais les dessins un par un jusqu'à la fin et les personnages me souriaient en bas de la page, sans que je comprenne de quoi il s'agissait. Mais je le faisais consciencieusement, pour que personne ne se rende compte que je ne savais pas encore lire.

J'ai si peu changé. Malgré tout ce que j'ai vécu comme flic. C'est pour ça qu'aucun muscle de mon visage n'a bougé quand Yesenia m'a raconté son histoire. À un moment donné, j'ai voulu l'interrompre, « Je n'ai pas fini » qu'elle m'a dit, « Ça me suffit » j'ai répondu, et le pire, c'est que comme j'avais bu cinq piscoles, je lui ai fait des serments d'ivrogne.

On devrait se dire une bonne fois pour toutes que ce que l'on dit quand on est bourré, ça ne compte pas. C'est un monde à part. Mais comme je suis encore cet enfant qui fait semblant de lire *Condorito*, je lui ai dit, en jouant les gros bras : « Je le tuerai. » C'est peut-être aussi qu'on perd petit à petit confiance dans la justice et qu'on commence à se rendre compte que tout n'est que petites combines, retours d'ascenseur et pots-de-vin.

Tout le monde sait que la plupart des délinquants en col blanc restent libres et que les pauvres sont les dindons de la farce. Une fois qu'on t'a mis en taule, tu n'en sors plus, même si tu sors. C'est « l'université du crime », pour reprendre l'expression à la mode dans l'émission du Flaco Fuenzalida. Et pendant qu'on joue aux gendarmes et aux voleurs, les balles perdues tuent des innocents sans jamais toucher les vrais délinquants. C'est pour ça que j'ai dit « Je le tuerai », convaincu, après mon cinquième piscola, qu'il était plus juste de lui mettre une balle dans la poitrine que de l'amener devant le juge avec pour seule preuve le regard de Yesenia.

Je traverse la place d'Armes, Yesenia est devant la porte de la

cathédrale. Je la vois de loin. Elle est penchée sur son portable, en train d'écrire nerveusement un message de ses longs doigts. Elle porte une jupe de style vaguement indien et un débardeur. On peut voir son corps fin au travers des vêtements, comme quand on regarde une radiographie. C'est un petit oiseau tombé du nid, Plumette.

Je ne sais pas ce qui me plaît tellement chez elle. Je ne sais pas si c'est sa fragilité, si c'est ce passé tourmenté dont il faut la protéger, presque comme dans une mission de sauvetage. On a envie de la bercer jusqu'à ce qu'elle se sente en sécurité dans nos bras et qu'elle puisse enfin échapper à cette angoisse qui ne la quitte pas. On a tous besoin de quelqu'un qui s'occupe de nous. Seuls quelques-uns ont besoin de s'occuper de quelqu'un d'autre.

Je continue à m'approcher lentement, j'aimerais vraiment savoir ce qui me plaît tellement chez elle, car je me rends compte que si je suis en train de marcher inexorablement vers la cathédrale avec le boum boum du pistolet qui me frappe la poitrine à chaque pas, c'est seulement parce qu'elle m'a plu dès le début. Quelque chose de spécial se passe entre ceux qui se plaisent. Une force aveugle pousse deux corps à se réunir, sans aucune raison, sans se connaître, sans que les deux soient spécialement beaux ou moches, désagréables ou sympathiques, pauvres ou riches. Il n'y a que cette force à laquelle il est difficile de résister. Pourquoi j'aime ce petit oiseau tombé du nid, ces petits bras osseux, ces yeux terrifiés comme s'ils étaient restés à jamais rivés sur les images de son enfance ravagée ? Yesenia me voit arriver, elle me regarde avec gravité.

« Allons-y », elle me dit.

Pas de bonjour ni comment vas-tu. Je me sens comme un tueur à gages, et je n'ai même pas de gages. Plumette range son portable dans son petit sac à grelots et part vers l'ouest, le long de la rue Catedral. Je ne bouge pas, comme lorsque je suis resté immobile au beau milieu de la plaza Italia, j'entends Jiménez me crier de l'au-delà « Ne fais rien » et il a sûrement raison, mais finalement je me mets à suivre Plumette.

Je ne sais pas pourquoi, mais elle me plaît vraiment. Elle n'a pas regardé en arrière, n'a pas attendu que je la rejoigne, elle ne s'est même pas rendu compte de mon hésitation. Elle tourne par la rue Banderas, vers Mapocho. D'où sort-elle cette énergie qui lui permet d'avancer comme ça, avec son petit corps de moineau ? Elle s'arrête maintenant en face d'une friperie. J'arrive à côté d'elle. Je perçois sans la regarder sa respiration agitée, elle est comme un petit animal effrayé. Elle met la main dans son sac et en sort une feuille pliée en quatre. Elle la déplie nerveusement. C'est une photo imprimée en noir et blanc. Elle me la donne. Le cliché est bizarre, il y a plusieurs hommes, un gros sans chemise qui lève les bras au ciel, un autre avec une bouteille à la main et encore un autre qui a l'air de vouloir sortir

du cadre, les mains dans les poches, la tête penchée. C'est sur ce dernier que Yesenia pose un doigt tremblant. C'est seulement une silhouette, difficile à identifier. D'un signe de la tête, elle m'indique une boutique de l'autre côté de la rue. Un Teletrack, un de ces endroits où l'on parie sur les courses de chevaux. En réalité, la photo ne m'a rien appris. Si ça avait été le gros, j'aurais au moins eu une idée du volume. Mais Yesenia est si désespérée que je lui fais un clin d'œil, comme si j'avais déjà identifié ma cible. Elle essaye de me reprendre la photo, mais quand un flic a obtenu une preuve il ne la lâche plus.

Quand je range la feuille pliée dans ma poche, Plumette me surprend en me serrant dans ses bras. Elle se pend à mon cou, tremblante de peur, et murmure « Merci » dans mon oreille. Je sens ses tétons pointus traverser ma poitrine, comme s'ils m'injectaient de l'énergie. Ensuite elle me lâche et s'en va immédiatement, elle part comme elle est arrivée, sans se retourner. Elle bifurque vers l'est par la rue Rosas et disparaît. Le pistolet est lourd sous mon bras, comme une tumeur.

Quand le vin est tiré, il faut le boire. Je n'hésite plus et je traverse la rue entre les autobus. Une fois que je suis au milieu de la chaussée, mon portable se met à vibrer. Je réponds tout en m'approchant du Teletrack.

« Salut, dit une voix féminine.

– Qui est-ce ?

– Moi, bien sûr, tu déconnes ? Tu sais bien qui », et j'entends un rire à l'autre bout.

Je la reconnais, maintenant. C'est Angélica, des archives. Je ne sais pas pourquoi mais je l'avais complètement oubliée.

« Qu'est-ce que tu fais, mon chou ?

– Je travaille. »

Je regarde à l'intérieur du Teletrack, il n'y a que quelques clients mais IL pourrait être n'importe lequel d'entre eux. On ne voit bouger que leurs ombres, comme s'ils étaient au purgatoire, des gens figés dans le temps en attendant un coup de chance qui n'arrive jamais. Ils rêvent du jour où ils reviendront chez eux pleins de fric, où ils pourront dire à tous ceux qui les ont humiliés pendant des années qu'ils avaient raison de passer leur vie dans ce bouge, à regarder des écrans de télévision et à déchirer rageusement les tickets inutiles des milliers de courses perdues. Angélica continue à me distraire :

« Je sors du boulot, on va boire un coup ? me dit-elle d'une voix qui me fait hésiter entre le sous-entendu et la pure innocence.

– Je ne peux pas, là, je te rappelle plus tard. »

Je raccroche sans plus d'explications. J'entre, quelques regards se posent sur moi et me font me sentir comme un chien dans un jeu de

quilles. Je prends un dépliant sur les courses du jour, je jette un coup d'œil aux noms des chevaux : « Toujours Tendre », « Petit Clown », « Le Magicien Oli », « Gironde », « Matador ».

Comment peut-on tuer quelqu'un ? Je me demande ça non pas parce que je ne l'ai jamais fait, mais parce que jusque-là, je n'en avais jamais eu l'intention. Je ne l'avais jamais planifié, j'ai dû le faire car c'est mon boulot, je défendais un collègue, je me défendais, j'étais au milieu d'une fusillade. Mais cette fois, ce n'est pas la même chose et je ne le sens pas du tout.

Comment je vais LE tuer, une fois que je saurai qui c'est ? Je commence par LE suivre, j'attends qu'IL entre dans l'un des bars de la rue Bandera, qu'IL se saoule la gueule ? Je L'attire dans un guet-apens quand IL revient chez LUI le soir ? Avec quoi je LE tue ? Je LE frappe sur la tête avec une barre de fer ? Je LE jette dans le Mapocho⁽¹⁰⁾ du haut d'un pont ? Je LUI tire une balle dans la nuque ? Je ne suis même pas capable de prévoir comment LE tuer. Comment a fait mon grand-père pour tuer ce chien en pleine campagne ? Il lui a fracassé la tête avec une grosse pierre ? Il l'a étranglé de ses propres mains ? On voit bien que je ne suis pas fait du même bois.

Je ne me sens pas bien, quelque chose me dérange. C'est peut-être ce qu'on appelle l'intuition, ce moment où on est mal à l'aise. Moi, ça me donne une forte envie de pisser. D'autres ont des nausées ou des frissons. Mais on le sent quand les choses vont mal tourner. Comme lors de la perquisition. Avant d'enfoncer la porte, Jiménez grimaçait de douleur. Il m'a dit qu'il avait mal aux dents. « C'est comme si on les serrait avec une pince », avant qu'on entre dans la cour pour se faire recevoir par des coups de feu il m'a dit : « Elles me font toujours mal quand il va y avoir une merde », deux minutes plus tard une troisième balle l'atteignait à l'aisselle.

En fait, on n'avait rien à faire là-bas. On nous avait envoyés comme renforts, Jiménez, le Nouveau et moi, pour une des perquisitions de la zone sud. Le plan « Tolérance zéro » était un échec total, après deux mois de descentes répétées le trafic de drogue continuait et la seule chose qui avait changé était la quantité de morts dans chaque camp. Cette fois, Jiménez a senti le coup venir. Et moi, maintenant, je ressens une gêne semblable. Je devrais sortir d'ici et essayer d'oublier Yesenia. Si les choses se passaient bien avec Marina, rien de tout ça ne serait arrivé et je ne serais pas là, à vouloir protéger quelqu'un.

« Qu'est-ce que vous foutez avec elle ? »

IL m'a surpris. Ça ne peut être que LUI, il n'y a aucun doute, on dirait vraiment l'ombre de la photo. Je LUI donne cinquante ans, IL a une barbe de deux jours, IL est dégarni, pas chauve mais IL n'a pas assez de cheveux pour couvrir son crâne, « il a le front dans le cou » aurait dit Jiménez. IL porte un pantalon en velours côtelé marron

clair, une chemise d'un blanc douteux, un blouson beige avec une brûlure de cigarette sur la manche. On voit que c'est un fumeur compulsif, c'est peut-être pour ça qu'IL est si maigre. Les ongles de sa main droite sont d'une couleur goudronneuse. Ses yeux sont petits, à moitié fermés, un peu reptiliens. Je sens mon estomac et ma vessie se serrer, je dois me retenir pour ne pas me pisser dessus. Je LE regarde droit dans les yeux, avec un regard qui est comme un crachat.

« Qu'est-ce que vous lui mettez dans la tête, à Yesenia ?

– Qu'est-ce que ça peut vous faire ? je réponds sèchement.

– Vous êtes flic, aussi ? Comme l'autre ? »

Quel autre ? Jiménez ? Ce type sait quelque chose de plus que moi et ça me dérange, comme ça me dérange qu'IL soit plus vigilant que moi et qu'IL m'ait surpris. IL a sûrement dû nous voir nous dire au revoir sur le trottoir, c'est ma faute, j'ai été déconcerté quand Yesenia m'a serré dans ses bras, on voit bien que je ne suis pas dans mon assiette. IL me dit :

« Soit vous nous donnez ce que vous avez, soit vous allez y passer l'un après l'autre, en commençant par elle. »

IL me menace maintenant, les yeux mi-clos, les lèvres pincées, sans que sa voix tremble le moins du monde. IL me menace froidement, comme quelqu'un qui va tenir ses promesses. IL me menace avec l'expérience de ses années de prison, ça se sent, qui sait combien d'années IL a fait.

Puis IL sort et s'éloigne. IL me regarde une dernière fois à travers la vitre du Teletrack et se perd dans la foule, vers l'Alameda. Ce qu'IL m'a dit ne me fait pas vraiment peur, on s'habitue aux insultes et aux pires menaces. On apprend à vivre avec et elles ne se réalisent presque jamais. Il vaut mieux être un flic véreux qu'un flic mort. Vu qu'IL sait qui je suis et que je n'ai plus le facteur surprise pour moi, le plus logique serait d'abandonner, mais ça m'a énervé de me faire surprendre et, pire encore, que des gens comme cette vermine soient en liberté. Finalement, on fait plus de choses par haine que par amour, ou en tout cas on prend des décisions plus vite.

Je sors et je cours derrière lui. IL veut que je LUI donne ce que j'ai ? Qu'est-ce qu'IL veut dire ? J'imagine ma réponse : « C'est deux balles dans la peau, que je vais te donner. » On trouve toujours les bonnes réponses après coup.

Même si je sais déjà que je ne vais pas LE tuer, je voudrais au moins LUI faire peur, LUI faire comprendre qu'il faut qu'IL s'éloigne de Yesenia, de sa famille, je voudrais répondre à sa menace de la seule façon qui fonctionne avec ce genre de type : la LUI renvoyer en vingt fois pire. Je LE rattrape. Je LE prends par l'épaule et je LE fais se retourner. Le pauvre type est plus léger que je ne pensais et IL est à deux doigts de valdinguer. Je dois LE rattraper par un bras et LE

remettre sur le trottoir.

« C'est quoi ton problème, fils de pute ? » IL me dit, mais avant qu'IL ne finisse de m'insulter je LUI mets ma carte de flic devant les yeux. « Tu crois que ça m'impressionne ? Ce n'est qu'un bout de carton.

– Tu préfères ça ? »

J'ouvre un peu ma veste et LUI montre l'étui du pistolet. IL ne bouge pas mais continue à me regarder sans ciller, de ses petits yeux haineux.

« Vous voulez voir mes papiers ? »

IL met la main dans la poche arrière de son pantalon. J'aime pas ça. Ce petit salopard bouge trop vite. Je me rapproche de LUI pour éviter qu'IL prenne ce qu'IL compte prendre, mais IL est de nouveau plus rapide. Avant que je m'en rende compte, IL me frappe le ventre de la main droite. J'ai tout de suite compris. Le coup ne me fait pas mal, mais quand IL retire sa main je sens que ma chemise est trempée de mon propre sang. IL m'a poignardé avec quelque chose. Un tournevis aiguisé ou un poinçon. Je mets une main sur mon bide et, de l'autre, je L'agrippe fermement par l'épaule. IL résiste, gigote telle une anguille, lève les bras, se penche, finit par se dégager et s'échappe en me laissant son blouson dans la main. Les gens m'entourent à quelques mètres de distance, personne ne s'approche, comme si j'avais la lèpre ou comme si j'étais une attraction, version hémoglobine.

Je prends mon portable, je ne peux même pas le débloquent, mes doigts ensanglantés glissent sur l'écran. Tout se brouille, ce n'est pas vrai, ce n'est pas vrai, je me dis. Quelle connerie de mourir comme ça, dans la rue, comme un chien écrasé, comme Jiménez, comme un rottweiler avec un trou dans le bide.

QUAND j'ai ouvert les yeux, j'ai cru un instant que j'avais douze ans et que j'étais dans un meublé à Valparaíso avec mon papa. Je me réveillais toujours désorienté, jusqu'à ce que je tourne la tête et que je le voie assis avec son journal, mon petit-déjeuner m'attendant, servi sur une petite table.

Mon vieux était un tendre, sous ses dehors rugueux. De nos jours, tout le monde se marche sur les pieds pour tout et n'importe quoi. Être bien élevé, se conduire en gentleman est déjà une preuve d'amour.

Quand je me réveillais, il pliait son journal et branchait la bouilloire pour me préparer un thé au lait. J'aimais bien ces petits-déjeuners, même si on ne parlait pas beaucoup et s'il reprenait son journal dès que je commençais à manger. Il y avait toujours du pain, du beurre et de la confiture de mûres, dont il vidait le sachet directement sur le pain. Des fois, une mûre trop grosse ne passait pas et l'ouverture se bouchait. Il pressait alors un peu plus, très calmement, sans jamais faire dégouliner la confiture sur la table. Puis il repliait l'ouverture et le fermait avec une pince à linge. Je n'ai jamais pris un aussi bon petit-déjeuner.

Mais cette fois, quand je tourne la tête, je me rends compte que je suis dans une chambre d'hôpital. En tout cas, je suis vivant, ou ça y ressemble. On se sait pas comment c'est, finalement, de l'autre côté, peut-être que c'est comme un hôpital.

Je commence à faire l'inventaire de la partie mécanique. Je peux bouger les doigts, les orteils aussi. J'ai un goût de torchon mouillé dans ma bouche sèche. Je n'ai pas mal. J'ai le bras droit sur la couverture, plié sur la poitrine. Le gauche sous le drap. On va commencer par celui-là.

Il bouge au deuxième essai, je commence à le plier doucement et je remonte jusqu'au ventre. J'ai un gros bandage qui m'entoure, comme une gaine. Quand je baisse le bras, je sens comme un pincement dans le bide, ça doit être les points de suture. On va arrêter les vérifications là pour le moment.

Je parcours la chambre du regard. Il y a trois lits. Seul le mien est occupé. La télé est allumée, mais sans le son. Je dois faire de grands efforts pour suivre et maintenir mon attention. Il y a des publicités. Du liquide vaisselle. Une montagne d'assiettes dans une cuisine, la maîtresse de maison est angoissée, tout d'un coup apparaît sur l'évier une goutte jaune qui lui parle et lui donne des conseils. La goutte

s'introduit dans une éponge, la dame passe l'éponge sur les assiettes et tout devient propre. Vu comme ça, sans le son, ça a l'air d'une pub pour débiles. Mais tout le monde y croit et tout le monde achète la goutte jaune.

Je continue à explorer la chambre du regard. Il y a une veste de femme en skaï bordeaux sur la chaise. Il y a aussi un sac, avec des aiguilles à tricoter et une partie du tricot qui dépassent. Je n'ai pas l'impression que ce soit les affaires de Marina. Je commence à me demander à qui ça peut bien appartenir. À ma mère ? À Yesenia ? J'entends le bruit de la chasse d'eau, la porte des toilettes est entrouverte. Apparemment, la propriétaire des affaires posées sur la chaise se lave les mains. Elle n'a pas fermé la porte complètement quand elle est allée pisser, à quoi bon ? Elle ne s'attendait pas à ce que je me réveille.

Quelle femme pourrait venir me voir, s'asseoir à mon chevet et attendre mon réveil en tricotant ? Aucune de ma connaissance. Ma mère ne tricote pas, Marina non plus. Je ne pense pas que Yesenia tricote, elle n'a pas la patience nécessaire pour compter en silence le nombre de mailles d'un côté, puis de l'autre, tout au long de l'après-midi. Yesenia est une boule de nerfs, comme tous ceux qui vivent sur le rebord glissant du broyeur à viande.

Ma bouche est de plus en plus pâteuse et, à force de réfléchir à cette énigme, je commence à avoir mal à la tête, une douleur cyclique, comme un roulement de tambour, comme si ma tête était une grosse caisse et que quelqu'un la frappait fort et posément, boum... boum... boum... Ma vue se brouille à nouveau et je peux à peine me tenir éveillé, c'est l'anesthésie, elle revient comme une vague qui m'étourdit. Mais je veux savoir qui est là, qui sortira des toilettes, elle va apparaître maintenant. Je pense à la surprise qu'elle aura quand elle verra que je suis réveillé. La porte s'ouvre délicatement, comme si l'on faisait attention à ne pas faire de bruit. Qui est-ce ?

C'est Angélica, la petite ronde des archives. Je l'avais oubliée encore une fois, qu'est-ce qu'elle fout là, je me le demande, presque à bout de forces. Elle sourit de me voir éveillé et me fait signe avec sa petite main potelée. Je ne me souviens plus de rien, j'ai dû me rendormir juste après.

QUAND je me suis réveillé, c'était un autre jour et il n'y avait plus trace d'Angélica. Heureusement, car peu de temps après Marina est arrivée. Elle est restée un bon moment, assise à côté de mon lit. C'est agréable de la savoir ici, même si on ne se parle pas. Elle ne quitte pas son portable des yeux. Elle fait des trucs, je ne sais pas quoi. Elle joue, peut-être. Je sais bien qu'entre nous c'est foutu, on a déteint comme ces vieux journaux qui restent au soleil. Ça fait longtemps qu'on a commencé à se taire et quand on ne se parle pas, on ne baise pas non plus. Mais c'est agréable qu'elle soit là à tuer des martiens ou à faire je ne sais quoi sur son portable. Je voudrais qu'elle reste toujours avec moi, mais tout d'un coup elle se lève comme si elle était en retard à un rendez-vous.

« Je reviens demain à la même heure. T'as besoin de quelque chose ?

– Des clopes.

– C'est pas drôle.

– Je ne rigole pas, des clopes, et laisse-m'en au moins une maintenant. »

Marina jette un regard autour d'elle, prend une paire de clopes dans son sac et les cache sous une serviette. Elle m'embrasse sur le front et je me sens comme un enfant à son premier jour de maternelle.

« Essaye de ne pas fumer. On t'a enlevé un bon morceau d'intestin, tu dois bouger le moins possible. Ne fais pas de bêtises, prends soin de toi. »

Puis elle s'en va. Pas un « Je t'aime », ou un baiser. J'entends ses pas s'éloigner. Je peux les distinguer parmi les bruits de l'hôpital, jusqu'à ce qu'ils se mélangent avec les autres et que je me retrouve seul. Plus seul qu'avant, maintenant que je sais qu'un bout de mon intestin est parti. Quelle année merdique, tout m'est tombé dessus en même temps. La mort de Jiménez. Marina. L'intestin. Je caresse l'idée qu'on aurait pu faire les choses autrement, ne pas merder autant.

Je repasse dans ma tête le moment où IL m'a frappé avec le poinçon. Chaque fois, j'imagine une façon différente de l'esquiver. J'imagine même que je suis plus rapide que lui et que je lui mets une balle en pleine poitrine, alors je me sens mieux mais quand j'essaye de bouger, je sens la gaine et je suis à nouveau furieux. J'essaye d'assembler les pièces du puzzle, peut-être que les flics de Valparaíso avaient raison et que Jiménez faisait des trucs pas nets. « Donnez ce que vous avez », qu'IL m'a dit, est-ce que Jiménez a gardé pour lui une partie de la

marchandise ? Yesenia est-elle mêlée à cette histoire ? Le rapace de la Nouvelle Lumière aussi ?

Yesenia a peut-être essayé de m'utiliser pour se débarrasser d'un associé désagréable. Qu'est-ce qui me prouve que ce qu'elle raconte est vrai ? La photo, c'est tout ce qu'elle a. Une feuille A4 mal imprimée, c'est vraiment pas grand-chose. Où est ce papier, d'ailleurs ? Il y a un placard dans la chambre. Est-ce que mes vêtements sont là-dedans ?

La porte s'ouvre et je vois entrer une civière à roulettes.

« Vous avez de la compagnie », me dit l'un des deux infirmiers qui la poussent.

Ils font passer le corps inerte sur un des lits. C'est un petit gars, plutôt baraqué, la peau foncée. Il porte un bandage autour de la tête, il a des traits mapuches⁽¹¹⁾. Il est à moitié endormi sous l'effet de l'anesthésie. Les infirmiers le bordent et le laissent sous perfusion.

« Qu'est-ce qui lui est arrivé ?

– Une balle lui a arraché une oreille. »

Avant qu'ils repartent, je leur demande de chercher ma veste, elle est suspendue dans le placard à côté d'un sac en plastique où il y a encore ma chemise et mon pantalon tachés de sang.

Marina n'a même pas eu l'idée de s'en occuper ? De nettoyer mes vêtements ? Je prends le papier dans la poche de ma veste, l'infirmier la remet dans le placard et s'en va. Je regarde les hommes sur la photo. Elle a l'air d'avoir été prise en douce, personne ne pose et l'angle est bizarre. Ils sont en train de faire la fête et il est là, le salopard, comme une ombre. Je laisse le papier sur la table de nuit.

Mon voisin de chambre respire lourdement, il a le front parsemé de petites gouttes de sueur. Je regarde longuement sa face de totem, son nez épaté, sa peau foncée marquée par la variole, il gémit. Je ferme les yeux et je prends le large. Il y a du vent. J'ai dix ans. Je suis à Playa Ancha⁽¹²⁾. Je suis en train de manger un palmier. Ce n'est pas un de ces gros biscuits qui ont une vague forme de palmier. Celui-ci est tout rond. Il est vendu dans un sac en plastique avec un petit papier rectangulaire sur lequel il y a écrit « Boulangerie La Fortuna ».

Je me suis baigné jusqu'à avoir les lèvres complètement bleues. Maintenant, je grelotte en mangeant mon palmier. Je ne sais pas si le crissement entre mes dents est provoqué par le sucre ou le sable, parce qu'une vague m'a attrapé et roulé dans tous les sens, mais comme je suis bon nageur, je suis ressorti tout de suite. Quand j'ai regardé vers la plage, mon père parlait avec une dame et ne s'était pas rendu compte de ce qui venait de m'arriver. J'ai couru jusqu'à lui. Il m'a donné une serviette et le palmier, puis il est parti avec la dame vers le kiosque et je les ai perdus de vue. Je frissonnais encore, mais la saveur du palmier me faisait chaud au cœur. J'ai fini mon goûter en me

suçant les doigts. Puis je suis retourné dans la mer, pour me laver les mains et pisser comme mon père m'avait appris. Je suis entré dans l'eau jusqu'au nombril, j'ai baissé mon maillot de bain et j'ai pissé tranquillement entre les autres baigneurs.

Quand je suis revenu, je n'ai pas pu retrouver l'endroit où étaient posées nos serviettes. J'ai commencé à parcourir la plage d'un bout à l'autre, mais il n'y avait aucune trace de mon papa. Il commençait à se faire tard et les gens rassemblaient leurs affaires. Je n'avais plus froid. Mon maillot de bain était sec et mon père n'arrivait pas. J'ai marché jusqu'au kiosque, même si je n'étais pas sûr que ce soit celui-là, et je suis resté à attendre qu'il revienne. Au bout d'un moment, le monsieur du kiosque a fermé, mais il n'y avait toujours pas de trace de mon papa. Sur la plage, il n'y avait plus que quelques couples. J'ai monté les marches jusqu'à la rue et je me suis assis à l'arrêt de bus ; il y avait plein de monde. Je suis resté jusqu'au passage du dernier bus. Il n'y avait plus personne. Le chauffeur a ouvert la porte et m'a dit : « Mon petit gars, c'est le dernier. Alors tu montes ou tu finis à pied. » Je ne suis pas monté. Le chauffeur a refermé la porte et il est parti. Je ne me suis probablement jamais senti aussi seul. Je commençais à sangloter quand on m'a tapé sur la tête.

« Où est-ce que tu étais passé, petit con ? Ça fait des heures que je te cherche. »

Le bonheur de voir mon papa m'a fait oublier tout le reste et mes larmes ont séché immédiatement.

« Maintenant, il va falloir rentrer à pinces. »

Peu après, il m'a caressé les cheveux, rien d'autre, rien que ça, pas un regard, ni un sourire, mais c'était suffisant. Je n'ai peut-être jamais été aussi heureux. Maintenant que j'y pense, on ressemble beaucoup aux chiens.

Si tu es un chien de narco, tu es là pour sauter au cou du premier flic qui entrouvre la porte ; si tu es un chien de flic, tu es à l'aéroport pour trouver de la came. Personne n'en a rien à foutre, un jour tu respirez, le lendemain tu crèves. Remuer la queue ou utiliser un téléphone portable, ce n'est pas très différent. Je me sens comme un chien blessé qui lèche ses plaies.

Une quinte de toux me fait sursauter et me ramène dans la chambre, c'est mon voisin. Qui peut bien être ce pauvre clébard qu'on a mis à côté de moi ?

Il ouvre les yeux à présent, il renifle l'air, il doit se rendre compte qu'il n'est pas chez lui. Il approche la main de son oreille, mais il ne trouve pas le cartilage habituel, à sa place il trouve un pansement qui depuis un moment commence à virer au rose. Le type à l'oreille unique me regarde.

« Ça fait mal ? » je lui demande, histoire de dire quelque chose.

Il fait un geste comme s'il avait l'habitude d'être tabassé.

« Yancovich ? il me demande. Yancovich ? » Il doit délirer, c'est sûrement les effets de l'anesthésie, mais il ajoute : « Est-ce que Yancovich s'en est tiré ? »

Ce doit être son collègue. Ces deux-là ont eux aussi été pris dans une fusillade.

« Je ne sais pas, je lui dis sincèrement, j'espère. »

Il se rendort, plus calme. Je reste là, à regarder le plafond, attendant le dernier bus, mais cette fois-ci il n'y a personne qui s'approche derrière moi pour me donner une calotte affectueuse. Quelle connerie, d'être un homme et de vivre comme un chien !

CE matin, quand je me suis réveillé, mon camarade de chambre finissait son petit-déjeuner. À côté de mon lit, sur la petite table à roulettes, il y avait un plateau en plastique qui m'attendait, recouvert d'un autre plateau en plastique, de cette couleur qu'ont les plateaux en plastique des hôpitaux, cette couleur un peu malade, cette couleur qui n'en est pas une, comme la nourriture qu'ils vous apportent, au goût indéfinissable.

« J'ai dit à l'infirmière de ne pas vous réveiller, me dit mon voisin flic.

– Aide-soignante, je lui dis.

– Comment ?

– C'est une aide-soignante, pas une infirmière. »

Mon voisin de chambre me regarde comme s'il essayait de comprendre l'intérêt de la nuance. Moi, je sais. Pour la plupart des gens, quand quelqu'un porte une blouse blanche et une coiffe sur la tête, c'est une infirmière. Mais il y a une différence. Dans les hôpitaux, c'est comme dans la vie, c'est divisé en classes sociales, une infirmière se fâche si on la confond avec une aide-soignante, mais une aide-soignante est fière d'être prise pour une infirmière.

« Il est mort, il me dit avec détermination.

– Yancovich ? »

Il acquiesce, repose sa cuillère et commence à pleurer. J'ai envie de pleurer moi aussi, même si je ne sais pas qui peut bien être ce Yancovich. J'ai envie de pleurer rien qu'à voir combien son collègue l'appréciait. Je ne sais pas ce qui m'arrive, mais je ne peux pas m'empêcher de fondre en larmes quand je vois combien les gens peuvent s'aimer.

Mon voisin de chambre ravale sa morve, s'essuie le visage, soupire profondément, arrête de pleurer et se remet à manger. Je me redresse comme je peux et je rapproche mon plateau ; il allume la télé avec la télécommande.

« Ça vous dérange ? » il me demande.

Je fais un geste pour lui dire que ça m'est égal.

Mon petit-déjeuner fait pitié, une tasse de thé et de la gelée, je n'ai aucune envie de manger, j'ai un goût métallique dans la bouche et la tête lourde. Je n'arrive pas à mettre de l'ordre dans mes pensées, malgré mes efforts. Il m'a vraiment donné un méchant coup de couteau, ce sale con.

« Une fois, j'ai pris une balle dans l'estomac, me dit mon voisin,

comme s'il lisait dans mes pensées. Je suis resté un mois en soins intensifs dans un hôpital à Arica, on ne pouvait pas me transférer. Après, j'ai passé deux ans à manger de la bouillie et à chier du sang. Votre blessure, c'est vraiment rien, à côté. »

J'ai envie de lui répondre que ce n'est pas le concours de la plus belle blessure, mais je me mets à regarder la télé. Au journal de l'émission matinale, ils parlent des disparitions de drogue lors des saisies à Valparaíso. Mon voisin de chambre monte le volume. Ils interviewent un commissaire de police, une grosse huile de Valparaíso. Il donne dans le discours habituel : « Cette enquête sera menée avec toute la fermeté requise et ira jusqu'au bout, quelles qu'en soient les conséquences. »

Je pense que ça va être facile pour les coupables de s'en sortir, maintenant que Jiménez est mort. Il ne fait aucun doute qu'ils vont tout lui mettre sur le dos et prendre la poudre d'escampette. On sait bien que les morts ne mordent pas.

Le commissaire continue à parler et dit des choses comme « pomme pourrie », « la loi est la même pour tous », et il répète : « Cette enquête ira jusqu'au bout. » Je le regarde parler et je trouve qu'il ressemble drôlement au gros type de la photo. Je déplie la feuille de papier et je compare avec l'image du commissaire sur l'écran. Ce serait bien possible. Mon camarade de chambre se rend compte de ce que je fais et il tend la main pour que je lui montre la photo. Je me dis que quatre yeux voient mieux que deux et je lui passe la feuille. Il la regarde, compare avec l'écran et me la rend.

« Ils se ressemblent », il me dit.

C'est vraiment bizarre. Pourquoi Yesenia avait cette photo où on voit le commissaire avec LUI ? Tout est de plus en plus louche et chaque nouvel élément rend cette affaire encore plus difficile à comprendre.

« Que ferait ce commissaire dans une partouze ? » dit mon collègue sans décoller les yeux de la télé.

Je regarde la photo de près et c'est vrai que si on a l'esprit un peu mal tourné, ça a l'air d'une partouze. Dans le fond, il y a un lit défait, on a l'impression de voir des vêtements par terre, il y a l'autre type avec une bouteille à la main, le commissaire est torse nu, son gros bide à l'air. Et LUI qui s'esquive sur le côté, comme une ombre, le tout traversé par la croix de la pliure du papier.

« Pardon », dit soudain quelqu'un à la porte. C'est Ricardo Arenas, le rapace de la Nouvelle Lumière. Pour une surprise, c'est une surprise, je ne m'attendais pas à le voir ici. « Je peux entrer ? il demande en souriant.

– Je vous en prie », je lui dis.

Le rapace entre, salue mon voisin de la tête et s'approche de mon

lit. « Vous allez mieux ? il me demande, comme si on était de vieux amis.

– Oui, merci, qui vous a averti ?

– C'est dans les journaux, vous êtes devenu une célébrité, don Santiago », il explique en me donnant le journal du soir. Il est ouvert à la page des faits divers, il y a un petit entrefilet qui dit : « Le policier agressé dans le centre-ville récupère de ses blessures », puis je vois mon nom noir sur blanc, « Santiago Quiñones », et une description de la façon dont on m'a poignardé, avec plein de détails fantaisistes. Mais c'est mieux comme ça, que ça ait l'air d'une simple agression. Qui va s'intéresser à cette histoire ? Je suis sûr que c'est la patte du Flaco Fuenzalida, qui fait aussi des piges dans ce journal, c'est son petit hommage. Il m'envoie un signal amical. C'est quelqu'un de bien, le Flaco.

« On a retrouvé votre agresseur ? me demande Ricardo Arenas.

– Il courait vite », je lui dis, pour ne pas avoir à entrer dans les détails.

Il hoche la tête et me regarde comme si ma réponse l'intéressait vraiment. Il jette un coup d'œil à mon voisin de chambre. Je sens qu'il est un peu inquiet.

« Qu'est-ce que vous faites ici ? » je lui lance brutalement.

Ce n'est évidemment pas ma santé qui l'inquiète. Cette question à brûle-pourpoint ne le met pas mal à l'aise. Il n'est pas du tout déstabilisé, il est plutôt rassuré, comme soulagé de ne pas avoir à tourner autour du pot.

« Je suis venu vous conseiller de faire attention, il me dit sérieusement.

– Vous me menacez ? »

Je sens mon voisin de chambre comme au spectacle, en train d'écouter attentivement. Il baisse même un peu le son de la télé, mais discrètement, les yeux rivés sur l'écran.

« Je vous préviens, vous n'avez pas idée du jeu auquel vous voulez jouer.

– Vous n'avez qu'à m'expliquer, j'apprends très vite », je lui réponds du tac au tac.

Il regarde mon voisin de chambre du coin de l'œil, mais cette fois il le fait ostensiblement, comme pour me passer un message, comme s'il me disait qu'il ne fait confiance à personne.

« Ce serait avec plaisir, mais pas maintenant, je dois partir. Désolé de vous avoir dérangé. »

Il fait demi-tour et se dirige vers la porte, mais je ne peux pas le laisser partir comme ça en me laissant sur ma faim. Je lui demande ce qui me tourne dans la tête depuis un moment :

« Dans quelle affaire étiez-vous fourré avec Jiménez ? »

Il s'arrête avant de sortir, me regarde à nouveau et répond :

« Une affaire très compliquée. Votre ami était quelqu'un de bien, vous savez. Mais dans ce bas monde, il n'arrive pas que de bonnes choses aux gens bien. Faites donc attention, et prenez garde aux services que vous rendez.

– Vous dites ça pour Yesenia ? »

Il ne me répond pas et s'en va rapidement. Un peu effrayé, je pense, comme si j'avais prononcé un nom interdit. Je reste à ruminer mes pensées. Qu'est-ce qu'il entendait par « jeu » ? Était-il de mèche avec Jiménez dans l'histoire des saisies ? Avec Yesenia ? Avec le commissaire ? Ça n'a aucun sens. Mon voisin de chambre me regarde, comme s'il attendait que je lui explique cette visite, mais je n'en ai pas la moindre intention.

« Vous êtes mêlé à une histoire de fesses, collègue ? il me dit, histoire de me délier la langue. Yesenia ? Avec un nom pareil, elle doit appartenir à une église évangélique, non ? »

Il insiste, mais je reste muet.

« C'est quelqu'un de votre famille, ce monsieur ? »

Je me contente de secouer la tête, mais on dirait que ça ne sert à rien, car l'autre revient à la charge :

« Parfois, la famille est une bénédiction et d'autres fois, une calamité. Je peux vous raconter quelque chose ? Je n'ai pas de famille. C'est aussi simple que ça. Tout le monde me demande : même pas une tante ? Un cousin ? Rien, à part une dame que j'ai amenée de Temuco pour faire le ménage chez moi. Personne, mais vraiment personne. »

Il se tait et m'observe, il attend que je lui demande la suite de l'histoire, mais je ne le regarde même pas. Il poursuit :

« Vous n'allez pas me croire, mais moi, on m'a abandonné dans une caisse de pommes à la porte du commissariat de Coñaripe. Plus tard, j'ai appris que c'était un miracle que je ne sois pas mort de froid. Cette nuit avait été la plus froide du siècle. Le matin, tout était couvert de givre, les canalisations éclatées. Quelle salope de mère peut laisser son bébé dehors avec ce froid ? C'était sûrement une vieille alcoolique qui devait être complètement saoule et n'en avait rien à foutre. En tout cas, j'ai survécu, c'est ce que j'ai toujours fait, survivre. À la balle dans le bide, ou dans la tête, ou au putain de froid de Coñaripe.

» Des années après, j'ai retrouvé le sergent qui m'avait recueilli ce matin-là. Il disait que j'avais survécu grâce aux chiens du commissariat, ils se sont couchés autour de la caisse et nous nous sommes tenu chaud tous ensemble. Ils m'ont gardé au commissariat environ six mois. La femme de ménage s'occupait de moi, elle m'emmenait de chez elle au commissariat. Elle avait déjà cinq mômes, un de plus c'était pareil.

» À Coñaripe, il n'y avait pas d'orphelinat, mais il y avait les bonnes

sœurs. Et jusqu'à l'âge de trois ans, elles m'ont élevé, elles me passaient de main en main, elles me donnaient même le sein. Vous imaginez le tableau ? Je peux vous dire que je sais ce que c'est qu'un nichon de nonne⁽¹³⁾. » Il rit aux éclats et poursuit. « Il y avait plusieurs mômes dans le couvent, certainement aussi les gosses des bonnes sœurs, qui n'étaient pas très nettes. Malheureusement, après j'ai été envoyé a l'assistance. »

Et il n'arrête pas de causer, il pourrait me raconter sa vie, je prends le calmant que m'a laissé le médecin. Dans très peu de temps, Coñaripe aura disparu, la télé aussi et tout le monde avec. Je m'endors alors qu'il continue de parler.

« À l'orphelinat on me tabassait pour un oui ou pour un non. Non seulement les adultes, mais aussi les autres enfants. Ils aimaient bien me frapper parce que je me relevais toujours pour leur faire front, ça les amusait. Je ne sais pas combien de fois je suis sorti de ces bagarres couvert de sang. Quand j'avais environ sept ans, j'ai pigé que plus je me battais, plus on me frappait. Alors à la bagarre suivante, au premier coup je suis resté par terre, comme si j'étais mort. Au début ils ne m'ont pas cru, ils me jetaient des cailloux de loin, après ils se sont rapprochés petit à petit, ils m'ont taquiné avec un bâton mais je ne bougeais pas, je restais immobile. Quand ils se sont lassés et se sont approchés, j'ai attrapé le plus confiant par les cheveux et je l'ai frappé contre le sol. Ensuite, j'ai pris une grosse pierre et je l'ai bien esquiné. Les autres sont partis en courant. Le gosse est resté par terre, inconscient. J'ai cru que je l'avais tué. J'ai paniqué et j'ai immédiatement pris la fuite. Ça n'a pas été facile, j'ai dû sauter du toit et je suis tombé par terre sur des cailloux. Et même si j'ai eu mal à en crever, je n'ai pas crié pour n'alerter personne.

» J'ai vagabondé plusieurs jours. Quand je voyais des voitures, je me cachais dans les buissons. Je mangeais des fruits et des trucs que je volais dans les potagers, des carottes, des patates. Je buvais l'eau des ruisseaux. J'étais un petit rien, juste une ombre. En plus, j'étais terrifié : si on me chopait, on me mettrait en prison à vie. Le soir, je me couchais sous un arbre et je passais la nuit là, à grelotter.

» Je ne sais pas si j'ai attrapé la fièvre, si je suis tombé malade ou si c'était juste l'épuisement, mais quelque part dans la forêt je me suis évanoui. J'étais bon pour les loups. Quand je me suis réveillé, j'étais dans une hutte enfumée avec un fourneau au milieu. La première sensation que j'ai eue, c'était la douceur d'une peau d'agneau qui me recouvrait entièrement. Je n'avais jamais touché quelque chose d'aussi doux. Ma vie jusqu'alors avait été aussi rêche que la caisse de pommes dans laquelle on m'avait abandonné. La seconde sensation, c'était une espèce de colique qui me faisait grimacer de douleur.

» Les gens disent parfois qu'ils ont faim, mais en fait ils ont seulement l'appétit qui se réveille. Moi, je sais ce que c'est d'avoir faim : tout ton corps s'échappe par un trou noir à l'intérieur de toi-même et tu ne peux plus penser à autre chose. Il y avait d'autres personnes dans la hutte, qui entraient et sortaient, qui apportaient des choses, quelqu'un faisait la cuisine sur le fourneau central et j'ai failli m'évanouir avec l'odeur de la nourriture. Quand on s'est rendu

compte que j'étais réveillé, on m'a apporté une boîte de conserve remplie de soupe chaude. Je l'ai avalée d'un trait presque sans respirer. Quand j'ai tendu la boîte vide, on a entendu quelques rires et peu après on me l'a rendue, remplie à nouveau. Je ne sais pas combien de boîtes de soupe j'ai bues, mais assez pour tomber épuisé sur la peau d'agneau.

» Jamais de ma vie je n'avais été si heureux. Les jours ont passé et personne ne m'a jamais rien dit, personne n'a rien exigé de moi, personne ne m'a pris en charge, mais personne n'était indifférent. J'entrais et je sortais de la hutte, qui faisait office de cuisine, quand je le voulais. Autour, il y avait quelques maisons et d'autres huttes construites il y a longtemps. Quelques-unes à moitié détruites, d'autres où habitaient les vieux.

» Petit à petit, j'ai appris le *mapudungún*⁽¹⁴⁾ et je pouvais parler avec les autres enfants. Ils m'appelaient Weñiñuin, ce qui veut dire à peu près "enfant de la forêt". On jouait au *palín*⁽¹⁵⁾ avec des bouts de bois et une balle faite de restes de cuir attachés par une ficelle. Les adultes s'étonnaient de voir que je pouvais supporter les coups de bâton sans crier et continuer à jouer. Pour moi, ces coups n'étaient pas méchants, ils se donnaient en riant et faisaient partie du jeu. Ce monde était si différent de celui dont je venais que je pleurais souvent la nuit, couché sous ma peau d'agneau, à penser que j'allais me réveiller et me retrouver à l'Assistance.

» Peu de temps après, j'ai commencé à aider à la cuisine. J'allais chercher des pignons de pin, du bois mort pour faire le feu, et je ramassais toutes sortes de fruits sauvages. J'ai commencé à connaître les herbes, les noms des plantes, les noms des fleurs, des arbres.

» Un jour, une femme était en train d'accoucher et celle qui faisait office de sage-femme m'a envoyé dans la forêt chercher des herbes pour l'aider, car l'accouchement était difficile. Je lui ai demandé quelles herbes il lui fallait, mais elle m'a répondu de laisser la forêt choisir. Je suis parti en courant sans comprendre vraiment sa réponse et une fois au milieu de la forêt, je me suis rendu compte que je ne savais pas ce qu'il fallait cueillir. Je me promenais entre les arbres, je m'approchais des ruisseaux, je sentais les fleurs et les baies, et petit à petit, sans vraiment le vouloir, j'ai commencé à ramasser des choses, des feuilles, des cailloux, des brindilles, jusqu'à ce que je me sente sûr de moi, et je suis revenu en courant rapporter le tout à la sage-femme. La femme en couches s'est rétablie et a eu un beau bébé. Depuis ce jour-là, on m'envoyait dans la forêt chaque fois que quelqu'un était malade, j'avais semble-t-il des pouvoirs magiques. Comme on m'avait trouvé dans la forêt et qu'elle m'avait laissé en vie, j'en faisais partie, je pouvais y aller à ma guise et trouver ce qu'il fallait.

» Si je pouvais arrêter le temps, je ferais sans aucun doute durer

éternellement l'époque où j'ai vécu dans la communauté mapuche. Mais je ne sais pas pourquoi, dans ma vie, le calme ne dure jamais très longtemps. Je vais d'un extrême à l'autre, des petites joies aux gros problèmes. Un jour quelconque, un mercredi d'un mois quelconque, au printemps, des militaires sont sortis de partout et nous ont tous fait monter dans des camions, les enfants d'un côté, les femmes de l'autre, et les hommes, je pense aujourd'hui qu'ils les ont tués. On ne saura jamais. C'était l'époque du coup d'État.

» Moi, personne n'est venu me chercher, je n'avais pas de papiers d'identité, je suis devenu un problème. J'ai vécu plusieurs semaines dans une caserne, finalement on m'a confié provisoirement à un couple de militaires. Le lieutenant Garrido et sa femme, la Martita comme tout le monde l'appelait à Temuco, étaient des gens bien. Ils m'ont enregistré à l'état civil sous le nom de González Cifuentes, Marcelo González Cifuentes. Je voulais m'appeler Weñiñuin, mais la Martita m'a dit qu'avec un nom mapuche je n'arriverai jamais à rien dans la vie, que Marcelo González, c'était beaucoup mieux, que González était le nom d'un ancien président de la République. J'ai accepté parce que de toute façon je ne pouvais rien faire d'autre.

» Le problème, c'était l'école, je ne m'y faisais pas, je n'avais que des zéros. Quand j'arrivais à la maison avec mon carnet de notes, le lieutenant Garrido me donnait des coups de fouet, je criais pour qu'il pense que j'avais mal, mais au fond il retenait ses coups et ne me frappait pas si fort que ça. Il devait même se sentir coupable de me punir, mais avant c'était comme ça, on devait apprendre à coups de trique. Finalement, ils m'ont envoyé dans un internat qui était aussi un lycée industriel. Ils venaient me voir le dimanche, ils ont été toujours très corrects, ils ne se sont jamais plaint du fait que la responsabilité provisoire qu'ils avaient assumée avait finalement duré toute leur vie. Pour moi, ils ont été ce qui ressemblait le plus à une famille. Tous les deux sont morts. Je n'ai plus personne, maintenant. »

L'ALCOOL nous rend aveugles, ça c'est clair. De même que la mère de Marcelo l'a abandonné tout seul dans le froid au milieu de la nuit, moi, je promets des conneries à une maigrichonne désespérée et je lui donne de l'espoir. Et quand on se noie, n'importe quelle planche est une bouée de sauvetage. Le pire, c'est que je me sens coupable car IL va se venger sur Yesenia, et va savoir comment. Ils ne manquent pas d'imagination, ces salauds. Remarque, moi, je n'en manque pas non plus. En fait, il faut penser comme les délinquants pour les attraper, il faut entrer dans leur tête. Il y a des collègues que ce truc-là transforme et qui deviennent peu à peu encore plus psychopathes que les criminels. Moi, je suis un criminel seulement en imagination, ça fait partie de mon boulot.

Mon problème, c'est que j'imagine toutes les choses qu'IL pourrait lui faire et je ne peux pas ne pas me sentir concerné, même si je n'ai rien à voir dans cette histoire, même si le rapace m'a prévenu qu'il valait mieux ne pas m'en mêler. Yesenia a quelque chose qui fait que – malgré les menaces et le morceau d'intestin en moins – j'ai quand même envie de la revoir et de la bercer dans mes bras pour la protéger de la violence du monde, jusqu'à lui faire oublier cette angoisse qui l'étouffe.

J'essaye de la joindre depuis un moment sur son portable, mais elle ne répond pas et je m'inquiète davantage. J'en suis là lorsque ma mère me rend visite. Bien malgré moi, je dois laisser mon téléphone de côté et m'occuper d'elle. Elle m'a apporté un *Condorito*, des biscuits et des bonbons à l'eucalyptus. Elle me parle d'abord du centre-ville, qui est devenu tellement dangereux, c'est la faute des immigrés péruviens. Là, elle s'arrête pour me demander en me chuchotant à l'oreille si mon voisin de chambre est péruvien, je lui dis qu'il est mapuche, et elle répond que de toute façon ils se ressemblent tous, et elle continue à parler sans arrêter.

Il se trouve que le monsieur avec lequel ma mère s'est mariée est malade et va de plus en plus mal. Moi, dans un sens, je suis ravi et je vois que ma mère n'est pas trop triste non plus. Le problème, à part la dialyse quasi quotidienne, c'est qu'il a maintenant une insuffisance hépatique en plus du reste et il a besoin de certains médicaments qu'on ne vend qu'aux États-Unis. Ma mère n'a plus de vie, parce qu'elle s'occupe vingt-quatre heures sur vingt-quatre des problèmes de santé de son mari. Lui non plus n'a pas de vie, ou s'il en a une, c'est une vie de merde. Ils ont déjà dû vendre trois de leurs boutiques pour

payer le traitement, et si ça continue à ce rythme-là, ce vieux con va emporter dans l'autre monde tout l'argent qu'il a accumulé dans celui-ci, sans rien laisser à ma mère.

Les médecins ne savent pas combien de temps ça peut durer, mais je suis sûr qu'il ne va pas mourir avant d'être certain que je ne toucherai pas un sou. Avec tout ça, ma mère est devenue une boule de nerfs et elle n'arrête pas de parler, de trouver que tout va mal et de répéter à l'infini que Dieu est en train de la punir. Malgré ça, j'attendais quand même sa visite parce que j'avais besoin de lui soutirer quelques informations, mais impossible de la faire parler de Yesenia. Elle est tellement obnubilée par ses problèmes qu'elle ne s'est probablement même pas demandé pourquoi on m'a opéré ; je dois ruser et lui glisser une question alors qu'elle s'est déjà levée pour partir :

« Tu te rappelles les voisins du dessous, rue Romero ?

– Oui, bien sûr, pourquoi me demandes-tu ça, mon petit ?

– Non, pour rien, c'est que l'autre jour j'ai eu l'impression de voir leur fille, tu te souviens d'elle ?

– Mais elle doit être grande maintenant, cette gamine...

– Oui, elle a vingt et quelques années.

– Pauvres gens... »

Elle laisse la phrase flotter en l'air. Et, d'une certaine façon, la fatigue qu'elle traînait à son arrivée lui revient et lui fait perdre l'envie de parler. Cette fatigue qu'on a quand on soigne un mourant, je la connaissais déjà à cause de Marina, je l'ai vue sur son visage. Au moins, avant que ma mère parte, j'arrive à lui soutirer le nom de famille de la gamine, Yesenia Canales.

Malheureusement après sa visite, je commence à me souvenir de quand j'étais petit, de choses un peu tristes, comme lorsque mon papa est venu me dire au revoir parce qu'il quittait la maison ; j'ai compris, mais je n'ai rien senti jusqu'au moment où j'ai pris conscience de son absence dans tout ce qu'on ne faisait plus ensemble. Je pleurais en cachette pour que personne ne s'en aperçoive et j'enrageais d'entendre ma mère dire à ses amies au téléphone que je prenais très bien les choses et que je ne m'étais pas rendu compte que mon papa était parti. Alors je me suis senti très seul, comme Yesenia quand sa maman allait au travail, comme mon collègue dans sa caisse de pommes.

Maintenant, je ne sais pas quelle heure il est, tard en tout cas. Je suis dans les toilettes à fumer une des cigarettes que Marina m'a laissées. C'est peu de chose, mais c'est une démonstration d'amour, en fin de compte. J'ai colmaté le bas de la porte avec une serviette et l'aération des toilettes, qui est de bonne qualité, évacue toute la fumée. La cigarette me manquait encore plus que le morceau de boyau que je vais bientôt commencer à regretter.

« Vous allez bien, don Santiago ? » demande de l'autre côté de la

porte l'infirmière de garde. Elle s'est rendu compte que je suis là depuis trop longtemps.

« Oui, ça va, j'arrive. »

Je ne peux pas arrêter de penser à Yesenia. Est-ce qu'elle habite toujours en bas de l'immeuble de la rue Romero ? Ça va être facile à vérifier. Les procédures judiciaires sont répertoriées, il suffit de demander à Angélica, aux archives. Maintenant, je me sens responsable de ce qui peut lui arriver. Putain, pourquoi je me suis tellement impliqué dans cette affaire. C'est bizarre comme les gens ont confiance en moi et me racontent leurs histoires, c'est peut-être parce que je ne parle pas beaucoup. Je ne coupe pas la parole, ni de mon collègue abandonné au milieu de la neige, ni de Yesenia otage de son beau-père. L'idée me vient que ces enfants et moi, qui pleurais mon papa en silence, nous sommes devenus les adultes d'aujourd'hui. Tellement de blessures. Quelques-unes qui ont guéri, d'autres qui n'ont jamais cicatrisé. Je jette le mégot dans les toilettes. Il s'en va, comme l'amour. Il s'en va comme ces papas qui sont comme les cigarettes, quelques taffes et après on ne les revoit jamais plus.

MARCELO est sorti de l'hôpital quelques jours avant moi, je commençais à le trouver sympathique. Maintenant, j'ai trois semaines d'arrêt-maladie, peut-être un peu plus selon ce que dira le médecin. Ils voulaient me garder car ils trouvaient que mes défenses immunitaires étaient un peu faibles, et il y avait aussi je ne sais quoi dans les analyses de sang. Mais moi, je sais ce que c'est. C'est parce que je suis complètement déprimé à cause de Marina, mais je n'allais pas raconter tout ça au médecin.

Je vais quand même au poste, sous le prétexte de dire bonjour aux collègues. Mais avant d'entrer dans le bureau, je monte au troisième étage et j'attends qu'Angélica apparaisse au guichet des archives. Je la vois au fond, en train de ranger ses dossiers. Je ne veux pas trop signaler ma présence. J'ai besoin de lui demander un service sans me faire remarquer. Déjà que c'est interdit de solliciter des informations qui n'ont pas de rapport avec un cas sur lequel on travaille, c'est encore pire si on est en arrêt-maladie.

J'ai ce don particulier de toujours me rappeler les noms, les adresses, les numéros de téléphone, les plaques d'immatriculation des voitures. Si on me demande comment s'appelait le Yougoslave qui avait un magasin près de chez nous, dans la rue Libertad, presque au coin de l'avenue Alameda, le nom me revient tout de suite : Drago Bercovich. Mais je n'ai jamais su le nom de famille de Yesenia. C'était les voisins du dessous, point à la ligne. Je connaissais seulement son prénom.

Yesenia Canales. Je l'ai écrit sur un petit papier pour le donner à Angélica, afin qu'elle cherche dans les registres. Elle ne m'a pas encore remarqué, elle va d'un endroit à l'autre, range des documents, entourée de dossiers et de piles de papiers. On finit tous entassés sur ces étagères, enregistrés dans des formulaires en trois exemplaires, capturés dans des fichiers informatiques, dans des dossiers qui n'intéressent personne.

Angy m'a finalement remarqué et de l'autre côté du guichet, elle me fait signe de patienter. Je commence à lire les circulaires et les dépliants affichés sur le tableau du personnel.

« Locations dans le Cajón del Maipo, réservez pour "Les Eucalyptus du Maipo" et bénéficiez du tarif préférentiel négocié par le département des affaires sociales de la police. Chalet pour quatre personnes : 15 000 pesos la nuit en basse saison. » Je trouve que c'est vraiment donné. Je prends une photo du dépliant avec mon portable.

Peut-être que ça nous ferait du bien, à Marina et à moi, quelques jours de repos. Je peux profiter de mon arrêt-maladie et elle, je sais qu'elle a encore des congés à prendre. Si je la vois ce soir, je vais lui suggérer.

Angélica sort par la porte à côté de son guichet et vient me serrer dans ses bras, il faut que je lui demande de desserrer un peu son étreinte car je suis encore en convalescence. Je ne veux pas non plus que tout le monde soit au courant. Elle me propose d'aller déjeuner, j'invente un rendez-vous chez le médecin pour décliner. Elle me propose de demander une autorisation pour m'accompagner. Je dois prétendre que ma copine va venir avec moi. Elle fait semblant de ne pas se formaliser, d'accepter que c'est comme ça et qu'il n'y a pas de problème. Je lui passe le petit papier discrètement.

« J'ai besoin que tu me renseignes sur cette nana, elle a été impliquée dans un procès, c'est possible ? Mais ça reste entre nous. »

Elle me fait un clin d'œil, me serre encore dans ses bras et retourne dans le bureau des archives. Je l'aime bien, Angélica. Elle me plaît, elle est sympa.

Puis je descends dans le bureau. Dès qu'il me voit entrer, le chef s'écrie :

« Quiñones, qu'est-ce que vous foutez ici, bordel de merde ! »

Alors tous se tournent vers la porte et viennent me dire bonjour. À la fin, le chef me serre la main lui aussi.

« Vous savez ce que c'est, un arrêt-maladie ? il me dit comme s'il était fâché.

– Je viens juste chercher des affaires, après je me remets tout de suite dans le sac à viande, je vous jure. »

Le chef rigole et me serre dans ses bras. Je m'assieds au bureau que je partageais avec Jiménez et je cherche le digipass de ma banque, celui avec lequel je fais mes virements électroniques. Le jour où l'on m'a poignardé, je l'avais apporté au bureau. Il ne reste plus rien de Jiménez, ni la photo de sa femme, ni celle de sa fille, ni la chope de bière miniature, souvenir de Valdivia⁽¹⁶⁾.

« Sa veuve est venue chercher ses affaires, me dit le petit jeune qui est mon nouveau voisin de bureau. Elle vous a apporté une enveloppe que Jiménez avait laissée pour vous, mais comme elle ne vous a pas trouvé, elle l'a mise dans votre tiroir.

– Une enveloppe ? C'est bizarre.

– Oui, regardez dans le tiroir. »

Effectivement, il y a là une petite enveloppe, de celles qu'on ne voit presque plus, avec des traits bleu et rouge sur les côtés, pour le courrier par avion. L'enveloppe est épaisse, comme s'il n'y avait pas seulement une feuille à l'intérieur. Je ne sais pas pourquoi mais au lieu de l'ouvrir je la mets dans ma poche, instinctivement. Ça me semble étrange. En plus, ils attendent tous de voir ce que Jiménez m'a

si mystérieusement laissé. Le Nouveau ne peut pas se retenir et il me demande :

« Vous ne l'ouvrez pas ? »

– Non, je sais ce que c'est, ce sont des boutons de manchette que je lui avais prêtés pour un mariage. »

Après avoir dit ça, je sens que cette histoire n'intéresse déjà plus grand monde. Et, à vrai dire, c'est sans doute sans importance, mais je sens la lettre brûlante dans ma poche. Je retrouve mon digipass, dis au revoir à tout le monde et je pars par la rue Morandé. Puis je tourne dans la rue Rosas et ensuite j'emprunte lentement la rue Teatinos, vers la Moneda⁽¹⁷⁾. « Ne faites pas trop d'efforts, mais ne restez pas immobile », m'a dit le médecin ; je trouve que c'est un bon conseil en général, donc je le suis à la lettre.

C'est pour ça aussi que j'aime cette idée de louer un chalet. Ce n'est ni trop ni trop peu, et qui sait, on va peut-être se rabibocher avec Marina.

J'entre dans un café de la rue Teatinos, juste après Huérfanos, je demande un café frappé lait-amandes et je sors l'enveloppe de ma poche. Autant que je me souvienne, on n'avait aucune affaire courante avec Jiménez. Je l'ouvre. Je trouve dedans une petite clef avec une grosse base ronde de couleur orange, sur laquelle est inscrit le numéro 21.

JIMÉNEZ et moi, on s'est bien entendus tout de suite. Je revenais au bureau après avoir été mis au vert quelque temps. On m'avait envoyé en Argentine, pour une mission d'échange institutionnel, jusqu'à ce que les choses se calment avec une bande de narcotrafiquants qui voulait me faire la peau. Jiménez venait d'être transféré de Valparaíso, on disait qu'il avait fait une connerie dans une enquête sur quelqu'un d'intouchable ; Jiménez pouvait être un rigolo, mais quand il était sur une piste il ne la lâchait jamais.

Comme je connaissais Valparaíso, on avait des sujets de conversation, alors que les autres le regardaient de haut et ne voulaient pas trop le côtoyer. Le merdier dans lequel il s'était mis était tel que ça avait sérieusement compromis sa carrière. On disait que les Affaires internes le suivaient de près, on le tenait à l'écart, un peu par sentiment de supériorité vis-à-vis des provinciaux mais aussi pour ne pas être considéré comme une de ses relations. Jiménez prenait les choses avec philosophie. « La mort est la seule chose qui n'a pas de solution », disait-il. On ne peut pas mieux dire.

À Valparaíso, tout le monde sait que la vie n'est pas une sinécure, « il y a des nuits où le diable était sans doute de sortie dans la ville », il disait ça d'un ton sérieux, comme s'il y croyait vraiment.

Il m'a raconté qu'un jour il a dû aider une femme dont le bébé avait été kidnappé pour lui extorquer une information. Il n'a pas voulu me fournir plus de détails, c'était certainement lié au merdier dans lequel il s'était fourré. Le fait est que Jiménez a dû aller négocier avec les types et leur donner ce qu'ils voulaient. « Je m'attendais à tout, je ne voulais pas envisager qu'ils aient tué le gosse, mais je savais que ça faisait partie des possibilités. » Quand Jiménez leur a donné ce qu'ils demandaient, un des types lui a donné une clef de consigne, une clef comme celle que sa veuve m'a apportée dans une enveloppe.

« Je l'ai regardée sans comprendre, la seule chose que le mec m'a dit, c'est le nom d'un supermarché qui se trouve dans la rue Pedro Montt. » Jiménez a couru comme un fou. Comme il connaissait bien le quartier, il a pu couper par les petites rues et les escaliers qui forment un vrai labyrinthe, jusqu'à ce qu'il déboule non loin du supermarché. Il m'a dit que son cœur battait à tout rompre et qu'il était à deux doigts de faire un infarctus. Devant les consignes automatiques, il n'arrivait pas à introduire la clef dans la serrure. Quand il a enfin réussi, il n'était pas sûr de vouloir vraiment ouvrir le casier. Finalement, il l'a ouvert brusquement et il a trouvé le bébé emmaillotté

dans un châte, comme une momie dans son linceul. Il l'a pris doucement, il tremblait en pensant au pire ; heureusement le bébé était vivant, endormi, drogué, allez savoir avec quoi, mais vivant.

C'était un type bien, Jiménez, et certainement il voudrait que je coure au supermarché avec cette clef, mais malgré mes efforts pour trouver un indice dans l'enveloppe, je n'ai pas la moindre idée de l'endroit où se trouve la consigne qui pourrait correspondre à la clef, ni pourquoi c'était si important de me la donner. Si important qu'il avait même préparé cette enveloppe en cas de décès.

La serveuse apporte l'addition. Je n'ai qu'un gros billet de vingt mille pesos. J'ai retiré de l'argent ce matin à l'un de ces distributeurs automatiques qui vous trahissent en ne crachant que des grosses coupures quand on voudrait des petites.

« Vous n'avez pas plus petit ? » elle me demande avant d'aller à la caisse avec une tête qui veut dire « ça ne va pas être possible ». Elle n'est pas très belle, mais elle a un beau corps, de larges épaules, la taille fine et de longues jambes. Elle porte une robe courte et ajustée qui est l'uniforme des serveuses du café. Je la vois discuter avec le caissier. Finalement, comme Angélica, elle me fait signe de patienter, et je la vois sortir du café pour aller faire de la monnaie. Avant que la porte se referme, j'ai l'impression de voir un visage familier regarder les magazines du kiosque dans la rue : c'est le Nouveau qui m'a pris en filature.

Quand la serveuse revient, il n'est plus à l'endroit où je l'ai aperçu. Est-ce que c'est lié à l'enveloppe de Jiménez ? Qu'est-ce qui l'intéresse tant ? La serveuse laisse la petite assiette avec les billets sur la table, je lui donne un bon pourboire, sans le savoir elle m'a mis sur mes gardes.

Je sors et je prends la rue Teatinos vers l'avenue Alameda, le Nouveau doit certainement marcher sur le trottoir d'en face, je passe à côté de la Moneda, vers la bouche de métro. Je marche lentement. « Ne faites pas trop d'efforts, mais ne restez pas immobile. » Je me demande si je dois essayer de le semer ou bien le surprendre et le mettre le dos au mur. Mais je préfère qu'il ne se doute de rien, qu'il fasse un bon rapport. Quand je monte dans le métro, je me rends compte qu'il ne me suit plus, c'est bizarre, je ne veux pas m'affoler. J'essaie de penser à autre chose.

Avant de monter chez moi, j'achète un demi-poulet rôti et deux barquettes de frites. Il y a une bière fraîche à la maison. Je vais attendre Marina et lui proposer de dîner ensemble, je vais lui parler des chalets, ça va peut-être lui remonter le moral. C'est la seule chose qui ait un sens pour moi en ce moment, je ne veux plus entendre parler de clefs, ni de morts, ni de diable dans la ville. Qui sait, il y a peut-être de l'espoir, ce soir.

Je m'endors en regardant la télé dans le salon. Marina me réveille en arrivant.

« Qu'est-ce que tu fais debout ?

– Je t'attendais. »

Elle me regarde comme si elle ne comprenait pas. J'éteins la télé et je me lève, histoire de m'étirer un peu. Elle prend son uniforme sale dans son sac pour le mettre dans la machine à laver, je la suis dans la cuisine. Elle disparaît dans la buanderie. Je prends le poulet et les frites et je les mets au micro-ondes. Je les regarde, hypnotisé, pendant qu'ils tournent et crépitent dans le four.

« Je n'ai pas faim », dit Marina en me rejoignant dans la cuisine.

À vrai dire, moi non plus. J'éteins l'appareil. La sonnerie du micro-ondes fait Tingggggggg, et le son flotte dans l'air un moment, avant le silence. Elle ne me regarde pas dans les yeux.

« Une bière, peut-être ? je dis.

– Tu peux boire ? »

Je hausse les épaules, qu'est-ce que ça peut me faire, une bière, ça ne va pas ressortir par le trou de la blessure comme dans les dessins animés. Elle aussi hausse les épaules. On s'assied à la petite table de la cuisine, j'ouvre la bouteille, je sers deux verres. On trinque, mais ni l'un ni l'autre ne dit quoi que ce soit.

La bière est agréable, fraîche. Je commence à palper mes poches mais Marina est plus rapide, elle trouve ses cigarettes avant moi. Marlboro rouges, je vois qu'elle a recommencé à fumer les plus fortes. Elle m'en propose une en frimant un peu. Les rôles sont inversés, c'est moi qui me suis habitué aux cigarettes légères. Mais je ne me dégonfle pas et je prends l'une des siennes. J'ai trouvé mon briquet. On fume tous les deux dans la cuisine, en silence, en buvant notre bière.

Ce moment de tranquillité me donne de l'espoir, mais il faut aller doucement, « rien ne sert de courir »... Marina se lève et va ouvrir la fenêtre, je me demande si elle se rend compte de la sensualité qu'elle dégage, je ne sais pas si elle le fait exprès, mais on dirait que chacun de ses pas fait partie d'une chorégraphie. On a envie de l'applaudir. Je me rends compte d'une chose : je n'ai aucune envie de la perdre, je n'ai aucune envie qu'elle sorte de ma vie et me laisse seul dans cet appartement, à fumer dans la cuisine.

« J'ai vu qu'on peut louer des chalets. Il y a un accord avec l'administration. Ils ont affiché une pub au bureau... »

Marina me coupe la parole :

« Tu es allé au bureau ?

– Oui.

– Pour quoi faire ?

– Pour dire bonjour. »

Marina ne dit rien, elle reste près de la fenêtre et continue à fumer. J'attends un peu et je poursuis.

« C'est à la montagne, dans le Cajón del Maipo, ça a l'air bien. »

Rien, elle continue à regarder l'immeuble d'en face. Je dois me jeter à l'eau.

« Ça te dirait ? »

Elle se retourne et me scrute avec gravité. Je soutiens son regard, je ne sais pas si elle est en train de me larguer ou si on va faire une trêve. Mon âme ne tient qu'à un fil, mais je fais comme si je ne m'en rendais pas compte, j'aspire une bouffée de cigarette et je bois une gorgée de bière. Quand je la regarde à nouveau elle a les yeux rieurs, un sourire un peu fatigué.

« Ça me dit », elle répond finalement, elle éteint sa cigarette sous le robinet de l'évier, jette le mégot à la poubelle et part dans la chambre sans finir sa bière. Et moi, mon âme reprend doucement sa place.

JE ne veux pas me mettre à flipper, si le Nouveau me suivait, ça peut être pour toutes sortes de raisons. On sait bien comment les collègues peuvent se foutre de la gueule des bleus, et il se peut que le chef, histoire de rire, lui ait ordonné de me suivre. Imaginer autre chose, ce serait chercher la merde, et là, on peut vite devenir parano. Je pourrais imaginer qu'il a été recruté par les mecs des Affaires internes de Valpo⁽¹⁸⁾ pour me surveiller. Des fois, il vaut mieux laisser tomber. D'ailleurs, dès que j'ai pu, j'ai balancé dans une poubelle la photo que Yesenia m'avait donnée. Je ne veux pas que les flics de Valpo trouvent sur moi une photo de leur chef le bide à l'air. Il y a quelque chose de dégueulasse dans cette affaire et je commence à comprendre qu'ils cherchent à tout mettre sur le dos d'un mort histoire de blanchir un gros poisson bien vivant. Comme le commissaire, par exemple. La mort de Jiménez, ça tombe vraiment bien. Alors j'essaye de tout oublier, car si je commence à me dire qu'on me suivait à cause de l'enveloppe de Jiménez, je dois conclure qu'on avait peur qu'il me raconte ce qu'il savait. Et que savait Jiménez ? Suffisamment de choses pour briser sa carrière et être muté avec femme et enfant dans une autre ville. Et si je poursuis la même logique tordue, il faut aussi imaginer qu'on s'est arrangé pour que Jiménez, qui était seulement blessé, arrive mort à l'hôpital. Sans chercher plus loin, le Nouveau était avec lui dans la voiture qui a servi d'ambulance. C'est pour ça que je ne veux pas me monter le bourrichon.

J'ai envie de laisser tomber. Mais cette clef ne veut pas être oubliée dans ma poche ; comme elle est grande, elle ne se planque pas entre les pièces de monnaie, et elle me dit « sers-toi de moi ». Cette clef ouvre quelque chose. C'est comme si Jiménez s'entêtait à rester. Depuis qu'il est mort, il est plus présent que jamais et il m'a attiré encore plus d'emmerdes que s'il était vivant. Pour arrêter de tourner cette affaire dans ma tête, je commence à organiser l'escapade dans le Cajón del Maipo.

J'ai une jeune fille très aimable au bout du fil.

« Justement, nous avons de la place ce week-end, mais le restaurant est fermé, je préfère vous avertir tout de suite, car on est en basse saison. »

Tant mieux, on sera bien plus tranquilles.

Je réserve le chalet et j'envoie tout de suite un SMS à Marina : « Le chalet est prêt, on part vendredi après-midi. » J'attends sa réponse, mais elle n'arrive pas. Elle doit être occupée. Je regarde vers le fleuve.

La clef brûle dans ma poche. Le numéro 21. C'était un chic type, Jiménez, mais ce n'était pas mon frère, non plus. Il s'est retrouvé de plus en plus isolé au travail. Je lui ai donné un coup de main parce que je ne juge pas les gens sur des ragots, et je n'allais pas tourner le dos à un collègue parce qu'il fait bien son boulot. Mais de là à répondre à son appel d'outre-tombe, il y a de la marge.

Le téléphone sonne, c'est Angélica.

« Salut mon trésor, j'ai ce que tu m'as demandé.

– Raconte.

– Au téléphone, mon chou ? C'est vraiment pas prudent.

– On se retrouve quelque part ?

– Je sors à six heures.

– Dis-moi où.

– Plaza Brasil, ça te va ? »

Moi, ça me va. J'ai le temps d'aller avant à la Nouvelle Lumière. Je veux voir si le rapace se décide à en dire un peu plus, peut-être même qu'il sait où est Yesenia. Je pourrais peut-être retrouver cette aiguille dans la botte de foin.

Je sors dans le couloir et j'appelle l'ascenseur. La porte s'ouvre. La cabine est vide. Je reste dans le couloir sans oser entrer, je ne sais pas pourquoi. Je laisse les portes se refermer. Je retourne à l'appartement, j'ajuste le holster sous mon bras et je glisse mon arme dedans. Maintenant oui, je peux y aller.

LA salle de la Nouvelle Lumière est vide, les chaises sont en désordre, il y a des papiers de bonbons par terre, des brochures, des gobelets en plastique. Pendant la journée, l'endroit a un aspect très différent. Des fenêtres tout en largeur, situées en haut des murs, le long du plafond, laissent passer la lumière de cet automne étrange, trop chaud, comme de fin du monde. Je m'assieds au même endroit que le soir où j'ai rencontré Yesenia. J'étais quelqu'un d'autre, je ne sais plus comment j'étais, mais je ne suis plus le même, j'ai au moins cinquante centimètres de boyaux en moins.

De derrière un rideau, comme au début d'une pièce de théâtre, apparaît une dame avec un tablier, un foulard sur la tête, balai et seau à la main. Elle traverse la scène tête baissée et descend par un petit escalier sur le côté de l'estrade. Elle commence à déplacer les chaises et à les regrouper contre le mur. Tout d'un coup, elle se rend compte que je suis là. Elle me regarde sans bouger. Comme si j'étais une pièce en trop dans le décor.

« Bonsoir, elle me fait, et à l'entendre parler je me rends compte qu'elle est limitée mentalement.

– Bonsoir, est-ce que...

– Dans le bureau », elle m'indique sans me laisser finir ma phrase, et elle fait un geste vers l'estrade avant de commencer à nettoyer.

Je monte. Derrière le rideau, il y a une petite pièce avec les produits de nettoyage et, à côté, une porte en métal avec une serrure blindée. Beaucoup de mesures de sécurité pour une « institution de divulgation philosophique », d'après le site Internet que j'ai consulté chez moi. Une petite caméra me surveille depuis un angle ; ils savent donc déjà que je suis là. Peut-être qu'ils m'avaient déjà vu dans la grande salle. Je vais frapper à la porte, mais avant que ma main touche le métal, on entend le déclic de la serrure électrique. J'ouvre. La porte donne sur un escalier. En haut des marches m'attend le rapace, Ricardo Arenas. Il sourit.

« Quel plaisir de vous voir, don Santiago. Vous allez mieux ?

– Mieux. »

Je ne vais pas entrer dans les détails. Quand j'arrive en haut il me tend la main et serre la mienne avec force. Je fais de même, pour qu'il comprenne que je suis bien rétabli. Puis je le suis dans un couloir plein de portes. J'ai envie de les ouvrir toutes et de voir ce qui se cache derrière cet impressionnant système de sécurité.

« Excusez le désordre, il me dit pendant qu'on marche. Nous avons

eu quelques journées éprouvantes. »

Au bout du couloir, on entre dans ce qui a l'air d'être son bureau. C'est une grande pièce pleine de diplômes aux murs et de chinoiserie ; les meubles ont l'air d'avoir été achetés aux puces, un mélange de neuf et de fauteuils millénaires en cuir. Un lustre en fer, genre château médiéval, pend au-dessus de nos têtes. Avant de s'asseoir derrière son bureau, Ricardo doit déplacer un gros chat qui dort sur sa chaise. Il le prend doucement et le pose par terre. Le chat s'étire un peu et marche jusqu'à un canapé où il se recouche en boule.

« Matilda », il me dit, comme s'il me présentait le chat. Ensuite, on prend place l'un en face de l'autre. « Je vous écoute.

– Je ne suis pas venu pour parler, je suis venu pour vous écouter. »

Il sourit, avec une pointe de tristesse.

« Je n'ai pas grand-chose à dire. Je vous demande seulement de faire attention, Yesenia n'est pas ce qu'elle paraît. »

Et qu'est-ce qu'elle est alors, je me demande. La vérité, c'est que je m'en fiche un peu, de ce qu'elle est, il y a chez elle quelque chose qui m'attire comme un aimant. Ce rapace pourrait dire les pires infamies sur son compte que je continuerais à ressentir exactement la même chose.

« Comment savez-vous que j'ai vu Yesenia ?

– Elle m'a dit que vous alliez l'aider, elle était très sûre d'elle. Après, j'ai appris que vous aviez été blessé et j'ai supposé que ça ne s'était pas très bien passé ; j'en ai tiré mes propres conclusions. Me suis-je trompé ? »

Il me dit ça tout fier de lui, avec un petit air de supériorité.

« Je ne vois pas le rapport, on m'a juste attaqué dans le centre-ville. »

Je mens, car s'il y a une chose qu'on apprend dans ce métier, c'est que la sincérité ne sert à rien. Il recentre la discussion comme si de rien n'était :

« Qu'est-ce qu'elle vous a dit pour vous convaincre ?

– Je la connais depuis qu'elle est gamine, on était voisins. » Ça, c'est vrai, mais il n'a pas l'air de me croire non plus. « J'aimerais la revoir. Est-ce que vous savez où je peux la trouver ? Elle ne répond pas au téléphone.

– Votre ami Heraldo ne vous a jamais rien raconté ? » il me demande, incrédule, au lieu de me répondre.

Je ne sais pas de quoi il parle, me raconter quoi, les saisies de drogue ? Je n' imagine pas ce monsieur impliqué dans un trafic de stupéfiants. S'il fricotait avec Yesenia et Jiménez, ça devait être pour quelque chose d'autre.

« Pourquoi vous ne me racontez pas vous-même, qu'on en finisse ?

– Quel dommage », il dit presque pour lui-même, avec beaucoup de

tristesse.

Je me dis un instant qu'il va se mettre à pleurer, heureusement il n'en fait rien. Je ne saurais pas quoi faire si un type aussi grand se mettait à pleurer en face de moi.

« Écoutez, don Santiago, je suis avocat, j'aidais Heraldo dans une enquête importante et très délicate. Yesenia était notre témoin, mais avec la mort d'Heraldo elle a pris peur. Non seulement elle ne veut plus collaborer, mais elle a récupéré toutes les informations qu'elle nous avait données. Peut-être Heraldo avait-il des copies, mais je n'ai pas pu les trouver. Sa veuve ne sait rien. J'ai toujours pensé que vous pourriez savoir où il gardait ces informations. Mais je me rends compte maintenant que vous n'en avez aucune idée. »

Peut-être pour le consoler, sans trop y penser, je mets la main dans ma poche, je prends la clef et je la pose sur le bureau, à mi-distance entre nous. C'est la seule chose que j'ai de Jiménez, c'est peut-être ce qu'il cherche.

« Le 21, il dit tout bas, comme s'il chuchotait.

– Oui, je rétorque avec tellement d'ambiguïté que ça pourrait vouloir dire n'importe quoi.

– 21, nombre cabalistique, il reprend. 2 et 1, les chiffres complémentaires, le concave et le convexe. L'homme et la femme. L'avert et le revers. 1 l'indivisible, Dieu. 2 + 1, la trinité. L'union de Dieu et de l'humain. 2 et 1, le temps qui va à rebours. $2 \times 1 = 2$, l'immuable. »

Si je le laisse continuer comme ça, on va y passer l'après-midi, je l'interromps donc pour aller droit au but :

« Vous cherchiez peut-être cette clef ? »

Il la prend entre ses doigts de rapace et l'approche de son visage. Pendant un instant, j'ai l'impression qu'il va la mettre dans sa bouche et l'avalier, mais je me maîtrise et je ne la lui reprends pas. Finalement, il se contente de l'examiner et la repose ensuite sur la table.

« Ça ne me dit rien. On dirait une clef de consigne de supermarché, non ? »

C'est la première chose sensée qu'il dit. Je prends la clef et la remets dans ma poche.

« Racontez-moi un peu plus, sur quoi portait cette enquête que vous meniez avec Jiménez ? »

Dès que j'ai dit ça, je sens qu'on est en train de glisser vers l'interrogatoire.

« Notre ami commun, Heraldo, était quelqu'un d'assez seul. Il n'avait pas beaucoup d'amis dans la police, sauf vous. Un homme a besoin d'un endroit où il puisse se sentir en confiance, et c'est ce qu'il trouvait ici. »

Il parle joliment, mais je n'avance pas d'un pouce, il tourne autour

du pot comme un étron dans la cuvette quand on tire la chasse d'eau. Il reprend :

« Heraldo avait confiance en moi, et d'après ce qu'il m'a dit, il avait confiance en vous. Est-ce que moi aussi, je peux avoir confiance en vous ? »

Ricardo Arenas me regarde, je sens qu'il veut faire un pas de plus et m'en raconter davantage, mais il n'ose pas, ça doit vraiment être un gros coup. Il commence par une longue histoire, je l'écoute en essayant de deviner combien de détours il va faire avant de vraiment me dire quelque chose.

« Au début du siècle, ma famille possédait la moitié de ce quartier. Mon grand-père était un homme religieux, il pensait que la foi sauverait l'Homme ; il a donné la plus grande partie de ses terres à l'Église catholique. Maintenant son petit-fils, qui est assis devant vous, dilapide ce qui reste de la fortune familiale, cette maison comprise, à essayer de trouver le vrai sens de la vie. Je crois, mon cher ami, que ce qui sauvera l'Homme sera la connaissance et la philosophie. Et toutes les deux sont très loin des religions.

– Qu'est-ce que vous cachez, ici ? » Je dis ça pour le prendre de court, je n'ai pas envie de continuer à divaguer dans le flot de paroles qui jaillissent si facilement de la bouche de ce drôle d'oiseau.

« Ce qu'il y a de plus précieux, il répond très sérieusement. La connaissance. »

Il doit croire que je suis né de la dernière pluie, je lui souris pour qu'il comprenne que je n'y crois pas une seconde.

Je me lève, décidé à partir sans même le saluer, l'heure de mon rendez-vous avec Angélica approche et je ne pense rien pouvoir soutirer de plus à ce rapace. Mais avant que j'arrive à la porte, il me dit :

« Je crois par moments que vous êtes l'héritier d'Heraldo Jiménez. Nous avons tous une mission dans la vie, mon grand-père en avait une, je l'ai poursuivie. Votre mission, mon cher ami, est peut-être de terminer ce qu'Heraldo avait commencé.

– Parlez clairement ou ne dites rien. Je n'ai pas le temps de jouer aux devinettes.

– Cette clef pourrait peut-être nous sauver.

– Nous sauver de quoi ?

– Pardonnez-moi si je ne peux pas être plus clair. Si Heraldo ne vous a rien expliqué, c'était pour vous protéger. La connaissance, même si vous n'en croyez rien, est une chose très dangereuse. Mais la vie se charge toute seule de mettre les gens là où ils doivent être, il faut laisser les choses se faire. Quand vous saurez ce que Jiménez savait, vous aurez deux chemins devant vous. Si vous revenez, je saurai que vous êtes des nôtres.

– “Laisser les choses se faire”, toujours la même histoire. »

Je fais demi-tour et je sors.

En chemin pour le métro Baquedano, j’essaye de comprendre. Je descends les escaliers au milieu de la foule qui commence à emplir les couloirs. Avant de descendre sur le quai de la ligne 4, je regarde la peinture de l’équarrisseur, comme je l’appelle. Je suis le seul à la contempler. Les gens passent en traînant les pieds, ils regardent leurs portables, ou bien ils pressent le pas pour arriver chez eux avant que les enfants soient couchés, pour les voir un peu avant qu’ils s’endorment. Le personnage de la peinture et moi, on se regarde, et je me dis que le seul intérêt de tuer un animal ou un homme est de savoir qu’on est celui qui a survécu, et que c’est peut-être la seule chose qui a du sens finalement. La prochaine fois que je L’aurai en ligne de mire, je n’hésiterai pas, je LUI ferai éclater la tête en mille morceaux.

« NE m'attends pas. Je suis de garde 24 h. Pour pouvoir aller au Cajón del Maipo », écrit Marina dans un message. Je réponds avec un J. Je ne peux pas écrire davantage car je vois Angélica arriver en se pressant, mais à toutes petites enjambées. Elle a dû passer chez elle pour se changer et c'est ce qui l'a mise en retard. Quand elle m'aperçoit, elle se dépêche encore plus et trotte de plus belle, en équilibre instable sur ses hauts talons.

« J'ai un peu de retard, elle me dit en me faisant une grosse bise sur la joue. Zut ! Je t'ai mis du rouge à lèvres. » Et elle nettoie ma joue avec sa main. Ensuite elle m'indique d'un geste un appart-hôtel sur la place, non loin. « On y va ? » elle me dit d'un ton plein de sous-entendus.

Elle me prend par la main, je me laisse guider. Elle m'emmène au coin de la place, on traverse la rue et on entre dans l'appart-hôtel. Elle dit bonjour au concierge avec familiarité et on monte dans l'ascenseur. Elle se colle à moi et sa respiration s'agite. L'odeur de son parfum me fait tourner la tête, heureusement que la porte s'ouvre car je suis à deux doigts de m'évanouir. On va à la 404. Elle ouvre. C'est une sorte de studio de trente mètres carrés environ. Très peu de meubles, l'essentiel, j'imagine où elle veut en venir. Elle confirme.

« C'était notre petit nid d'amour, à Herald et à moi. Je ne sais pas ce qui va se passer, maintenant qu'il est mort. C'est payé jusqu'à la fin du mois. »

Donc Jiménez avait son petit lupanar. Je n'en attendais pas moins de lui. Je vais à la fenêtre et j'ouvre un peu les rideaux pour regarder la place, je commence à sentir que je suis le digne héritier de Jiménez.

Angélica s'approche par derrière et me serre fortement dans ses bras. Elle glisse ses mains entre ma ceinture et mon ventre. Elle prend mon sexe de ses deux mains, je suis partagé entre le désir et une foule de questions qui tournent dans ma tête. Elle défait ma ceinture, baisse mon pantalon et commence à me masturber à deux mains, en appuyant toujours son corps contre mon dos. J'essaie de me retourner mais elle ne me laisse pas faire, elle continue à me travailler sans répit. Elle mord mon dos au travers de la chemise. Ça ressemble à une attaque cannibale. Je m'excite de plus en plus et j'ai du mal à me retenir, j'ai envie de la pénétrer, mais elle ne se laisse pas faire, elle continue à me travailler et à faire pression sur mon dos avec ses seins.

À un moment donné, je n'en peux plus, je le lui fais savoir en poussant des gémissements appuyés, tout en me retenant du mieux

que je peux. Elle me permet alors de me retourner, elle se met à genoux en face de moi, me montre ses seins et ouvre sa bouche. Je n'en peux plus et je jouis sur elle, je mouille son visage, ses cheveux. Comme dans un film porno, mais à toute vitesse, cette branlette aura duré moins d'une minute. Elle rit, se lève et va jusqu'à l'espèce de plan de travail qui sépare le living de la cuisine. Elle prend du Sopalin et nettoie son visage et ses cheveux. Elle m'en donne un peu et moi aussi je me nettoie, un peu honteux.

« Excuse-moi, c'est que j'ai mes règles, elle me dit pour expliquer qu'elle ne m'ait pas laissé la pénétrer.

– C'était bien », je lui fais.

Je ne sais pas quoi ajouter. Elle tend la main pour que je lui passe mon morceau de Sopalin tout baveux. Je lui donne. Elle roule le tout en boule et le jette à la poubelle. Elle va ensuite au frigo. Il n'y a rien qui la tente, elle cherche dans un meuble. Il y a une bouteille de liqueur de menthe. Elle sert deux verres avec des glaçons. Puis elle se met à fouiller dans son sac. Elle trouve quelque chose qu'elle met sur la table. Un sachet. Trois grammes de coke, à vue de nez. Pour elle, il est évident que j'en prends. Elle ne sait pas que ça fait cinq mois que j'ai complètement arrêté. Je ne suis pas non plus obligé de lui dire. De toute façon, en prendre un tout petit peu n'a jamais fait de mal à personne, je me dis, en sachant pertinemment que si je commence je ne vais pas arrêter pendant une semaine.

« On m'a dit que le Pape sniffe aussi de celle-là », elle dit en rigolant.

On sniffe deux grosses lignes chacun. Qu'est-ce que c'est bon, heureusement que Marina est de garde.

Angélica prend son paquet de cigarettes et m'offre une Philip Morris. C'est agréable de sentir la fumée se mêler à la douceur de la menthe et à ce nœud amer qui se forme dans ma gorge.

Après avoir allumé sa cigarette, elle change d'attitude et redevient la fille des archives. Elle prend des photocopies dans son sac. Elle me les donne l'une après l'autre. Ce sont des pièces de dossiers judiciaires, le nom de Yesenia Canales y est mentionné. Mon cerveau tourne à cent à l'heure mais je n'arrive pas à me concentrer, je lis des paragraphes, mais je saute de l'un à l'autre sans comprendre.

« C'est ce que tu voulais ? » me demande Angélica.

Je fais de gros efforts pour me concentrer sur ce que je lis. « Il faut retenir comme circonstances atténuantes les mauvais traitements et les abus réitérés. » Je regarde Angélica pour qu'elle m'explique, comme si elle était la camarade de classe bosseuse qui te file le résumé du bouquin avant l'examen. Elle m'observe avec un grand sourire.

« Comme c'est beau, ce qui nous arrive », elle me dit en me recoiffant avec ses doigts. Ensuite elle boit sa menthe cul sec, pose le

verre sur la table et me regarde amoureusement. « C'est magique, tu ne trouves pas ? »

Je ne sais pas quoi dire, je pensais qu'on allait se mettre à travailler. On est en plein mauvais mélange de genres entre boulot et plaisir. Et on connaît le dicton : on peut aimer tout le monde, sauf la voisine, la cousine et la secrétaire. J'ai déjà enfreint une règle fondamentale, je dois continuer jusqu'au bout. Angélica continue elle aussi :

« Je te regardais tout le temps, je savais que tu comprenais. »

J'essaye de me rappeler mais, pour moi, elle a toujours été la petite nana des archives, rien de plus.

« Le jour de la fête du 18 septembre, tu voulais me baiser, mais j'étais déjà avec Jiménez, tu me pardonnes ? »

Je fais un geste pour lui signifier que je lui pardonne, mais je ne me rappelle rien de spécial. Ce que je veux, c'est déchiffrer ces papiers.

« Angel... » Je prononce son nom à l'anglaise en n'ayant aucun doute sur l'effet que ça va lui faire. Ses yeux brillent un peu plus. « Toi qui t'y connais plus que moi, tu peux m'expliquer ? »

Elle est heureuse de pouvoir se rendre utile. Elle l'a déjà prouvé en venant ici, elle s'incline sur la table, prépare deux autres rails tout en parlant avec sérieux.

« Yesenia María Canales Rubio a été au cœur d'un premier procès il y a des lustres, son beau-père était l'accusé mais il a été innocenté faute de preuves. Puis, il y a quatre ans, elle a été arrêtée pour offenses à la morale et aux bonnes mœurs, c'est-à-dire exercice de la prostitution. Ce qui est curieux, c'est que c'est le même beau-père qui a payé sa caution. Et finalement, il y a deux ans, elle a été arrêtée pour tentative de meurtre. Devine contre qui ! Encore le même beau-père. Elle a mis du Stilnox dans son verre de vin et quand le type s'est assoupi, elle a aspergé la chambre avec de l'essence et y a mis le feu. C'est un miracle que le type s'en soit tiré, il n'était pas tout à fait endormi et il s'est jeté par la fenêtre pour échapper aux flammes. Elle est sortie récemment de prison. Elle a purgé une peine d'un an et soixante jours, elle a eu de la chance, elle a bénéficié de circonstances atténuantes et c'est évident qu'elle a dû avoir un très bon avocat. »

Elle finit de parler et sniffe une des lignes qu'elle a préparées. Elle me passe le billet de cinq mille pesos roulé en tube qu'on utilise comme paille et elle se bouche les narines en fermant les yeux. Je vois que cette seconde fournée l'a pas mal secouée. Je prends la mienne. J'accuse aussi le coup. J'ai les larmes aux yeux et je sens monter une bouffée d'anxiété. J'allume une cigarette, je me lève, je fais deux fois le tour du studio. Finalement, je me rassieds et je sers une autre tournée de liqueur de menthe. Il l'a obligée à se prostituer ? Le peu de cœur qui me reste se serre. Cette drogue est vraiment purement cérébrale. Je ne peux que penser, analyser. Qu'est-ce que c'est que la

Nouvelle Lumière ? Un bordel déguisé ? C'est pour ça qu'il y a autant de chambres ?

Je ne me suis pas rendu compte, j'ai laissé ma cigarette dans le cendrier et j'en allume une autre. J'ai maintenant deux cigarettes allumées. Je fume l'une ou l'autre indistinctement. Yesenia avait donc déjà fait une tentative. On dirait qu'IL a autant ou plus de vies qu'un chat, celui-là, qui sait à combien d'histoires IL a échappé.

« C'est marrant ce qui arrive », dit Angélica. Je ne sais pas ce qu'elle veut dire par là. « C'est comme si Heraldo n'était pas mort, maintenant. »

Quand elle dit « maintenant », elle-même se rend compte que ça n'a rien de drôle car ses yeux se remplissent de larmes.

« C'est comme si maintenant tu étais lui, tu piges ? » elle ajoute, sur le point de pleurer.

Je hoche la tête, on boit notre liqueur de menthe cul sec, je nous sers une autre tournée. Effectivement, c'est bien moi l'héritier, comme l'a dit le rapace.

« C'est pareil, exactement pareil. C'est marrant. À lui aussi, je lui apportais des photocopies des archives. » Après avoir dit ça, elle se met à rire.

« Ah oui ? je lui demande. Sur quels sujets ?

– Oh ! Plein de choses. Il les rangeait là, dans ces cartons. »

Dans un coin de la chambre s'entassent quelques boîtes, j'en prends une pour l'examiner. Angélica se prépare une autre ligne, elle consomme vite, trop vite. Avant que je puisse lui dire quoi que ce soit, elle a sniffé une ligne grosse comme une limace. Elle s'écroule ensuite dans le fauteuil et lève les bras au ciel. Elle bouge ses mains comme si elle dansait le flamenco.

Je plonge dans les papiers. Ce sont des fiches de la brigade des mineurs. Des plaintes pour abus et agressions. La plupart des affaires sont de Valparaíso. Ce qui est curieux, c'est que ce sont presque tous des dossiers classés, faute de preuves. Parfois, il y a des accords extrajudiciaires. Je compte plus de trente cas. Je vais chercher un autre carton. Angélica me regarde, elle a la mâchoire crispée, je ne crois pas qu'elle soit encore capable de parler. Je sers une autre tournée de liqueur de menthe pour compenser. Dans la nouvelle boîte, il n'y a que trois dossiers. Pendant que je les épluche, je vois Angélica commencer à faire d'autres lignes de coke.

« Vas-y mollo », je lui dis

Elle rigole et s'arrête. Elle se couche sur le canapé et commence à se toucher l'entrejambe. Je fais comme si je ne la voyais pas et je me concentre sur les dossiers. Les feuilles sont surlignées au marqueur fluo, ce sont trois cas de disparition d'un foyer géré par un centre de prévention des abus sur mineurs.

Angélica arrête de se toucher et revient aux lignes de coke. Elle ne sait vraiment pas s'arrêter. Cette fois-ci, je la laisse faire, mais je m'envoie la plus grosse. Un peu pour la protéger, un peu parce que la coke est vraiment très bonne.

« Où est-ce que tu l'as trouvée ? je lui dis pendant qu'elle sniffe.

– Tes copains de Valparaíso me l'ont donnée. »

Elle a à peine dit ça que mon cœur commence à battre très fort.

« Quels copains ? je lui dis, me doutant qu'il s'agit des types des Affaires internes.

– Ceux à qui tu as parlé de nous, tu n'as pas pu t'en empêcher, hein ? »

Ils nous ont donc suivis après la messe. Et est-ce qu'ils m'ont suivi aujourd'hui ?

« Ils m'ont dit que tu leur en avais demandé, et qu'ils devaient me la donner pour que je te la passe la prochaine fois qu'on se voyait. »

Elle dit ça d'un air libidineux et elle se mordille les lèvres pour m'exciter. Ma tête commence à tourner à cent à l'heure. Je me suis fait avoir. Je suis ici, drogué jusqu'aux couilles, et ils ont sûrement de quoi m'incriminer dans les vols des saisies de drogue.

Je vais à la fenêtre, dans la rue il y a une Fiat Punto grise garée devant l'immeuble. Ça doit être eux. Ils attendent qu'on sorte, ils nous tombent dessus, trouvent la dope, nous font des analyses de sang. Ils me mettent sur le dos, comme à Jiménez, les vols pendant les saisies et ils s'en sortent libres comme l'air. Quelqu'un jette un mégot par la fenêtre de la Fiat Punto. Ils sont dedans, à attendre, ils peuvent rester toute la nuit. Ils ne doivent pas avoir de mandat de perquisition, sinon ils seraient déjà montés.

« Comment tu me trouves ? » dit Angélica depuis son fauteuil.

On peut lutter contre les microbes les plus nuisibles, affronter des météorites gigantesques qui menacent de faire exploser la Terre, lutter contre les épidémies les plus foudroyantes, nous abriter face aux plus terribles cataclysmes, mais des gens, putain, qu'est-ce qu'il est difficile de se défendre des gens, de son prochain, de l'autre, du voisin, du frère, de la petite amie, de la maîtresse. Le facteur humain est ce qui finit toujours par tout faire foirer, même si tout était froidement calculé. Je me rassieds tout en cherchant comment m'en sortir.

« Superbe. »

Toute autre réponse est impossible. Mais on dirait que ce n'est pas la bonne.

« Je ne te crois pas.

– Ça m'est égal si tu ne me crois pas, tu es superbe. »

Je crois que mon assurance fait de l'effet. Elle se détend et sourit à nouveau. Ses yeux deviennent brillants, elle porte la main à mes couilles. Je n'ai pas la tête à ça. Je suis tombé dans le piège de ces

deux bâtards de Valparaíso. Un flic peut passer de sales moments en taule. Il vaut mieux tenter de sortir d'ici flingue à la main et se barrer n'importe où. Elle continue à me caresser et même si je n'en ai pas envie, je commence à bander, mais avec ce mélange d'excitation et de tension, ce n'est pas une érection très agréable.

« Tu m'as toujours plu, tu sais ? » Et elle continue son massage.

Je ne dis rien. Je suis tellement inquiet que je m'incline sur la petite table et je sniffe une autre paire de lignes. J'ai l'impression que des cristaux s'incrustent au milieu de mon front. Pendant une seconde, un flash blanc m'aveugle. Je passe le billet roulé à Angélica. Elle se penche sur la table, son chemisier se sépare un peu de sa jupe et je peux voir une ligne de duvet qui monte dans son dos. Ma main s'échappe et elle glisse sous son chemisier jusqu'à la fermeture de son soutien-gorge. Sa peau est tiède, comme légèrement huilée. Mon esprit est partagé entre cette peau tiède et la vision fatale des flics qui m'attendent en bas. Elle se redresse et commence à ôter son chemisier. Je défais ma ceinture. Elle ouvre ma braguette. Je me soulève un peu pour qu'elle puisse baisser mon pantalon. Mon sexe apparaît, c'est un mât qui se gonfle et palpite comme un cœur effrayé. Elle le prend comme s'il allait s'échapper. Je vois bouger ses seins, mon ventre est contracté, je grince des dents, je ne pense qu'aux chiens de chasse qui m'attendent dehors. Angélica passe un doigt sur la table, ramasse les restes de coke et les pose sur la tête du mât. Elle commence ensuite un véritable matraquage, de haut en bas, comme si elle trayait une vache, comme si elle écrasait des pommes de terre, comme si elle battait le beurre, et je commence à imaginer de milliers de « comme si », et les choses que j'imagine apparaissent dans mon esprit et se volatilisent soudainement.

Ma langue est anesthésiée, je sens la chaleur me monter aux oreilles. Angélica plonge sur mon sexe. Je sens dans sa bouche un millier de toutes petites dents. Des milliers de piqûres électriques sur la tête de mon pénis. Je la prends par les cheveux, me tortille, mais elle est comme un chien qui ne lâche pas sa proie ; j'imagine qu'ils enfoncent la porte et nous emmènent tous les deux, nus et menottés ; je sens venir un fleuve de lave incontrôlable et je jouis dans sa bouche. Angélica se lève et court cracher dans l'évier.

« Salopard ! elle crie. Je déteste avaler ! T'aurais pu m'avertir. »

Elle continue de cracher, elle se rince la bouche, fait des gargarismes et crache de plus belle.

« Excuse-moi, je ne sais pas ce qui m'est arrivé, je ne m'y attendais pas. »

Elle me regarde avec rancune, comme si je l'avais fait exprès.

« T'es du genre rapide, en tout cas », elle me dit, sur un ton de reproche.

Je ne sais pas quoi lui répondre. Angélica n'est plus la gentille demoiselle des archives, ou c'est peut-être la véritable Angélica, celle qui apparaîtrait des années après le mariage. Elle lave et relave sa bouche, crache, se plaint, tape sur l'évier avec ses mains en rouspétant.

Sur la table brille le petit tas qui reste. Je devrais le jeter dans les toilettes, pour faire disparaître toute preuve. Mais je commence à remettre la coke dans le petit sachet.

« Ne la range pas. J'en veux encore », dit-elle tout en séchant son visage avec un torchon.

Elle s'assied ensuite à côté de moi, je fais et refais les lignes, j'ai l'impression qu'elles ne sont jamais comme il faut. Je veux qu'elles soient parfaites, même longueur, même largeur. Elle me regarde faire, comme hypnotisée. Elle s'enfonce dans son fauteuil, elle est ailleurs, elle reste scotchée, à regarder le plafond, comme s'il s'y passait quelque chose de vraiment important.

Puis elle se penche sur la table et sniffe tout de go deux lignes imparfaites. Elle s'apprête à faire de même avec la troisième quand je l'arrête. Je ne peux pas la laisser continuer, elle va me faire un arrêt cardiaque. J'enlève le papier du paquet de cigarettes vide et j'en fais une petite enveloppe que je remplis avec ce qui reste sur la table. Je garde le tout dans la poche de ma chemise. Elle passe son doigt sur les restes de poudre et me montre ça avec une expression libidineuse.

« Tu t'es déjà mis de la coke dans le cul ? » Elle est complètement déchaînée. « Quelle chaleur ! T'as pas chaud ? » Elle va à la cuisine et s'asperge le visage avec de l'eau.

Je deviens claustrophobe, je ne peux plus rester enfermé ici et je ne peux pas sortir non plus. Mais je sens qu'il faut qu'on se barre, qu'on passe par la porte du parking qui donne sur l'autre rue. Comme on est entrés à pied, peut-être qu'ils ne la surveillent pas. Je commence à réunir ses affaires, sac à main, chaussures, clefs, lorsque j'entends un bruit derrière moi.

Je ne veux pas croire ce que je suis en train d'imaginer, je ne regarde pas vers la cuisine, j'entends toujours l'eau couler, couler, couler, je pense à un ruisseau qu'il y avait à la campagne. Je continue à mettre de l'ordre, j'essaye de tout ranger, chaque chose bien à sa place, mais ce n'est jamais parfait, le tapis est toujours froissé, j'ai beau tirer dessus plusieurs fois. Ce n'est pas grave, l'eau continue à couler, il vaut mieux que je finisse de ranger ses affaires. Je me retourne. Angélica s'est écroulée sur le sol de la cuisine.

AU fond, on sait toujours, même si on peut se tromper parfois, par excès de confiance peut-être. Il suffit de regarder les gens, d'échanger deux ou trois mots avec eux, de faire une blague, et on sait si ce sont des gens bien ou pas.

Moi, au début, je me suis méfié de Marcelo, puis il m'a un peu gonflé, il n'arrêtait pas de parler. Mais finalement, j'ai été conquis. On voit que c'est un type réglo. Quelqu'un de bien. De tenace. Il a souffert mais il n'est pas devenu amer.

Je ne voulais pas appeler un collègue, d'abord parce que je ne sais pas qui copine avec les Affaires internes, ensuite parce que je ne veux pas mouiller Angélica. Je ne veux pas non plus entraîner Marina dans cette galère. Quelqu'un devait me tirer d'affaire. Il me restait Marcelo.

Je l'ai appelé.

Il était au lit. Il m'a dit qu'il se couchait avec les poules. Il se lève tous les jours à cinq heures du matin ; il a commencé à m'expliquer pourquoi c'était bien, ceci et cela. Je l'ai interrompu et je lui ai dit : « J'ai besoin que tu me sauves la peau, maintenant, tout de suite.

– Parle », il m'a répondu immédiatement, sans poser de question, sans se défiler, sans savoir si c'était vrai ou pas.

Je lui ai donné l'adresse et il m'a dit qu'il serait là dans une demi-heure.

Marcelo a une Chevrolet Sonic impeccable. Il la chouchoute tellement qu'il a recouvert les sièges avec du plastique transparent. On a l'impression que quelqu'un vient de passer une peau de chamois sur le tableau de bord, ça brille, c'est plein de polish et les mains glissent quand on le touche. J'ai pensé que c'était une voiture neuve, mais non. Elle a plus de cent mille kilomètres au compteur. Il l'a achetée à une dame qui ne l'utilisait que pour aller au supermarché, c'est le second propriétaire.

On voit qu'il aime le foot car un drapeau du club Union Temuco est accroché au rétroviseur et de son porte-clefs pendouille un petit ballon qui cogne contre le tableau de bord. Je ne sais pas où on va. À vrai dire, on a trop sniffé et je suis un peu paumé. Je me rends compte que je suis dans un état un peu bizarre et je ne parle pas trop à Marcelo, à part pour dire ces banalités sur les bagnoles qui alimentent les conversations entre mecs : le type de moteur, l'année du modèle, si elle est fabriquée en Corée ou au Mexique. Des choses dont on peut parler en mode automatique.

Angélica est sur le siège arrière. De temps en temps, elle tousse,

émet des gargouillements, dit des choses incohérentes.

J'ai proposé de l'emmener aux urgences, mais Marcelo m'a regardé comme pour me dire qu'est-ce que c'est que cette connerie. Alors j'ai préféré me taire et le laisser faire. C'est vrai qu'en y réfléchissant bien, ce n'était pas très raisonnable d'emmener aux urgences une collègue en pleine overdose. C'est que je suis un peu paranoïaque, je pensais qu'elle était en train de mourir. Mais Marcelo est très calme. Complètement sobre. J'essaie de l'imiter, mais j'ai la mâchoire complètement tétanisée et une envie de fumer que j'ai un mal fou à maîtriser.

Marcelo m'a filé des chewing-gums parce qu'il ne veut pas qu'on fume dans sa voiture. On s'est tout de même arrêtés à une supérette pour acheter des clopes. Il ne m'a pas laissé descendre de la voiture. C'est lui qui y est allé et il a acheté ce qu'il a pu trouver. Des Pall Mall, comme celles que je fumais avant. Je les ai mises dans la poche de ma chemise et j'ai tout de suite senti le paquet de cigarettes écraser le petit sachet de coke que j'avais pris dans le studio. Je l'ai sorti de ma poche pour vérifier qu'il était bien fermé et Marcelo m'a regardé comme un père qui va engueuler son fils. J'ai rangé le sachet malgré une atroce envie de m'en envoyer une. J'ai regardé encore une fois derrière nous pour m'assurer qu'on n'était pas suivis. Il n'y avait personne. Ils vont rester toute la nuit en planque, ils l'ont bien mérité, ces sales chiens.

Quand Marcelo est venu me chercher, il est entré par le parking souterrain et on s'y est mis à deux pour transporter Angélica dans l'ascenseur. Ça n'a pas été facile, elle pèse son poids. Elle est petite, mais grassouillette. Soixante-quinze kilos pour un mètre soixante-cinq. J'ai aussi pris les boîtes d'archives, qu'on a dû poser sur le ventre d'Angélica. Je l'ai portée par les pieds, Marcelo par les bras, les boîtes sont restées au milieu. Marcelo avait vérifié en arrivant qu'il n'y ait pas de caméras dans l'ascenseur.

On a allongé Angélica sur le siège arrière de la voiture et quand on est sortis du parking, j'étais recroquevillé sur le siège avant. Je n'ai pas pu m'empêcher de jeter un coup d'œil quand on est passés devant la Fiat Punto. J'ai eu le temps de reconnaître un des mecs des Affaires internes qui était sorti de la voiture pour pisser contre un des arbres de la place. Je suis certain qu'eux ne m'ont pas vu.

Si Marcelo ne m'avait pas aidé, le Flaco Fuenzalida aurait dû publier le lendemain dans son journal que j'avais été surpris drogué et que j'étais suspect dans l'affaire des vols de stupéfiants. Je sais que le Flaco ne m'aurait pas descendu et m'aurait accordé le bénéfice du doute. Mais j'aurais dû négocier avec ces chiens et charger Jiménez pour éviter la taule. Après, ils m'auraient licencié et hop, je me serais retrouvé à la rue. En chemin, je raconte toute l'histoire à Marcelo,

mais je crois que je ne m'explique pas très bien car en arrivant il me dit qu'il vaut mieux qu'on discute plus tard.

On s'arrête devant un portail dans un lotissement au bord de la route 5, l'autoroute du sud. Des centaines ou des milliers de maisons beiges, toutes pareilles et toutes différentes. Chaque propriétaire l'a modifiée à sa façon. Certains ajoutent un étage, d'autres changent le zinc du toit pour des tuiles. Marcelo, lui, a fait installer un portail électrique, un garage et il a mis des barbelés sur tout le mur d'enceinte.

Quand la voiture se gare, des lampes halogènes s'allument automatiquement et m'aveuglent momentanément. Marcelo a une maison bien sécurisée. On descend Angélica à deux. Ça n'a pas l'air d'aller : elle grelotte, de la bave s'échappe de sa bouche et ses yeux partent dans tous les sens. Marcelo ne peut pas ouvrir la porte car ses mains sont prises. Il frappe plusieurs fois avec le pied. Pendant qu'on attend que quelqu'un nous ouvre, il me regarde d'un air un peu fâché. Je crois qu'il regrette d'être venu m'aider. Ou peut-être qu'il se dit que je suis complètement parano et que c'est juste une soirée qui a mal tourné.

On ouvre la porte. C'est une dame avec des traits mapuches, enveloppée dans un peignoir. Elle est petite mais assez ronde. Je ne sais pas quel âge elle peut avoir, mais suffisamment pour être à la retraite depuis longtemps. Son visage est sillonné par des rides minuscules, qu'on dirait tracées au crayon, mais ses cheveux sont complètement noirs, elle n'en a pas un blanc. Elle ne pose aucune question. Marcelo lui dit quelque chose en *mapudungún* pendant qu'on entre. Je lui dis bonjour au passage, mais elle ne bronche pas. On dépose Angélica sur le canapé du salon et la dame disparaît vers la cuisine. Marcelo se laisse tomber dans un fauteuil. Je fais la même chose dans celui d'en face. On entend des bruits de casseroles et la dame qui s'active de son côté. Mon regard parcourt le salon jusqu'à tomber sur le visage de Marcelo, qui me regarde avec un air de reproche.

« Quelle saloperie avez-vous sniffée ? » il me dit.

Je hausse les épaules, ça fait des années que je n'avais pas goûté une coke aussi pure. Je prends le petit emballage dans ma poche et le jette sur la table. Marcelo la prend et l'examine de près, avec curiosité. La femme entre, elle apporte une cruche d'eau chaude et des petites branches d'arbre. Je me lève automatiquement, je ne sais pas pourquoi, par respect je crois.

« Assieds-toi », dit Marcelo et je m'exécute immédiatement. Je sens que tous mes efforts pour paraître normal ne font que souligner mon état d'exaltation.

La femme commence à passer les rameaux sur le visage d'Angélica,

elle récite quelque chose en *mapudungún*, une espèce de mantra qu'elle répète en boucle. Elle trempe les petites branches dans le pichet et les agite sur le corps d'Angélica. Je n'ai rien contre ce type de croyances, mais quand quelqu'un est aussi mal en point, je crois que le mieux, c'est d'aller aux urgences. Je voudrais en parler à Marcelo mais, comme s'il devinait ma pensée, il me fait taire d'un geste.

La femme pose les rameaux sur le corps d'Angélica, qui râle et crache de plus en plus de bave écumeuse. J'ai l'impression qu'elle va mourir si on ne fait rien, et là, on sera vraiment dans la merde. La femme repart vers la cuisine. Je ne peux plus tenir, je m'approche de Marcelo et je lui dis à voix basse :

« Je crois qu'il faut appeler un médecin. »

Marcelo ne dit rien, il se concentre, ferme les yeux et se balance d'avant en arrière. Je commence à désespérer, je m'approche d'Angélica et j'essaie de lui prendre le pouls. Elle a les pupilles dilatées, le cœur qui bat à tout rompre. La dame revient au salon avec une tasse pleine d'un liquide chaud et une casserole. Je m'écarte, comme si j'étais en train de faire quelque chose de mal.

« Asseyez-la », elle m'ordonne.

Je lui obéis. Angélica ne peut pas maintenir sa tête droite, elle part d'un côté ou de l'autre. La dame l'oblige à boire le contenu de la tasse, je ne sais pas ce que ça peut être, mais ça sent très mauvais, comme du goudron.

Angélica renverse la moitié de ce qu'on lui donne, je ne sais pas si elle a réussi à avaler quelque chose, mais j'ai l'impression que ça lui fait de l'effet parce qu'elle s'immobilise soudain et regarde droit devant elle. La dame me passe la casserole et s'en va vers la cuisine. Je suis en train de me demander ce que je dois en faire quand Angélica est prise d'un énorme spasme et se met à vomir. Je n'ai pas le temps d'approcher la casserole et un liquide verdâtre, visqueux, à l'odeur tellement acide qu'elle fait mal aux narines, tombe sur le tapis. J'arrive à temps pour la deuxième salve. Elle continue à vomir. Je ne sais pas ce qui peut encore lui rester, mais elle n'arrête pas.

La dame apporte un torchon mouillé qu'elle lui pose sur le front. Angélica se calme un peu, la dame la couche sur le canapé et lui couvre les yeux avec le torchon. On voit qu'elle va mieux, elle respire plus tranquillement et ne bave plus. Je me rassieds, la casserole dans les mains. La dame me la prend, repart à la cuisine et revient avec une serpillière pour nettoyer le sol. Puis elle emporte le tapis souillé et va le déposer dans la cour, derrière la cuisine.

Marcelo couvre Angélica, qui dort comme un petit ange, avec un châle. Je reste dans un coin de la pièce sans trop savoir quoi faire.

« Je vais me coucher, installe-toi comme tu peux dans le salon, je n'ai pas d'autre chambre. »

Après m'avoir dit ça, il monte à l'étage. Je me sens vraiment mal, je n'aime pas déranger. J'éteins et je m'allonge sur le canapé. Toutes les cinq minutes, je regarde l'heure, mais la nuit n'avance pas. Je ne peux pas fermer l'œil. Angélica par contre commence à ronfler vigoureusement. J'essaye de mettre de l'ordre dans mes idées.

Pour le moment, je suis en sécurité, mais c'est clair qu'ils veulent ma peau. Souvent, les chefs vous poussent à trouver rapidement des coupables et ce n'est jamais très difficile. La différence, c'est qu'on a affaire à des voyous, des maquereaux, des tueurs, et on le sait. Il se peut qu'on ne tombe pas exactement sur le bon coupable, mais ce sont des délinquants qui iront de toute façon en taule tôt ou tard. Je peux comprendre que les mecs des Affaires internes de Valparaíso soient pressés d'obtenir des résultats, mais ce que je ne comprends pas, c'est qu'ils s'acharnent comme ça sur moi. Pas de doute, ça fait partie de l'héritage que m'a légué Jiménez, comme la clef dans ma poche, et comme Angélica, qui ronfle toujours plus fort sur le canapé.

Il était mêlé à une sale histoire, une histoire qui ne plaît pas du tout à ceux de Valparaíso. Il y a un lien avec les archives de l'appartement. Il enquêtait sur quelque chose, il réunissait des preuves, sans doute. Comme Ricardo Arenas est avocat, Jiménez a dû l'approcher pour déposer une plainte au tribunal. Peut-être qu'il voulait faire annuler sa sanction administrative et sa mutation à Santiago.

Ce que je n'arrive pas à faire coller dans cette histoire, c'est Yesenia. Qu'est-ce qu'elle vient faire dans tout ça ? Est-ce qu'il y a un rapport entre elle et les enfants sur les fiches ? Elle est passée par ce genre de foyers, elle connaît ce monde-là. Est-ce un cas de prostitution infantile ? Ça expliquerait le commissaire dans une partouze. J'ai envie d'aller chercher les boîtes dans la voiture pour faire quelque chose d'utile cette nuit, vu qu'il est clair que je ne vais pas pouvoir dormir. Je ne sais pas si ce sont bien les « informations » dont parlait Ricardo Arenas, je ne pense pas. Ce sont des archives de la police judiciaire que n'importe quel flic peut obtenir. Ce que je veux comprendre, ce sont les éléments mis en évidence par Jiménez, peut-être que ça me donnera une idée plus claire du dossier.

Je me lève, il doit être deux heures et demie du matin. J'allume la lampe du salon. Angélica ronfle à gorge déployée, ça veut dire qu'elle va bien. Je vais vers la porte sur la pointe des pieds.

Merde. Elle est verrouillée.

Sur le guéridon de l'entrée, il y a les clefs de la voiture et, dans un tiroir, il y a un anneau avec une centaine de clefs. Je les essaye une par une. Ça me rappelle un concours de l'émission *Sábados Gigantes* que je regardais quand j'étais petit, au salon de coiffure. Il fallait choisir une clef dans un vase, celui qui tombait sur la bonne gagnait une voiture ou une maison.

Mais aucune n'ouvre la porte, je réessaye. Taratata, sonnent les trompettes de Sábados Gigantes, j'ai trouvé la clef. Je tourne doucement la poignée, j'ouvre lentement la porte.

Je manque de tomber par terre. Une sirène d'enfer se fait entendre. Une espèce de hululement épouvantable qui évoque une trentaine de camions de pompiers réunis. Les lampes s'allument et Marcelo apparaît en caleçon, un 9 mm à la main.

« Qu'est-ce qui se passe ? » il s'écrie, moitié endormi, moitié angoissé.

Il court jusqu'au boîtier et tape le code pour arrêter l'alarme.

« Qu'est-ce qui se passe ? » il répète, vraiment énervé.

Pour justifier tout ce bordel, j'ai envie de lui dire qu'un voleur est entré, mais je lui dis la vérité, que je voulais aller chercher les boîtes d'archives dans la voiture.

Marcelo s'assied sur une chaise de la salle à manger et prend sa tête entre ses mains. Angélica bredouille quelques mots incompréhensibles et continue à dormir.

« T'es vraiment cinglé, connard, il dit après s'être un peu calmé.

– Ça va mainteignant », je dis. Comme ça, avec un g au milieu. « Mainteignant », je répète, sans arriver à dire « maintenant ». Je ne sais pas pourquoi. Quand j'essaye de prononcer, je sens que je n'ai pas toute ma tête et que vraiment, ce truc qu'on a pris a fait des dégâts. J'essaie de dire « maintenant » plusieurs fois, mais je continue à dire « mainteignant », et le *gnant* rebondit dans ma tête comme un écho.

Avec une patience infinie, Marcelo se lève et va chercher les boîtes d'archives dans la voiture. Il les dépose sur la table et va à la cuisine. Je l'entends mettre de l'eau à chauffer. Je commence à sortir les dossiers, mais quand Marcelo revient, il me les retire des mains.

« Assieds-toi », il m'ordonne, et je lui obéis. « On va se boire un petit thé et tu vas m'expliquer toute cette histoire, mais depuis le début, petit à petit, sans te presser. »

Je commence à parler, comme lui quand il m'a raconté sa vie. Je lui explique tout, les saisies, l'interrogatoire du Souriant et du Silencieux des Affaires internes de Valparaíso, ma rencontre avec Yesenia, la clef de Jiménez. Je ne sais pas si c'est l'effet de la coke ou quoi, mais je suis d'une franchise totale et je ne lui cache rien. Je fais seulement une pause quand l'eau commence à bouillir et que Marcelo va chercher deux tasses de thé dans la cuisine. Ensuite, il continue à m'écouter tout en feuilletant les dossiers et en prenant des notes dans un petit carnet. Quand j'ai fini de parler, la dame qui travaille chez lui entre. Elle commence à mettre la table, et je me rappelle que Marcelo se lève à cinq heures du matin et que c'est l'heure.

MARCELO m'a déposé sur l'avenue Alameda, au coin de la rue General Velázquez. Il a accepté de reconduire Angélica dans le quartier de Las Rejas, où elle habite. Quand je descends, elle fait de même pour se mettre à côté du chauffeur. Elle me regarde, toute gênée.

« Excuse-moi, je ne suis pas comme ça. Je t'aime », et elle insiste : « Je t'aime vraiment. »

Je ne sais pas quoi lui répondre, j'essaie de sourire mais ça n'a pas l'effet escompté, car elle monte dans la voiture avec un air angoissé. Pendant tout le trajet, elle est restée silencieuse, la pauvre. La gueule de bois morale, comme on dit. Bien pire que la gueule de bois physique. Le mal de tête part dans la journée, mais la honte de ce que tu as fait ivre ou drogué te poursuit quelques semaines. Et même des années après, quand tu ne t'y attends plus, les conneries que tu as faites défoncé ou bourré reviennent te frapper comme une décharge électrique.

Je marche vers le métro, mes jambes sont complètement ankylosées, quand je bouge le cou j'ai l'impression d'avoir du sable au fond du crâne. Instinctivement, ma main recherche le petit emballage dans ma poche de chemise. J'ai une énorme envie de m'envoyer un rail. Mais j'ai laissé tout ce qui restait à Marcelo, il m'a dit qu'il pourrait la faire analyser sans trop de problèmes pour vérifier si c'est la même que celle des saisies. Il a gardé les dossiers, aussi. Je mouille mes doigts avec de la salive et je cherche des résidus au fond de ma poche, il devait en rester un peu car je sens le goût amer de cette saloperie dans ma bouche.

La ville, qui a dormi, elle, se réveille. Les rues s'emplissent de voitures. De plus en plus de gens normaux, avec des boulots normaux, s'agitent autour de moi. Je ne dois pas avancer au bon rythme car je les empêche d'avancer, tout le monde est obligé de me dépasser, quelques-uns se retournent pour voir si je suis fou ou bourré. Personne ne peut marcher aussi lentement en pleine bousculade matinale.

Le quai du métro est bondé, je laisse passer deux rames, je n'ai pas envie de jouer des coudes pour entrer. Je finis par monter. Mais une fois dedans, je m'angoisse, je ne tiens que quelques stations et, à l'arrêt suivant, je pousse tout le monde et je descends en entraînant trois ou quatre passagers avec moi. Les portes se ferment. Ceux qui restent sur le quai à cause de moi me regardent de travers, mais je dois avoir une sale tête car ils n'osent rien dire. Ils se tournent vers l'entrée du tunnel et attendent l'apparition de la prochaine rame. Je

regarde le nom de la station : Union Latinoamericana. Celle qui est proche de la maison de mon enfance. Je vais vers la sortie. Si tout a commencé ici, ça pourrait aussi y finir.

Je sors du métro et je marche sur l'avenue Alameda, je cherche les Pall Mall dans mes poches mais je ne sais plus où elles sont passées, peut-être dans la voiture, je me rappelle seulement de certaines choses de la nuit dernière, comme si, en revenant à la vie normale, on oubliait l'autre face de la médaille. Les kiosques ne sont pas encore ouverts. Tout est fermé. Les magasins de chaussures et de fripes sont maintenant devenus des supermarchés chinois. Yesenia a changé, le quartier aussi. Et ça ne s'est pas vraiment arrangé.

Je tourne par la rue Libertad où il y avait le magasin du Yougoslave. Maintenant, on y vend des sandwichs et des hot-dogs. Une jeune fille avec un tablier bleu, une lève-tôt, remonte le rideau métallique en le poussant avec un manche à balai graisseux à force d'avoir été utilisé. Ça doit être le même bâton qu'utilisait le Yougoslave pour ouvrir son magasin il y a dix ans. J'entre et je demande une tasse de thé. La jeune fille allume la bouilloire électrique et commence à nettoyer le sol.

Je m'assieds sur un tabouret près d'un comptoir accolé au mur. Je vide mes poches pour chercher une clope. Je pose devant moi mon portefeuille, quelques pièces de monnaie, un briquet jetable, les clefs de l'appartement, la clef 21, mon portable. Je garde mon pistolet dans son holster, évidemment.

La jeune fille m'apporte la tasse de thé mais il n'y a pas suffisamment de place pour la poser. Je déplace un peu mes affaires. Je lui demande si elle vend des cigarettes, elle secoue la tête, mais elle met la main dans la poche de son tablier et m'offre une L & M.

« Merci. »

J'en prends une et quand je vais sortir fumer elle me dit :

« Vous pouvez fumer ici. De toute façon, il n'y aura personne avant dix heures. »

Ensuite, elle se remet à passer la serpillière. C'est beau, la solidarité entre fumeurs, dans ce monde qui nous traque sans répit. Je fume et je commence à me sentir mieux.

Je regarde mes affaires, parmi lesquelles on distingue la clef 21, et j'ai envie d'appeler Jiménez pour lui demander ce que c'est que cette histoire à la con. Et c'est ce que je fais, je prends mon portable et je cherche Heraldito Jiménez dans mes contacts. J'appelle. Ça sonne, c'est déjà quelque chose.

« Allo ? répond la voix de sa femme.

– Bonjour, c'est Santiago Quiñones.

– Oui, j'ai vu. » Évidemment, je suis dans son répertoire

« Comment allez-vous ?

– Mal. »

Je ne sais pas quoi lui répondre, ma question était tellement stupide. Après un silence, je réussis seulement à lui dire :

« J'ai besoin de vous parler. »

On se donne rendez-vous au café Colonia, elle doit aller au centre-ville pour les démarches de l'assurance.

D'une certaine façon, ça m'a apaisé, je prends le sachet de thé et je l'enroule autour de la petite cuillère pour en extraire jusqu'à la dernière goutte. J'aime le thé fort avec trois cuillerées de sucre. Pendant un moment, je fume et je bois mon thé. On n'a besoin de rien de plus dans ce monde. Si mon passé ne m'attendait pas au coin de la rue, je pourrais profiter de ce genre de choses et me contenter de passer d'un plaisir à un autre.

« Toi, tu me dis quelque chose », dit la jeune fille du café. Puis elle laisse la serpillière de côté, s'assied près de moi et allume une L & M. On fume.

« J'habitais dans le quartier, je lui dis. Avant, ici, il y avait un magasin.

– Oui, celui de mon père, le Yougoslave. »

Quand je la regarde de près, je trouve la ressemblance. Les yeux couleur amande, la bouche fine, les pommettes hautes.

« Comment va-t-il ?

– Il est mort il y a cinq ans.

– C'est dommage.

– On n'y peut rien, il faut bien mourir. »

Elle me dit ça sans aucune marque de tristesse. Puis on reste un moment à fumer en silence. Je pense à mon papa mort, et elle pense sans doute au sien. J'ai tout à coup l'idée de lui demander à brûle-pourpoint :

« Tu as vu Yesenia ? »

Je la prends apparemment au dépourvu, elle fait une grimace d'étonnement ou de mécontentement, peut-être les deux à la fois.

« Si ça se trouve, elle est venue faire un tour dans le quartier, comme moi, je baratine en essayant de noyer le poisson.

– Complètement cinglée, dit-elle tout bas comme pour elle-même.

– Pourquoi tu dis ça ? À cause de l'incendie ?

– Aussi à cause de l'incendie. »

Elle n'a pas l'air d'avoir envie d'en parler, parce qu'elle se lève et reprend son balai et sa serpillière. J'insiste :

« Et le beau-père de Yesenia ? Tu l'as vu ?

– Ce salopard ? Ce profiteur de merde... » La fille du Yougoslave prononce ces mots avec détermination. Elle abandonne son balai, s'approche de moi et me dit plus bas, comme si quelqu'un pouvait nous entendre : « On dit qu'ils sont amants, qu'il trompe sa mère avec elle. »

C'est incroyable comme chacun peut voir les choses à sa manière, de sa fenêtre. C'est de cette façon que la fille du Yougoslave les a vues depuis la porte de son magasin. Elle a construit son histoire en regardant le trottoir d'en face, en écoutant les commérages des voisines.

Elle me raconte que le quartier n'est plus le même, qu'on voit des drogués couchés par terre le matin, que ça ne sert à rien d'appeler les flics – elle ne sait pas que je suis flic – car ils ne font rien, ils sont de mèche avec les trafiquants, qu'en plus le quartier s'est rempli de Chinois, heureusement que son père est mort car il haïssait les Chinois parce qu'ils sont sales, et c'est vrai qu'ils sont sales, confirme-t-elle, et elle continue à parler tout bas, comme si c'était un secret.

Pendant qu'elle parle, un chien abandonné noir et blanc, poilu, plein de puces, aux yeux chassieux, renifle et passe sa tête par la porte du magasin. Elle le voit et, sans cesser de parler, va chercher le manche à balai avec lequel elle a ouvert le rideau métallique.

Elle me raconte que Yesenia aime les vieux et que tous les deux doivent habiter près d'ici, car elle voit souvent passer le beau-père libidineux, et que lui, par contre, il aime les jeunes filles ; qu'elle l'a vu plusieurs fois avec des fillettes qui n'ont même pas quinze ans ; elle continue à parler en s'approchant doucement de l'animal, le manche à balai fermement serré dans ses mains, et le pauvre chien continue à renifler innocemment. Dès qu'il met une patte à l'intérieur, la fille du Yougoslave le frappe sur la tête.

« Ben voilà », elle dit, et je pense qu'elle parle de ce qu'elle vient de faire au chien, qui déguerpit sans demander son reste, mais quand je regarde vers le trottoir d'en face, je LE vois en train de marcher rapidement, les mains dans les poches, avec une clope fumante au bec. LUI, cette sale crapule qui m'a troué le bide.

Du sang. Rouge, bien rouge.

Je regarde le papier toilette avec lequel je viens de m'essuyer et je vois du sang, rouge. Je me torche de nouveau et c'est encore la même chose. Ça ne saigne pas beaucoup mais ça ne s'arrête pas. Je perds du sang par le trou du cul. Mauvais signe. Je ne me sens pas bien. Ça doit être à cause du sprint que je viens de piquer. Ce salopard est une vraie anguille. J'ai senti que je forçais trop, mais j'avais trop envie de lui sauter dessus.

Je l'aurais attrapé si la fille du Yougoslave n'avait pas crié quand elle m'a vu sortir mon flingue. Lui, très nerveux, a tout de suite compris. Il a couru vers l'avenue Alameda et a tourné vers l'ouest, je voulais lui coller un pruneau, mais il courait en zigzag et le trottoir était plein de monde. Il est entré dans une galerie marchande et s'est perdu dans la foule. Je criais comme un fou, mais c'était pire, ça augmentait la confusion. D'abord j'ai pensé que je l'avais coincé, mais au fond de la galerie il y avait une espèce de parking qui donnait sur une autre rue. Il a sauté le mur et a disparu. Je l'ai perdu, il courait vite. Moi, j'avais des élancements dans le ventre. Finalement, je suis resté complètement essoufflé au milieu de la galerie. Les Chinois et les Péruviens des boutiques me regardaient avec curiosité, certains ont baissé leurs rideaux.

Quand j'ai repris mon souffle, je suis revenu au magasin de hot-dogs, j'ai ramassé mes affaires et je suis parti. Ni elle, ni moi n'avons soufflé mot. Maintenant, je saigne ; la blessure interne a dû se rouvrir. L'eau de la cuvette est rouge, je continue à perdre de l'huile comme une vieille bagnole. Je prends un peu plus de papier toilette, un bon paquet, je le mets comme une couche et je remonte mon slip. Je dois me dépêcher si je veux être à l'heure pour mon rendez-vous avec la veuve de Jiménez. J'aurais pu y aller directement, mais heureusement je suis passé avant à l'appartement, sinon je ne sais pas où je serais en train de chier du sang en ce moment.

J'ajuste mon pistolet dans son holster, je défais le lit pour faire semblant d'y avoir dormi. Je vais à la cuisine, j'éparpille quelques miettes de pain, je sals une tasse avec un peu de Nescafé et je la laisse dans l'évier. Avant de partir, j'essaie d'écrire un mot à Marina, elle va arriver bientôt. Sur la petite table de l'entrée, on a un cahier dans lequel on s'écrit des mots quelquefois. Je prends le stylo, mais je ne sais pas quoi dire. Je reste planté là, le stylo à la main, devant la page blanche, pendant que je ne sais pas combien de temps, plus que je n'en ai.

Finalement j'écris : « Je t'aime bien. » Je sors.

JE suis assis au café Colonia. La grosse serveuse enveloppée dans son tablier à volants blancs apporte mon troisième café arrosé. Elle m'a trouvé sympa parce que, bien qu'elle ne vende pas d'alcool, elle s'est quand même débrouillée pour trouver un peu de pisco et améliorer mes expressos.

« Prenez un gâteau, tout ce café sans rien manger, ça va vous bousiller l'estomac. »

Elle a probablement raison, je demande une part de tarte. Je dois faire attention à mon ventre.

Quand je suis arrivé au café, je suis allé aux toilettes et je crois que je ne saigne plus. J'ai dû trop forcer. Et le pire, c'est que ce vieux salopard m'a encore glissé entre les doigts.

La veuve apparaît à la porte et me cherche parmi les clients. On voit qu'elle va un peu mieux que lorsque je l'ai vue à l'église, même si elle garde cette pâleur qui rend son visage presque transparent. Elle me voit et s'approche.

« Je suis un peu en retard, excusez-moi.

– Ce n'est pas grave, vous voulez quelque chose ?

– Non merci. Quoique, une tasse de thé, peut-être. »

Elle me dit que tout va horriblement mal, que Valesca, qui n'a que deux ans, demande tous les jours où est son père et qu'elle a du mal à retenir ses larmes, mais qu'elle doit se ressaisir et lui raconter sans arrêt la même histoire : qu'il est parti au ciel et que, de là-haut, il prend soin d'elles. Qu'heureusement sa mère est arrivée du sud pour l'aider, car certains jours elle peut à peine se lever, qu'elle va mieux maintenant car elle prend des médicaments, que si elle n'en prenait pas elle n'oserait même pas sortir de chez elle. Qu'Heraldo lui manque tant, qu'il était tellement joyeux, qu'il avait toujours une bonne blague à raconter.

Pendant qu'elle me dit tout ça, je pense qu'avec moi cette femme serait très malheureuse, avec mon visage sérieux, ma façon d'arriver chez moi sans parler, à peine un « Bonsoir, comment ça va ? – Bien et toi ? – Moi aussi, très bien », et ensuite au lit, allumer la télé ou faire l'amour, comme à la bonne époque avec Marina, s'endormir ensuite l'un dans les bras de l'autre, poisseux de sperme.

« Ceux qui ont été les plus corrects sont ses collègues de Valparaíso. »

Elle a à peine dit ça que je me mets immédiatement aux aguets.

« Ah oui ?

– Oui, figurez-vous qu'ils m'ont aidée pour tout, ils sont même venus chez moi pour emporter les vêtements et les affaires d'Heraldo. Je leur ai tout donné pour les bonnes œuvres que vous avez dans la police, je n'ai gardé que quelques petites choses, en souvenir. »

Donc, ceux de la police interne sont déjà passés chez le défunt. Pour chercher des preuves ou pour en planter ? La clef, peut-être ?

Je mets la main dans ma poche, je prends la clef 21 et je la pose sur la table. Dès qu'elle la voit, elle reste comme paralysée, sa tasse de thé à la main. Ses yeux se remplissent de larmes, mais elle se retient de pleurer.

« Où est-ce que vous avez trouvé ça ?

– C'est ce qu'il y avait dans l'enveloppe, je lui dis.

– Quelle enveloppe ? elle me demande, avec une surprise non feinte.

– Celle que vous m'avez laissée au bureau. »

Elle ne comprend pas, elle me regarde comme si j'étais fou. Je me rends compte qu'elle n'a rien laissé du tout. Un piège du Nouveau ? C'est pour ça qu'il m'a suivi après ? Il faut que je fasse machine arrière si je veux soutirer des informations à la veuve.

« Une enveloppe que votre mari m'a laissée, je corrige. Dedans, il y avait cette clef. Vous savez pourquoi ?

– C'est une clef de consigne de supermarché. »

Ça, je m'en doutais, je n'avance pas d'un pouce. Elle ne sait pas si elle doit continuer à parler. Je fais un grand effort et je lui souris chaleureusement, pour la mettre à l'aise. Elle reprend :

« C'est la clef du casier où Heraldo a trouvé Valesca. C'était quand nous habitions à Valparaíso. J'étais sortie avec elle, je devais l'emmener chez le pédiatre, elle était devenue toute jaune après sa naissance, c'était une jaunisse. Ma maman me disait que ce n'était pas grave, qu'il fallait la mettre au soleil du matin un peu tous les jours. Mais moi, c'était mon premier bébé, et j'avais peur de tout.

» Tout s'est passé tellement vite. Heraldo m'avait dit de ne jamais sortir toute seule, mais il n'arrivait pas et il ne répondait pas sur son portable. Je suis partie quand même avec le landau en direction de l'avenue Alemania pour prendre un *colectivo*⁽¹⁹⁾. Mais comme j'étais en retard, j'ai pris un raccourci par un petit passage. Je devais descendre quelques escaliers, mais ce n'était pas grave car Valesca n'était pas lourde, elle était petite à la naissance, deux kilos deux cents grammes. J'ai donc pris le landau à deux mains et j'ai commencé à descendre en faisant attention.

» Derrière moi, il y avait des jeunes, ils n'avaient pas l'air méchants, ils étaient bien habillés, costume et cheveux courts. Ils m'ont proposé de m'aider avec le landau. Je n'avais aucune raison de me méfier, c'était normal qu'ils proposent d'aider une jeune maman. Excusez-moi, dit-elle en pleurant, c'est que je commence à me souvenir et ça

m'angoisse. »

Elle se calme, essuie ses larmes, se mouche et continue comme si de rien n'était.

« Je leur ai dit merci, puis l'un d'eux a pris les roues du landau et il est passé devant, l'autre voulait prendre la poignée, mais je lui ai dit que je préférerais la tenir, alors il m'a dit qu'il pouvait prendre le sac. Je lui ai donné et j'ai pensé après que c'était tant mieux, car le châle dans lequel ils l'ont enveloppée ensuite était dans ce sac, ainsi que le biberon avec de l'eau anisée que j'avais au cas où Valesca voudrait du lait, car je n'en avais pas beaucoup et Valesca restait toujours sur sa faim. Elle demandait toujours plus et pleurait, oh ! Vous auriez dû la voir pleurer quand elle avait faim, la petite. Elle était toute petite mais avec de bons poumons. »

Elle sourit et reprend :

« Alors nous avons commencé à descendre, celui qui portait le sac s'est mis à côté de moi et m'a prise par le bras, j'ai pensé que c'était pour que je ne tombe pas.

» Quand on n'imagine pas le mal qu'on peut vous faire, vous ne pensez que du bien des gens, et après, quand on vous a fait du mal, vous ne pouvez plus faire confiance à personne. Quand on était au milieu de l'escalier, le type qui avait pris les roues du landau s'est mis à descendre plus vite, il tirait le landau, alors je lui ai dit de ne pas aller si vite. L'autre m'a serré le bras, j'ai senti que j'allais lâcher la poignée du landau et je me suis rendu compte, à cet instant même, que les choses étaient en train de mal tourner. Très mal. Voilà pourquoi Heraldo me répétait sans cesse de ne pas sortir seule, il ne me disait pas pourquoi mais il insistait lourdement là-dessus. J'ai commencé à crier comme une folle, comme si on me crevait les yeux, je criais et je m'agrippais à la poignée du landau. Je ne sais pas d'où m'est venue cette force, mais le type tirait, tirait et je ne lâchais pas. Celui qui tenait mon bras m'a prise par les cheveux et a renversé ma tête en arrière, mais je ne lâchais pas et je continuais à crier comme si on me perçait les os, je criais de tout mon corps. Et je donnais des coups de tête comme si j'étais un cheval cabré. Des touffes de cheveux sont restées dans les mains de celui qui les tenait. Je me suis précipitée sur le landau et nous avons dégringolé l'escalier. Je tenais bien Valesca pour qu'elle ne se cogne pas. Quand nous sommes arrivées en bas des marches, la première chose que j'ai faite, c'était de regarder si Valesquita n'avait rien. Comme c'était mon premier bébé, je l'avais habillée bien chaudement, et je l'avais enveloppée dans tellement de châles que sa chute a été amortie, elle ne pleurait même pas, elle me regardait, les yeux grand ouverts. Je lui disais : "Ce n'est rien, Valesquita, ce n'est rien", et je voulais vraiment le croire aussi, mais c'était comme un cauchemar, quand on ne peut pas se réveiller.

Les types se sont relevés et ils ont commencé à me rouer de coups pour que je lâche Valesca. À ce moment-là, une voiture est arrivée et s'est arrêtée au bord du trottoir. Je me suis dit : "Merci ma petite Vierge", car je Lui ai toujours été dévouée, je suis très croyante et pratiquante. Pour tout vous dire, Heraldo a été le seul homme avec lequel... »

Ses yeux se remplissent de larmes. Elle se tait. Elle respire. Puis elle continue à parler comme si de rien n'était.

« ... j'ai fait l'amour, et pas avant notre mariage. Les autres filles de mon âge fricotaient avec leurs fiancés et avec les copains de leurs fiancés, elles buvaient et fumaient de l'herbe. Je n'étais pas une sainte nitouche, non. Dieu nous a donné le libre arbitre et chacun peut faire ce qu'il veut de sa vie. Mais moi, j'étais fidèle à ma petite Vierge, et c'est pour ça que Valesca a été sauvée. Je pense maintenant que si j'avais été comme mes amies, je ne sais pas ce qui aurait pu arriver à ma petite fille. Mais qu'est-ce que je disais ?

– Une voiture est arrivée.

– Ah oui. Moi, j'étais sûre qu'on venait m'aider, mais c'était leur voiture, un autre type est descendu, bien habillé lui aussi, mais plus âgé, et il a sorti un pistolet, il ne m'a pas visée, il a visé le bébé et il m'a dit : "Lâche-la ou je la tue." Il a dit ça tellement froidement que je n'ai pas hésité un instant. J'ai lâché Valesquita tout de suite, il m'a dit : "Le jugement de Salomon" et j'ai compris immédiatement ce qu'il voulait dire, parce que cette histoire est dans la Bible, celle du roi Salomon, vous la connaissez ?

– Oui.

– Celle où il va couper le bébé en deux avec une épée.

– Oui.

– Bon, c'était pareil, mais avec un pistolet. Ils sont montés dans la voiture avec Valesca et j'ai pensé un instant : "Ça va, ils ne l'ont pas tuée." Vous voyez les bêtises qui viennent à l'esprit dans ces moments-là. Mais ensuite, quand la voiture a disparu au coin de la rue, j'ai commencé à pleurer et je n'ai pas arrêté jusqu'au lendemain, lorsque Heraldo l'a retrouvée dans le casier du supermarché. Le 21, il a ouvert le casier avec cette même clef. Il l'avait toujours dans sa poche depuis. C'était son porte-bonheur. Vous ne pouvez pas imaginer la joie quand il est revenu chez nous avec Valesquita. On voyait qu'elle était épuisée parce qu'elle a dormi environ quatre heures, après elle s'est réveillée affamée, mais avec tout ça, mon lait s'était tari. Heureusement, une voisine donnait aussi le sein et elle s'est proposée comme nourrice. On se voit encore, avec elle et son petit. Vous vous rendez compte que c'est le frère de lait de ma Valesca ? »

La bonté de la voisine a réussi à lui faire oublier l'horreur de l'enlèvement, et elle s'est calmée un peu. Pourquoi Jiménez ne m'a pas

dit que c'était sa propre fille qui avait été kidnappée ? Et surtout, pour quelle raison l'avait-on enlevée ? Si je ne peux pas répondre à ces questions, comment pourrais-je comprendre pourquoi le Nouveau m'a filé cette clef ?

Avant, quand je pensais que c'était Jiménez qui me l'avait laissée, chercher à ouvrir la serrure avait un sens, mais maintenant que je sais que ce n'est pas lui qui me l'a laissée, que c'est seulement un souvenir, un porte-bonheur, l'objet a perdu tout intérêt. J'ai voulu le rendre à la veuve mais elle ne l'a pas accepté.

« Heraldo savait pourquoi il faisait les choses », elle m'a dit, et j'ai pensé que mon copain Jiménez avait eu de la chance de trouver une femme comme elle, belle, jeune, innocente, qui l'admirait et croyait tous ses bobards.

Peut-être que c'est mon problème avec Marina. Nous nous ressemblons trop, aucun ne gobe les mensonges de l'autre.

Pendant un moment, j'ai regardé la veuve et j'ai eu envie d'être celui qui pourrait la consoler. Elle, comme si elle devinait ma pensée, m'a souri avec coquetterie. Mais mes efforts n'ont pas été plus loin. Je n'ai pas pu lui sourire en retour, même si j'en avais envie.

L'AIR est lourd, toxique. C'est la pire saison pour être à Santiago, le froid est arrivé mais il ne tombe pas une goutte de pluie. Tout devient gris, les cliniques se remplissent de bébés et de petits vieux qui toussent et s'étouffent. Les hôpitaux publics sont bondés, on doit mettre des lits dans les couloirs et, dans la rue, les gens s'empoisonnent à chaque bouffée d'air. Moi, j'allume quand même une clope en remontant la rue McIver vers l'avenue Alameda. De temps en temps, je me dis que les seuls qui survivront dans cette ville sont les fumeurs, la fumée qu'on aspire doit nous immuniser contre la pollution.

Le matin s'est rafraîchi soudain et je n'ai que ma chemise et ma veste sur le dos. Le climat est devenu schizophrène, on passe d'un automne caniculaire et radioactif à un automne complètement glacial. Même le ciel est obscur, « il neige là-haut », dirait Marina, qui a toujours habité à Farellones^[20], avec son père gendarme, dans la maison à côté de la caserne.

Je remonte le col et les revers de ma veste, je ferme tous les boutons. La clope me réchauffe. Pourquoi le Nouveau m'a donné cette enveloppe ? Il est sûrement de mèche avec ceux de Valparaíso, ils ont dû trouver la clef dans la poche de Jiménez et ils ont pensé que j'étais le seul à savoir à quoi elle servait. Ils m'ont suivi, pour voir où je les emmenais. Qu'est-ce qu'ils cherchent ? Des informations qui pourraient les compromettre ? C'est pour ça qu'ils le persécutaient ? Dans quelle galère mon regretté collègue m'a embarqué ? Quand il était vivant, il m'a protégé de la vérité, il ne m'a jamais dit qu'il était menacé. La clef était son assurance-vie ? Où c'est seulement un quiproquo, et mes collègues de Valparaíso pensent qu'elle vaut plus qu'elle ne vaut réellement ? Contre quelle mafia luttait Jiménez ? Ou quelle mafia a trahi Jiménez ?

Tout est gris comme les rues et je ne peux me fier à personne, encore moins à mes collègues du bureau. Avant qu'on m'apporte l'addition, Angélica m'a appelé. Ce n'était pas une situation facile, j'avais la maîtresse du mort au téléphone et sa veuve assise en face de moi. Angélica voulait savoir s'il m'en restait un peu de la nuit dernière, ça l'avait bien secouée et elle avait, comme moi, envie de remettre ça. Elle est même revenue au studio de la rue Brasil.

« On peut avoir confiance en ton ami Marcelo ? » elle m'a demandé. J'ai dit que oui. « C'est que l'appartement était sens dessus dessous, quelqu'un est entré chercher quelque chose. »

Bien sûr, ils en ont eu marre d'attendre en bas et ils ont fouillé le studio. Maintenant, je comprends les paroles de Ricardo Arenas, Jiménez détenait une information de première importance. Est-ce que je pourrai m'en sortir une fois que je saurai ce que c'est, ou est-ce que ça va m'enfoncer définitivement ?

Je tourne dans la rue Moneda jusqu'à la rue Tenderini ; il y a tout ce qu'on veut dans le centre-ville, si on sait à quel coin de rue chercher. Je veux trouver le Coloro. Comme je suis grand, c'est facile pour moi de trouver un rouquin au milieu de toutes ces petites têtes noires. Le Coloro me voit venir et blêmit, il hésite entre prendre la fuite et jouer l'innocent, mais rien qu'à sa tête je sais qu'il a quelque chose sur lui. Il doit penser que c'est une descente de flics et qu'il est coincé, car il ne bouge pas, son paquet de journaux à la main. Il ne sait pas que je ne viens pas en tant que redresseur de torts, mais en tant que client.

« Comment ça va, chef ? » il me fait.

Je lui dis que je ne suis pas venu ici pour discuter, et qu'il me donne tout de suite un truc pour me sentir mieux s'il ne veut pas que je l'embarque illico. En une seconde, il glisse quelque chose dans la poche de ma veste et je poursuis mon chemin. Le Coloro se remet à vendre ses journaux à la criée ainsi que sa marchandise. Il a les doigts agiles, comme ceux d'un magicien. Quand il reconnaît un client, il lui met le sachet dans le journal, encaisse l'argent, rend la monnaie. Tout ça devant des milliers des personnes qui se bousculent à cette heure, dans les rues bondées, à la recherche d'un peu d'air respirable, d'un peu de drogue, d'une augmentation de plafond de carte de crédit. Toutes ces fourmis sortant de leur fourmilière et marchant au milieu des chiens errants. Je n'aime pas obtenir de la drogue de cette façon, et je n'aime pas non plus cette drogue, mais compte tenu des circonstances, c'est ça ou je m'endors dans un caniveau en plein centre-ville. Je ne peux pas laisser tomber maintenant, j'ai toutes ces pistes à remonter et je dois résoudre cette affaire avant le prochain traquenard que les petits gars des Affaires internes sont certainement déjà en train de me préparer.

Je traverse l'avenue Alameda, dans la rue Santa Rosa il y a un *café con piernas*^{21}, on est en fin de matinée mais on a l'impression qu'il est trois heures du matin, *bachata*^{22} à fond la caisse, lumière tamisée. Je demande un petit crème à la caisse, on me donne un ticket que je laisse sur le comptoir avec un pourboire. Il n'y a qu'une seule serveuse à cette heure-ci, elle s'approche.

« Salut », elle me dit en m'embrassant sur les deux joues, le second baiser à la commissure des lèvres.

Elle n'est pas mal du tout. Elle porte un tout petit haut de maillot de bain noir et une mini-jupe à carreaux, comme celles des lycéennes américaines dans les films pornos. Elle a des seins ronds et naturels,

des hanches larges, des jambes plus longues que la moyenne nationale.

« Comment tu t'appelles ?

– Federico, je réponds, histoire de dire quelque chose.

– Mais tu n'as pas du tout l'air d'un Federico, t'as une tête à t'appeler Lindorfo plutôt », et elle rit de sa propre blague.

Moi, la seule chose dont j'ai envie, c'est d'aller aux toilettes et m'envoyer une pelletée du truc que je me suis procuré pour soigner mes nerfs.

« Je m'appelle Valesca, elle me dit, et je pense aux putains de coïncidences du destin.

– Les toilettes ? » je demande.

Elle m'indique un couloir à l'arrière du gourbi, vu mon anxiété elle doit se douter de mes intentions. J'ouvre la seule porte qu'il y a au fond. J'appuie sur l'interrupteur et une ampoule rouge qui éclaire à peine s'allume au plafond. Je prends ce que le Coloro m'a mis dans la poche, ça a l'air d'une bonne portion, avec du rab. Je cherche une carte en plastique dans mon portefeuille, quelqu'un frappe doucement à la porte, c'est Valesca, je la laisse entrer et je referme la porte derrière elle. On tient à peine tous les deux dans les toilettes.

« Tu m'en donnes ? » elle demande d'un air excité.

J'ouvre le petit sachet et je lui mets une montagne de coke sous la narine, elle sniffe avec force comme si elle prenait une bouffée d'air frais. Je recommence et je lui mets une autre montagne sur le coin de ma carte de transport. Elle se bouche l'autre narine et aspire avec autant d'énergie. Je lui en donne encore un petit extra et puis un autre pour équilibrer les deux côtés.

Ensuite, reconnaissante, elle s'assied sur la cuvette et ouvre ma braguette. Je la laisse faire pendant que je me sers goulûment dans le sachet, encore et encore, des petites montagnes de cristaux, et allons-y, snif snif, snif snif, snif snif, snif snif. Quatre, six, huit fois, jusqu'à ce que je sois rassasié, jusqu'à ce que je sente une boule au milieu de mon front. Valesca, assise sur la cuvette, me regarde, mon sexe mou dans la main.

« Qu'est-ce qui t'arrive, Lindorfito ?

– Federico », je dis, et je ferme ma braguette. Je ne peux rien faire avec elle en ce moment, pas avec ce prénom. Je lui fais cadeau de ce qui reste dans le sachet, histoire d'en finir avec cette cochonnerie.

Je laisse refroidir le café sur le comptoir et je sors dans la rue.

Il n'est pas encore dix heures et demie et je suis déjà raide comme un poteau, j'ai besoin d'un peu de détente, de relaxation. Je marche jusqu'à l'hôtel San Francisco, je m'installe au bar, je demande un whisky de dix-huit ans d'âge. Je le bois cul sec. Je respire, mes idées commencent à s'éclaircir, malgré la camelote du Coloro, coupée sans

vergonne avec va savoir quelle saloperie, sans aucune comparaison avec celle de l'autre nuit. Je commande un autre whisky, ça va me coûter cher, les yeux de la tête. C'est pas grave, je m'en fous, je le bois cul sec aussi. Je demande l'addition et je paye avec ma carte, sans regarder le montant, ça fait moins mal. J'allume une clope.

« On ne peut pas fumer ici, monsieur. »

Quelle tristesse, ce monde où on ne peut pas fumer dans les bars, pendant que les gens dans la rue sont obligés de respirer la merde qui sort des pots d'échappement des autobus. J'éteins la cigarette sur le petit plateau de l'addition et je sors. Dans la rue, je redeviens une fourmi de plus qui avance au milieu des gaz des pots d'échappement.

Je l'ai attrapé par les revers de sa veste et je l'ai frappé plusieurs fois contre le mur. Le Nouveau me regarde avec des yeux exorbités, il n'arrive pas à en placer une.

« Parle, salopard ! Où t'as trouvé cette clef ? »

Je le frappe encore, vraiment fort cette fois. Je sens ses genoux flageoler, mais je le tiens bien. Je l'écrase contre le mur du parking pour l'empêcher de tomber.

« C'est Jiménez qui vous a donné la clef, il dit avec un filet de voix.

– Tu mens ! »

Je suis fou de rage, j'imagine le Nouveau en train d'étrangler Jiménez sur le chemin de l'hôpital. Je le jette au sol, il se retrouve à quatre pattes, je lui donne un grand coup de pied au cul, il tombe la gueule par terre, puis il se traîne contre le mur et lève les mains pour demander grâce.

« Jiménez vous l'a donnée, je vous jure... »

Je suis un peu surexcité, je m'en rends compte, et sans vraiment y réfléchir, j'ai déjà sorti mon pistolet et je le mets en joue. Ce n'est pas vraiment ce que j'avais prévu quand je l'ai suivi depuis le commissariat, le long des deux blocs qui le séparent du tribunal. Généralement, à cette heure-ci, on envoie le Nouveau remettre les dossiers aux procureurs. Je me suis arrangé pour l'entraîner dans un parking, et dès qu'on est arrivés au premier sous-sol je me suis jeté sur lui. Je pensais seulement lui parler, lui faire un peu peur peut-être, mais cette merde que j'ai sniffée me tape sur les nerfs. Je respire. Je reprends mes esprits et je range mon arme. Le Nouveau est de plus en plus terrifié.

« J'ai parlé avec sa veuve et elle ne m'a laissé aucune enveloppe, je dis très lentement en essayant de paraître civilisé.

– Oui, dit-il.

– Oui quoi ? je demande.

– Oui monsieur », me répond ce petit con. Je suis à deux doigts de lui tomber dessus pour me le farcir de nouveau, mais il recommence à parler très, très vite et il se met à table que c'en est un plaisir : « Jiménez m'a donné la clef pendant qu'on allait à l'hôpital. Il m'a demandé de vous la remettre, mais j'ai eu la trouille, je savais qu'il traînait une sale histoire et que les Affaires internes voulaient le coincer. Tout le monde le savait. Alors j'ai gardé la clef, je ne vous l'ai pas donnée. Mais quand je vous ai vu arriver au bureau l'autre jour, j'ai eu l'idée de l'enveloppe. Je vous ai suivi après pour vous

expliquer, mais je n'ai pas osé le faire. Je commence ma carrière et je ne veux pas être mêlé à vos histoires. J'aime mon boulot, je ne veux pas le perdre.

– Je ne te crois pas, petite fiotte. Si t'avais tellement peur, pourquoi tu ne l'as pas jetée, cette clef ? je lui demande en le bousculant à nouveau.

– Je suis évangélique, monsieur. Je suis croyant. C'était les dernières volontés d'un mort. Pour moi, c'est sacré. »

Il est tellement sincère, je ne peux que croire ce qu'il me dit. Je le relâche. Il m'étonne, pas tant par son discours que par ce qu'il est prêt à faire pour garder son boulot. Est-ce que j'étais comme lui ? Est-ce que je voulais à ce point être flic ? Je ne m'en souviens plus. Je l'aide à se relever et je ramasse ses dossiers. Je les lui rends. Il a encore peur. Une voiture qui remonte du troisième sous-sol nous éclaire brièvement et poursuit vers la sortie. Le Nouveau essaye d'arranger le col de sa chemise et sa cravate.

« Excuse-moi. Je suis un peu nerveux depuis la mort de Jiménez. Viens, on va boire un coup, je lui dis, car j'ai de nouveau soif.

– Non merci, je dois finir mon boulot. »

Je ne peux pas lui en vouloir, mais avant qu'il parte, je veux connaître l'histoire tout entière.

« Jiménez ne t'a pas dit autre chose ? D'où vient cette clef ?

– Non, je pensais que vous le saviez.

– Aucune idée, d'ailleurs je n'étais pas au courant de ses histoires. »

Il hoche la tête mais on voit bien qu'il ne me croit pas. Je n'ai pas envie de le convaincre non plus.

« Il a dit quelque chose sur des "preuves", qu'il avait conservé des preuves, vous savez de quoi il voulait parler ? » demande le Nouveau en finissant de s'épousseter.

Je trouve que ça l'intéresse un peu trop. J'ai entrevu une lueur d'ambition dans son regard, l'envie d'une promotion bien cachée derrière ses airs de petit con sans expérience.

« Et si je le savais ? Qu'est-ce que je fais ? Je te le dis à toi ou je vais directement aux Affaires internes ?

– Non, ça ne m'intéresse pas. En ce qui me concerne, chacun pour soi et Dieu pour tous, ça vaut mieux. »

J'ai envie de le secouer de nouveau, mais je le laisse partir car j'ai encore une visite importante à faire aujourd'hui. On a tous été un jour le petit Nouveau, mais si un jour j'ai été comme lui, je l'ai bien oublié.

MALGRÉ tout ce que Marcelo m'a raconté, il ne m'a jamais dit qu'il était très bon nageur. Je le vois faire des longueurs dans la piscine olympique, avec des brassées courtes et rapides. Quand il sort de l'eau avec ses lunettes et son bonnet de bain noir, il me fait penser au Requin Contreras, que je voyais quand j'étais petit au journal télévisé s'enduire tout le corps de graisse de phoque, avant de traverser le détroit de Magellan.

« Allons aux vestiaires », il dit en me voyant.

Je le suis dans les couloirs. Cette piscine est comme une cathédrale, gigantesque. Elle est presque en face du bureau de Marcelo, sur l'avenue Independencia, sur un des quais du Mapocho. Il me dit qu'il vient nager à l'heure du déjeuner chaque fois qu'il peut.

« Je t'ai donné rendez-vous ici car il n'y a personne à cette heure, et ce n'est pas le genre de sujet à traiter au bureau », il me dit tout en se séchant. Puis son regard se durcit et il renifle l'air près de mon visage. « T'as bu ? il me demande, un peu fâché.

– Un verre au déjeuner. »

Je mens, car j'en ai pris deux et je n'ai pas encore déjeuné.

« Écoute-moi, connard ! D'après ce que j'ai pu comprendre des documents que tu m'as laissés, on s'est fourrés dans un sacré merdier. Tu ne peux pas commencer à picoler dès le matin ! J'ai besoin d'un vrai partenaire dans cette affaire, qui ait toute sa tête, tu me suis ?

– OK, je comprends, pas de problème. »

Il me regarde sans trop y croire, et je jure croix de bois croix de fer que je vais bien me tenir. D'une certaine façon, dans notre relation, il est devenu le chef, un peu automatiquement, par le simple fait de m'avoir sauvé la mise dans le piège que m'avaient tendu les types des Affaires internes.

« Il semblerait que ton copain Jiménez était allé très loin dans son enquête sur les abus et disparitions dans les foyers de protection pour mineurs. Mais les documents font référence à des vidéos et à des photos qui ne sont pas dans les cartons. Est-ce que tu as pu apprendre quelque chose sur la clef ? »

Je lui raconte mes conversations avec la veuve et le Nouveau.

« Je crois que c'est seulement un porte-bonheur, je dis pour finir.

– Donne-la-moi quand même, peut-être que je pourrai découvrir quelque chose. »

Je ne peux pas ne pas me sentir blessé par l'attitude de Marcelo, qui, au fond, est en train de me dire que je ne suis qu'un bon à rien. Je

ne sais pas s'il a raison. Je ne pense pas être un bon à rien. Un mauvais flic, peut-être. Je lui donne la clef, il la range avec ses affaires. L'anxiété me revient et j'ai envie de lui demander de me rendre le reste de la coke. Mais je sens que ce n'est pas une bonne idée.

« Essaye de trouver une autre piste, va à la Nouvelle Lumière par exemple. Cette affaire n'est pas un cas comme les autres, il y a des enfants impliqués. Il va falloir aller jusqu'au bout. »

Et c'est lui qui me dit ça, lui qui dans son enfance a été dans des endroits qui ressemblaient à ces foyers. On voit bien qu'il en fait une histoire personnelle. On décide de se reparler plus tard dans la journée. Je sors dans la lumière éblouissante de la rue. Cette piscine était comme le ventre d'une baleine, humide et tiède. Dehors, il fait froid, il y a de la fumée et mon angoisse augmente de plus belle. Je ne peux pas résister et, en face du marché aux fleurs, je prends un taxi.

« Rosas, au coin de l'avenue Alameda », je dis.

Le *café con piernas* est plein, à cette heure-ci. Tous les employés de bureau du quartier viennent se rincer l'œil, recevoir des baisers au coin des lèvres et, même si c'est du pur théâtre, se sentir désirés par une femme à talons hauts, mini-jupe minuscule et surtout, souriante. Rien à voir avec ce qui les attend chez eux. Valesca me voit entrer et me fait un clin d'œil. Je ne demande même pas de café, je vais directement aux toilettes. Elle arrive et frappe doucement, je la laisse entrer. Il lui reste moins de la moitié de ce que je lui avais laissé, on la termine. Cette fois-ci, je ne me suis pas fait prier pour qu'elle me suce.

La plaza Italia est complètement embouteillée. Le bouchon sur l'avenue Alameda commence cinq blocs plus bas. Je descends du taxi et je continue à pied.

J'entends dire qu'il y a eu une alerte à la bombe à la station de métro Baquedano. Des hordes de gens en sortent. C'est comme quand on inonde une fourmilière. La colère des usagers du métro doit être contagieuse car mon indignation augmente à chaque pas qui me rapproche de la Nouvelle Lumière. Je ne veux plus me laisser embobiner par Ricardo Arenas. J'ai besoin qu'il me dise tout ce qu'il sait et qu'il me le chante fort et clair.

Dès le couloir de l'entrée, j'ai sorti mon arme. Je ne sais pas si c'était une bonne idée car quand j'arrive dans la salle de conférences, je vois Ricardo Arenas assis en cercle avec sept autres personnes. Il est trop tard pour faire marche arrière, je vais droit sur le rapace, qui est en train de dire : « Jésus-Christ a eu quatre enfants, l'un d'eux... » Je suis encore plus furieux de l'entendre débiter ses sornettes. Quand il me voit arriver, il sourit, mais ensuite il se rend compte de la présence de mon pistolet, qui pend dans ma main droite, et l'expression de son visage change complètement. Emporté par la colère que j'ai accumulée, je donne un grand coup de pied dans la chaise sur laquelle il est assis. Elle valdingue dans les airs et Ricardo Arenas tombe le cul par terre. J'entends derrière moi d'autres bruits de chaises, tout le groupe se lève, une dame commence à crier. À toutes fins utiles, je sors ma carte de police judiciaire et je leur montre. Ricardo se relève lentement.

« On va s'arrêter ici pour aujourd'hui, on continuera la semaine prochaine », il leur dit.

Il a tout de même le sens de l'humour. Les gens sortent, encore plus désorientés que lorsqu'ils écoutaient le discours de ce charlatan.

Le rapace a l'air un peu meurtri, il a sans doute dû se cogner le coccyx. Bien fait. Mais je ne vais pas le laisser me regarder de haut tandis que je lui parle. Je range mon arme dans son holster et je le pousse des deux mains. Il trébuche et atterrit sur une chaise, en manquant de peu de retomber. Pour ma part, je ne veux qu'une chose.

« La vérité, je lui dis.

– C'est un mot d'une telle profondeur ! On pourrait tout mettre dedans. »

Je ne suis pas en état de supporter le moindre sarcasme, je prends l'une des chaises et je la lance au-dessus de sa tête. Le rapace ne

bronche pas, il n'a même pas le réflexe de baisser la tête. Il est courageux, ou alors totalement résigné, ce qui constitue aussi une forme de courage. La chaise se heurte aux autres et elles tombent toutes par terre. Il ferme fortement les paupières.

« Vous allez me tuer ? il me demande, sans ouvrir les yeux.

– Je devrais ?

– Cela dépend de quel côté vous êtes. »

Il ne perd pas son langage châtié, le rapace, même quand il est dans la merde. Je commence à me demander en effet de quel côté je suis. J'imagine que je suis de celui de Jiménez, je ne suis pas si sûr maintenant d'être de celui de Yesenia, et surtout, je ne sais pas du tout dans quel camp je dois mettre le rapace. À présent, il me regarde droit dans les yeux.

« Je n'ai pas peur », il dit, et je le crois. Je n'ai aucune envie de lui faire de mal, je veux seulement comprendre. Remplir correctement la mission que Marcelo m'a demandé d'accomplir. J'approche une chaise et m'assieds en face de lui. Je vais tout reprendre depuis le début.

« Je ne sais pas de quel côté je suis, je lui dis, mais ce qui m'embête, c'est que par votre faute et à cause de ce que vous faisiez avec Jiménez, je suis poursuivi par quelques chiens galeux des Affaires internes, capables de tout pour m'inculper. Vous pouvez continuer avec votre petit commerce, caché derrière cette façade de "centre de divulgation philosophique", ça m'est égal, mais j'ai besoin que vous m'expliquiez tout de suite dans quel merdier je suis fourré. »

Mon discours semble l'avoir convaincu car il hoche la tête ; j'ai l'impression qu'il va enfin me raconter quelque chose, mais au même moment, la femme de ménage apparaît sur l'estrade et dit :

« La gamine, don Ricardo. »

CE qui m'arrive avec Marina, je sais quand ça a commencé. Elle avait un retard de règles, mais elle a tout de suite su qu'elle était enceinte, avant même de faire le test de grossesse. Elle est quand même allée l'acheter à la pharmacie mais avant de sortir, elle m'a demandé :

« Qu'est-ce qu'on fait si c'est positif ? »

Des fois, je lui disais qu'on pourrait avoir des enfants, et on a déjà joué à imaginer des prénoms qui iraient bien avec nos noms, ce genre de choses, mais on ne l'a jamais planifié et Marina faisait attention, rigoureuse comme elle est avec les médicaments. Elle n'a jamais loupé la pilule, pas une seule fois. « Un cas sur cinq cent mille », nous a dit le gynécologue, après.

Marina était debout à côté de la porte, avec un billet de dix mille pesos que je venais de lui donner pour qu'elle achète le test, et elle attendait ma réponse.

« Qu'est-ce qu'on fait si c'est positif ? » elle a répété.

C'est moins ce que je lui ai répondu que le temps que j'ai mis à répondre qui l'a le plus perturbée. Elle a dû demander une troisième fois : « Qu'est-ce qu'on fait, alors ? »

Moi, j'espérais que ce ne soit pas vrai et que le test soit négatif. Mais je savais que je ne pouvais pas le lui dire.

« Rien », j'ai dit, et j'ai pensé que j'avais répondu ce qu'il fallait. Mais c'est le temps que j'ai mis à répondre. C'est le fait qu'elle ait dû répéter trois fois sa question qui a donné lieu aux infinies discussions qu'on a eues par la suite.

Au début, on a essayé de faire comme si de rien n'était, mais Marina ne s'est jamais remise de cette attente.

« Et si on avortait ? je lui ai dit un jour, quand on n'en pouvait plus.

– On ? Ça en fait du monde, elle m'a dit. C'est toi qui vas aller écartier les jambes à la clinique ? »

Mais au fond, je sais qu'elle pensait la même chose, même si elle n'osait pas me le dire.

En une semaine, Marina a pu arranger tous les détails avec l'aide d'amis médecins, et l'opération a eu lieu dans une clinique. Le rapport médical précisait « extraction d'un kyste », m'a dit Marina quand elle est rentrée à la maison, avant de se mettre à pleurer. Elle ne m'avait pas laissé l'accompagner et, jusqu'à ce moment, elle n'avait rien laissé paraître. Mais là, elle a même accepté que je la prenne dans mes bras. Je l'ai aidée à enlever ses vêtements et à mettre son pyjama. Ensuite je me suis couché à ses côtés et je lui ai fait des câlins jusqu'à ce qu'elle

s'endorme, fatiguée de pleurer. Elle n'a pas quitté le lit pendant une semaine, malgré son arrêt-maladie de deux jours seulement.

Puis elle s'est levée un matin et elle est partie travailler. À son retour, je lui ai demandé si ça allait, elle m'a dit : « Je ne veux plus jamais en parler », et elle est allée à la cuisine. Elle a fait des spaghettis et on a bu une bouteille de vin. Quand j'ai allumé une clope après le dîner, elle m'en a demandé une. Elle l'a entièrement fumée. C'est ce jour-là qu'elle a commencé à fumer.

Toutes ces choses me reviennent à l'esprit lorsque Ricardo Arenas m'emmène dans la chambre de la gamine.

Elle pleure, elle aussi. Je ne sais pas quel âge elle a. Seize ans peut-être. Elle est brune, elle porte un maillot de foot de l'équipe d'Italie en guise de pyjama ; j'imagine qu'un maillot de cette taille ne peut appartenir qu'à Ricardo. Elle a peur, elle dit qu'elle saigne. Elle montre la serviette hygiénique collée à sa culotte. Ricardo lui dit que c'est normal, qu'elle doit se coucher, que les médicaments vont lui faire du bien. Il la met dans le lit qu'il y a dans la pièce, qui ressemble d'ailleurs plus à un débarras qu'à une chambre. Après avoir réussi à la coucher, Ricardo lui prend la main et lui parle doucement, je n'entends pas ce qu'il dit mais elle se calme et finalement s'endort ; c'est comme s'il l'avait hypnotisée. Quand on sort de la chambre et que Ricardo la ferme à clef, je lui dis sèchement :

« Donnez-moi une seule raison pour que je ne vous arrête pas tout de suite.

– Qu'est-ce que vous voulez savoir ? » il me répond.

Il a le visage décomposé, comme si ce qu'il venait de vivre dans cette chambre lui avait retourné l'estomac. Je commence par le plus simple :

« Qui est-ce ?

– C'est une gamine qui s'est échappée d'un foyer. Elle est arrivée ici après avoir subi un avortement dans de très mauvaises conditions. On la stabilisée et on la traite avec des antibiotiques. Elle ira bientôt mieux.

– Pourquoi est-elle enfermée ?

– Vous préférez que je la dénonce à la police ? Vous savez quelle peine elle encourt pour un avortement au Chili ? Entre trois et cinq ans de prison. Elle ne mérite pas ça après tout ce qu'elle a subi. »

La gamine s'appelle Romina, elle habitait dans un des foyers pour mineurs. Ricardo me raconte que Jiménez a découvert à Valparaíso un réseau pédophile dont les victimes provenaient de ces foyers. Des fillettes pauvres et orphelines. Les plus vulnérables des vulnérables. Une fillette qui vit dans la rue, dit Ricardo, a au moins son groupe de copains, des enfants comme elle qui vivent sous les ponts et sniffent de la colle. Ce sont des bandes urbaines avec des liens d'amitié très forts.

Dans les foyers, l'amitié n'existe pas. Ce sont de petites prisons où tout dépend du sens moral de celui qui exerce le pouvoir, et l'histoire de l'humanité nous a suffisamment montré quel niveau d'abjection peut atteindre l'être humain.

Apparemment, ce réseau pédophile fonctionne depuis Valparaíso ; des directeurs de foyers, des flics, des politiciens et des gens qui ont du pouvoir ou de l'argent sont impliqués. Lorsque Jiménez a trop avancé dans son enquête, on lui a donné un avertissement en kidnappant sa propre fille. Il a fait semblant de lâcher l'affaire, mais il ne leur a jamais pardonné. Il a continué ses recherches et s'est associé à Ricardo Arenas. Ils savaient que la seule façon de détruire ce réseau était de frapper un grand coup qui les laisserait tous sur le tapis en une seule fois. S'ils avaient cherché à lancer une enquête officielle, leurs vies auraient été en danger.

Quand Yesenia a été arrêtée, Ricardo Arenas l'a défendue et ils ont ainsi pu s'en rapprocher et la persuader de les aider. La haine de Yesenia pour son beau-père, ajoutée à la promesse d'une diminution de peine, l'a convaincue. Elle avait participé à l'enquête, elle était le lien avec les foyers. C'était elle qui recrutait des jeunes filles, et elle se prostituait occasionnellement dans les fêtes où l'on abusait de mineurs. Elle a donc pu enregistrer des vidéos et des conversations téléphoniques, ainsi que prendre quelques photos. Mais quand Jiménez est mort, elle a paniqué. Elle a récupéré tout le matériel conservé à la Nouvelle Lumière et elle les a dénoncés au réseau pédophile. Eux ne lui ont certainement rien pardonné et doivent la rechercher pour l'éliminer, c'est pourquoi elle m'a demandé de l'aide. Elle voulait se débarrasser de son tueur.

« Il n'y a qu'une seule raison pour qu'on soit tous les deux encore vivants », dit Ricardo.

Moi, je pense que c'est juste un coup de bol. Mourir, pour un flic, est un accident du travail, comme la silicose pour les mineurs de charbon, ou les cornes pour le voyageur de commerce.

« Ils pensent que nous avons un double des dossiers et ils ont peur de ce qu'on pourrait en faire. Avant de nous tuer, ils veulent être sûrs qu'on ne laissera aucune trace qui puisse les mettre en cause. »

C'est une drôle de consolation. Je comprends maintenant pourquoi ils cherchent à m'inculper et à me faire juger. Il faut que je sois considéré comme un flic corrompu, sans aucune crédibilité pour accuser qui que ce soit.

« Comme vous pouvez le constater, don Santiago, il semble que nous soyons tous les deux impliqués dans cette affaire. Je sais que tout cela est illégal. Selon la justice chilienne, cette jeune fille devrait aller en prison et moi, je devrais être poursuivi pour ne pas avoir dénoncé une interruption de grossesse, je connais bien la loi. »

Il se lève, va vers une étagère à côté de la porte. Il allume l'énorme lampadaire en fer forgé qui pend au-dessus de nos têtes, je me rends alors compte qu'on était dans la pénombre. Le ciel qu'on distingue par la fenêtre est noir, à cette heure entre chien et loup, et on sent arriver la pluie que toute la ville attend pour nettoyer les saloperies qu'il y a dans l'air. Ricardo se rassied. Il a un dossier entre les mains, il le pose devant moi, c'est celui de la gamine qui est dans le cagibi, Romina.

« Si cette petite racontait tout ce qu'elle sait et si j'avais les dossiers d'Heraldo, peut-être pourrais-je encore faire quelque chose. Savez-vous pourquoi on l'a fait avorter ? Parce que l'analyse ADN du fœtus aurait permis d'inculper, sans le moindre doute, l'un d'entre eux. Vous vous rendez compte ? Ils n'ont même pas cherché un endroit avec des conditions d'hygiène minimales, ils auraient certainement préféré qu'elle meure d'une septicémie ou d'une hémorragie.

– Comment est-elle arrivée ici ?

– L'une des choses sur lesquelles nous nous étions mis d'accord avec Yesenia était que les filles devaient rester dans un endroit sûr pendant toute la durée du procès. Nous avons aménagé ce bâtiment, quelques filles savaient qu'elles pouvaient compter sur nous. Le recours au tribunal était imminent. Un délai de quelques jours. Mais maintenant, s'ils apprennent que cette gamine est avec nous... »

Avec nous, dit Ricardo en m'incluant totalement, alors que je n'ai rien à voir avec cette histoire. Penser que, parce qu'on est flic, on va lutter pour la justice, c'est aussi bête qu'imaginer que les employés des caisses de retraite s'inquiètent que leurs allocations soient insuffisantes pour survivre. Un flic n'est pas là pour faire respecter la loi. Un flic est là, comme presque tout le monde, pour exécuter des ordres, des mandats. Arrêtez tel type. Enquêtez sur tel autre. Suivez cette dame, découvrez qui a envoyé ce mail. Si on ne supportait pas les injustices dans ce monde, on ne pourrait plus allumer la télé et regarder les informations. En fait, ce qui nous préoccupe vraiment, c'est arriver à la fin du mois, en vie d'une part, avec un peu d'argent de côté si possible d'autre part. Car être vivant sans un rond, ce n'est pas être vivant.

Malheureusement, on ne peut rien faire, c'est comme pour mon grand-père, le destin m'a déjà réservé quelque chose. J'allume une cigarette, j'exhale toute la fumée, je regarde Ricardo et je prends vraiment conscience que l'héritage de Jiménez m'est tombé dessus, comme un sac de patates du cinquième étage.

Il doit être dix-neuf heures trente quand j'arrive à l'appartement. L'uniforme de Marina est par terre, dans un coin de la chambre. J'entends le bruit de la douche dans la salle de bain. Je branche le chargeur de mon portable et je m'allonge sur le lit. Je n'enlève même pas ma veste, ni mon holster, ni l'arme, ni mes chaussures. J'imagine Marina sous la douche, la salle de bain remplie de vapeur, et cette image me calme un peu. Quelle journée de merde ! Mes yeux se ferment tout seuls, je ne résiste pas et je me laisse aller, j'entre sans soubresauts au royaume des songes, toujours accompagné par le bruit de l'eau.

Quand je me réveille, Marina est nue, la serviette autour de la tête. Les portes du placard sont grand ouvertes et elle regarde ses vêtements en silence, sans bouger.

Pendant quelques secondes, je ne sais pas combien, mon corps ne m'obéit plus et même si j'ai les yeux ouverts, je ne peux même pas remuer un doigt.

Marina choisit une culotte, l'enfile et continue à inspecter le contenu du placard. J'arrive à bouger, mais mon corps est raide. Elle se retourne.

« Salut », elle me dit.

Puis elle prend un soutien-gorge et continue de s'habiller.

« Comment ça va ? je lui demande.

– Crevée. »

Elle prend un jean.

« Repose-toi alors », je lui dis.

Elle remonte son jean et je vois ses jambes s'enfoncer dans le tissu bleu, sa culotte disparaître.

« Je ne peux pas, on m'a appelée pour une visite à domicile. »

Marina soigne aussi des gens chez eux. À la clinique, elle peut se procurer de la morphine et elle la revend aux familles de malades terminaux. On peut l'appeler à n'importe quelle heure, la plupart de ces patients sont dans un état critique, au bord de la mort, et ils n'ont que la morphine pour soulager leurs souffrances.

« Tu ne peux pas demander à une collègue d'y aller ? Tu viens de finir une double garde. »

Marina prend un t-shirt et l'enfile. Elle se regarde dans le miroir de la porte du placard, l'enlève, en cherche un autre.

« Tu ne pourras pas tenir sans dormir un peu, j'insiste.

– J'ai déjà pris un Mentix. »

Ce sont des médicaments que Marina prend de temps en temps et qui la maintiennent éveillée. Elle en prend chaque fois qu'elle doit aller travailler au domicile d'un patient après une fin de service. Marina trouve finalement un t-shirt qui lui plaît et met par-dessus un gilet en grosse laine.

« En plus, j'ai besoin d'argent, elle dit en enfilant des baskets. Je veux me louer un appartement. »

Un frisson parcourt mon dos quand j'entends ce qu'elle dit. Je me lève doucement et je vais vers le placard. Je reste à côté d'elle en attendant qu'elle ait fini ses lacets. Elle se redresse et se regarde dans le miroir, cette fois tout habillée. Elle est belle dans ce gros gilet, avec ces manches qui laissent à peine entrevoir le bout des doigts.

« Je me suis rendu compte que tu n'avais pas dormi ici cette nuit, je ne suis pas idiote. »

Elle se retourne et me regarde pour la première fois. Il n'y a aucune trace de tristesse ou de colère dans ses yeux. Ce sont ces pilules qui la mettent dans cet état d'éveil, froidement cérébral.

« C'est pas la peine de se raconter des histoires, c'est fini. »

Je reste sur place pendant très longtemps, même après l'avoir entendue sortir et marcher dans le couloir. J'entends la sonnerie de l'ascenseur, le bruit de la porte, et ensuite, le silence.

JE me réveille en sursaut. C'est l'interphone, dans la cuisine. Mon t-shirt est complètement trempé. Ça sonne de nouveau, je me lève. Quand je décroche, je me rends compte que j'ai mon pistolet à la main, je ne sais pas à quel moment je l'ai pris.

« Don Santiago, excusez-moi de vous déranger à cette heure-ci, mais il y a une demoiselle qui vient vous voir. »

C'est don Jorge, le gardien de nuit.

« Faites-la entrer », je lui dis. Je n'ai pas réfléchi une seconde. Ça m'est égal que ce soit Angélica, Yesenia ou la mort en personne. Mieux vaut en finir rapidement, il faut boire le calice jusqu'à la lie, décidément le liquide n'en finit pas, il est poisseux et ne veut pas descendre dans la gorge. Je me lave le visage dans l'évier, je vais dans la chambre, j'enfile un pantalon et un pull. Je reviens dans le salon, je laisse la porte d'entrée entrouverte, je déplace un fauteuil pour qu'il soit en face de la porte, je renverse une lampe par terre et la place de telle sorte qu'elle éblouisse la personne qui va entrer et je m'assieds dans le fauteuil, le pistolet à la main.

J'entends l'ascenseur monter et je retire le cran de sûreté. La porte de la cabine s'ouvre, j'entends le cliquetis des talons aiguilles dans le couloir. L'inconnue, qui que ce soit, s'arrête avant d'entrer. Rien n'est plus inquiétant qu'une porte entrouverte. Elle s'ouvre très doucement, avec une précaution exaspérante.

Au début, je ne l'ai pas reconnue.

Perchée sur ses hauts talons, elle a l'air très grande, une longue tige. Elle ressemble à un top model. La robe en lycra colle à sa peau et lui dessine des hanches bien formées. Elle s'appuie contre l'embrasure de la porte, un petit sac noir pendu à son épaule, ses cheveux lui couvrant la moitié du visage. Elle est très maquillée. Elle a de longs cils qui cachent son regard vert mousse, le teint pâle et les lèvres rouges. Elle ressemble à une autre femme, pas à la petite Plumette-Yesenia. Quand elle se penche, son profond décolleté s'ouvre un peu plus et laisse entrevoir une aréole rose.

« Santiago ? » elle dit, couvrant son visage d'une main pour éviter d'être éblouie par la lampe. Je la pousse du pied. « J'ai froid, je peux entrer ? »

– Non, reste là », je lui réponds, d'abord parce qu'elle est très belle, de là où je l'observe, ensuite parce que je me sens manipulé et je ne veux pas me laisser faire. Mais c'est difficile parce qu'elle me plaît beaucoup. Elle est très obéissante et reste appuyée contre l'embrasure

de la porte, à me regarder au travers de ses cheveux qui lui cachent encore une partie du visage. Elle a le regard perdu.

« Laisse-moi entrer, s'il te plaît, il fait froid dans le couloir.

– Qu'est-ce que tu veux ?

– Ce que tu voudras, mais laisse-moi entrer.

– Je ne veux rien. »

Sans y être autorisée, elle ferme la porte et entre dans le salon comme un mannequin sur un podium. Elle marche avec lenteur, elle est peut-être un peu éméchée, ou épuisée.

« Ne sois pas méchant, elle me dit, à quelques mètres de distance.

– Je ne suis pas méchant, un peu con peut-être.

– Ne sois pas con, alors.

– Dis-moi ce que tu veux et va-t'en.

– Moi non plus, je ne veux rien. Je voulais tuer quelqu'un avant, tu te rappelles ? Mais ça a mal tourné. »

Comme pour expliquer ce qu'elle vient de dire, elle redresse la tête et rejette ses cheveux en arrière, découvrant un hématome sur tout le côté droit de son visage, que le maquillage n'arrive pas à cacher. Même si je ne devrais pas, je me sens coupable.

« Je suis désolé, je lui dis avec sincérité.

– Tout a mal tourné, hein ? me dit cette nouvelle Yesenia, qui me parle d'une façon tellement différente de la petite fille que j'ai connue ou de la jeune femme fragile qui me demandait de tuer son bourreau.

– Ouais, tout a mal tourné, je répète. Pour moi, ça n'a pas été non plus une bonne journée.

– On va se coucher ? »

Quand elle dit ça, je sens une tristesse noire me tomber dessus.

« Ma femme est dans la chambre, je lui réponds, sans beaucoup de conviction, pour m'en sortir.

– Ce n'est pas vrai.

– Non ? Et comment le sais-tu ?

– Ils savent tout. Où tu habites, avec qui tu vis, si tu es seul ou pas.

– Ils ?

– Les gens de l'organisation. Ce sont des flics comme toi, c'est pour ça qu'ils font gaffe, tu as plus de chance que moi. À moi, ils ne pardonnent rien.

– Ils t'ont laissée en vie », je lui dis, car j'ai toujours pensé qu'il pouvait la tuer à tout moment. Mais ce n'était pas la meilleure chose à dire.

« Quelle vie ? Cette vie ? »

Une vie de merde, pas de doute.

« Ma vie est en sursis, ils ne vont jamais me pardonner de les avoir trahis. Si je suis encore vivante, c'est parce que je peux encore leur être utile. »

Ce sont eux qui l'ont envoyée alors, mais pour quoi faire ? C'est un avertissement ? Une menace ? Elle aussi, on me l'a envoyée avec un chargement de coke ?

« Ils m'ont envoyée comme cadeau, ils veulent faire la paix avec toi, ils disent qu'il est encore temps de tout arranger à l'amiable, elle me dit, comme si elle lisait dans mes pensées.

– Tire-toi », je lui demande.

Mais elle, loin de m'obéir, dégrafe sa robe et reste en face de moi, en petite culotte et talons hauts.

« C'est gratuit », elle me dit, mais la vie m'a appris que rien n'est gratuit, et ça encore moins. Je me lève, je marche jusqu'à cette nouvelle Yesenia. Je ramasse sa robe par terre et je la couvre. Elle l'enlève à nouveau et met ses bras autour de mon cou, je sens son haleine douceâtre et l'acidité du pisco. Elle frotte son pubis contre mon sexe.

« Je vais t'appeler un taxi.

– Ils ne vont pas être contents que je revienne si vite.

– Dis-leur qu'on a fait tout ce qu'il faut, que j'ai apprécié le cadeau, qu'on va tout arranger à l'amiable.

– Ça ne va pas marcher. Donne-moi les copies des photos et des vidéos. Je te jure que je ne peux pas revenir les mains vides. »

Au point où j'en suis, j'aimerais vraiment avoir ces copies pour pouvoir les lui donner et en finir une bonne fois pour toutes.

« D'accord, mais rhabille-toi, s'il te plaît. »

Je retire les bras de Yesenia de mon cou et je vais dans la chambre. Sur mon lecteur de DVD, je prends plusieurs films pirates achetés dans la rue et je les mets dans un sac plastique. C'est lamentable de gâcher comme ça des films de Clint Eastwood. J'apporte le sac dans le salon.

« Tout est là-dedans. Maintenant, je vais appeler un taxi.

– Ça va prendre une éternité, elle me dit, et elle ajoute : L'éternité, c'est le temps qui passe entre la fin d'un rapport sexuel et l'arrivée d'un taxi. »

Elle rit de sa propre blague, avec un rire faux, comme celui d'une mauvaise comédienne. J'appelle le taxi et on s'assied chacun dans un fauteuil à attendre l'éternité. Elle a sorti un paquet de cigarettes. Moi, je lui ai apporté une couverture. Elle s'est enroulée dedans et elle a enlevé ses escarpins.

« Tu as quelque chose à boire ? » elle me dit.

J'apporte une bouteille de pisco, je n'ai pas de Coca-Cola. Elle le boit tel quel. Moi, avec des glaçons. On vide en silence le premier verre. Encore ce temps mort où tout peut arriver. J'ai l'impression d'entendre Jiménez me dire : « Ne fais rien. » Je me verse un autre verre de pisco, elle tend le bras, je la sers aussi. Elle est redevenue l'autre Yesenia, celle que je connaissais, emmitouflée jusqu'au cou

dans la couverture, les pieds sur le fauteuil.

« Tu n'es pas obligée de rester avec eux, je peux encore t'aider.

– Ah ? elle dit sans aucune conviction.

– Tu peux encore être témoin. Si tu dénonces l'organisation, tu auras droit à un traitement de faveur. Ricardo Arenas te défendra. »

Elle fait non de la tête, elle a dû en recevoir des coups, en plus de celui que je vois sur son visage, pour être aussi soumise et résignée. Je ressers du pisco, la deuxième tournée n'a pas duré très longtemps.

« Ils ont une des filles qui est tombée enceinte, je ne sais pas où elle est. J'ai peur qu'ils la tuent, elle aussi. »

C'est donc un chantage. J'ai l'impression que la vie de Yesenia est un chantage permanent.

« Romina ? » je lui demande.

Quand elle entend ce prénom, Yesenia lève la tête et me regarde avec sincérité, pour la première fois de la soirée.

« Oui, Romina, elle dit en frissonnant, s'attendant sans doute à une mauvaise nouvelle.

– Elle va bien.

– Où est-elle ?

– Elle va bien. Ça ne te suffit pas ?

– Elle est chez le vieux ? »

Je me tais, je n'aime pas son insistance, j'en ai peut-être trop dit.

« Non », je lui réponds pour noyer le poisson. Mon portable sonne. C'est le taxi. L'éternité arrosée au pisco ne dure pas longtemps. Yesenia finit son verre cul sec, je fais de même. Je sens l'alcool me monter à la tête et me chauffer le sang. Elle se lève. Elle fait tomber la couverture, s'incline pour mettre ses chaussures. La robe laisse entrevoir le triangle de sa petite culotte, entre ses cuisses. Elle enfle la seconde chaussure, m'offrant toujours la perspective de son sexe. Puis elle me regarde, la tête tournée vers moi entre ses jambes, ses cheveux touchant le sol, elle met sa main sur son sexe et presse un doigt sur sa petite culotte, de façon à bien marquer la fente. J'ai une érection immédiate, elle s'en rend compte. Je ne veux plus regarder, je me lève. Dans mon état normal, je pourrais me retenir, mais là, maintenant, avec les verres que j'ai dans le nez, je ne suis plus maître de moi. Elle est encore pliée en deux, à m'offrir son sexe comme une araignée géante.

« Va-t'en, ton taxi est arrivé. »

Elle se lève et me regarde en face, avec ce regard triste qui me trouble, comme celui de Marina.

« Ça n'a rien à voir avec eux, tu me plais. »

Elle s'approche pour m'embrasser, mais je baisse la tête pour éviter sa bouche. Nos fronts se touchent. J'aimerais vivre une autre vie, où on aurait pu s'aimer vraiment, sans ce désespoir qui nous entoure. J'ai

impression qu'on est suspendus au-dessus d'un précipice et que cette force qui me pousse vers elle, c'est la complicité de deux condamnés à mort.

Je la laisse continuer à regarder par terre et je vais ouvrir la porte.

Avant de sortir, elle me dit :

« Je ne sais pas ce qui va m'arriver, mais elle, au moins, sauve-la. »

Je me suis rappelé la messe, la partie où on dit : « Seigneur, je ne suis pas digne de te recevoir, mais dis seulement une parole et je serai guéri. » Puis je la vois partir en traînant les pieds jusqu'à l'ascenseur. Elle n'a pas regardé en arrière, comme ceux qui n'ont plus aucun espoir. Maintenant, je me sens vraiment mal. Comme les autres, j'ai été incapable de l'aider. Je ne sais pas ce qu'elle va pouvoir faire quand elle verra que les DVD ne sont que des westerns de Clint Eastwood. Je suis sur le point de m'habiller et de descendre, mais je ne sais pas s'ils sont en bas à m'attendre. Je compose le numéro de Yesenia, ça sonne deux fois puis ça coupe.

Une fois au lit, je ne peux pas fermer l'œil. J'essaie de me convaincre que je ne pouvais rien faire d'autre, mais une voix intérieure me martèle que je suis un sale type.

JE prends deux Mentix et je vais sous la douche avec une clope allumée. J'aime fumer sous la douche en essayant d'éviter que l'eau éteigne ma cigarette. Ça ne marche jamais. La douche gagne toujours. Je jette ma clope mouillée dans les toilettes et je finis de me laver. J'ai à peine eu le temps de m'endormir que Marcelo m'a téléphoné, il était six heures et demie du matin. Il m'a dit qu'il devait me parler, que c'était urgent, qu'on devait se retrouver à huit heures dans le centre-ville. Évidemment, comme il se lève tous les jours à cinq heures, à six heures et demie il est déjà prêt à en découdre.

Quand je sors de la douche, je me rends compte que Marina est arrivée, je l'entends s'affairer dans la cuisine. Je m'habille, j'ajuste mon pistolet dans son holster, je m'assure que le cran de sûreté est bien mis. Je mets ma veste. Je me regarde dans la glace. Je ne vois aucune différence avec celui que j'étais hier, et pourtant, tant de choses se sont passées. C'est drôle, ça. C'est pareil quand nous coinçons des meurtriers qui avaient des vies sans histoires. Après le meurtre, aucun changement. Personne ne veut croire qu'ils sont coupables quand tu les arrêtes, même après des aveux complets. Les gens s'imaginent qu'après avoir commis un crime, on ne fait plus que transpirer les remords et la culpabilité. Ce n'est pas comme ça que ça se passe.

Je me dirige vers la cuisine. Marina est assise à table. Elle remue son café en regardant fixement le tourbillon qui se forme. Quand je passe la porte, elle ne lève même pas les yeux et continue à mélanger lentement son café chaud.

« Comment ça s'est passé ? je lui dis, histoire de dire quelque chose.

– Il est mort. Je suis restée un peu pour aider à l'habiller. »

Ensuite, un silence stupide s'est installé, qu'on ne pouvait plus briser. Je finis de boutonner les manches de ma chemise, puis je boutonne ma veste et je m'apprête à sortir, sans trouver autre chose à dire.

« Tu vois quelqu'un d'autre ? » me dit Marina, et elle me regarde.

D'abord, je deviens parano en pensant que Yesenia a peut-être oublié quelque chose dans le salon. Mais j'ai bien regardé et j'ai tout remis en ordre, ce qui venant d'un flic devrait suffire. Les yeux rivés sur moi, elle attend ma réponse, qui tarde encore une fois. Je ne veux pas commettre la même erreur, mais dès que je la regarde j'oublie tout le reste. Comme elle est belle, après deux nuits sans dormir. Ses cernes sont plus profonds que d'habitude, ce qui rend son regard un peu plus

triste. J'ai envie d'embrasser ses yeux. Mais je reste immobile sur le seuil.

« Personne », je réponds, de la seule façon qu'on peut répondre à cette question. Et au fond, c'est vrai. Ce qui est arrivé avec Angélica est un hasard, un petit accident que je n'ai même pas cherché, rien de prémédité, ni d'amené à se répéter.

« C'est dommage, elle dit. Tout serait plus facile. »

Ensuite, elle regarde de nouveau sa tasse et recommence à remuer son café.

J'ai une immense envie de la serrer dans mes bras, mais je me retiens, je vais chercher mon manteau et je sors.

Dans la rue, le vent est glacial, je sens comme une nuée de couteaux qui s'insinuent par tous les interstices. Je remonte le col de mon manteau et je marche. Mes yeux pleurent, mais c'est à cause du froid.

ON doit se retrouver au milieu du parc Forestal. Ça doit être grave pour qu'on se donne rendez-vous à cet endroit. Il est arrivé le premier. Je le vois de loin pendant que je m'approche. Il fait les cent pas avec nervosité, il file des coups de pied rageurs dans les cailloux. Il s'assied, il ressemble à un gros paquet, enveloppé dans sa parka, avec son bonnet et son écharpe. Il se relève et recommence ses allers-retours, toujours énervé.

« T'es en retard ! »

C'est la première chose qu'il me dit.

« Pourquoi, on est pressés ?

– On t'a suivi ?

– Non », je lui dis, mais en réalité je n'ai pas fait attention. Les Mentix m'ont fait un peu trop d'effet et j'ai commencé à cogiter en marchant, ce qui m'a mis en retard. Je suis par exemple resté à regarder une fontaine bâtie en hommage à Christophe Colomb. C'est une fontaine minable, presque sans eau, sur laquelle on a posé une plaque ronde avec le visage de Colomb, qui a l'air d'avoir été dessiné par un élève de primaire. Et là, je me suis mis à réfléchir. Si c'est ça l'hommage qu'on rend au type qui a découvert la moitié du monde, qu'est-ce qu'on peut espérer pour soi ? Et je me suis répondu à moi-même : le broyeur à viande et rien d'autre. Mais je ne pouvais pas raconter un truc pareil à Marcelo, il pourrait penser que je suis toxico ; il est si réglo qu'il ne pourrait pas comprendre.

« T'es sûr qu'on ne te suit pas ?

– Je crois. »

Mon manque de conviction le dérange.

« Marchons », il dit, et il se lève comme un ressort.

Je marche à ses côtés. Tous les cinq pas, Marcelo regarde en arrière, au-dessus, sur les côtés. Je pense qu'il est vraiment parano.

« Donne-moi une cigarette », il dit ça comme si c'était un ordre. Je croyais qu'il ne fumait pas. Je lui file une clope, j'en prends une moi aussi. J'attrape mon briquet dans ma poche, Marcelo fait une petite maison avec sa main pour allumer la clope et il me dit à voix basse : « Prends ça. »

Je me rends compte qu'il a entre ses doigts une carte mémoire mini-SD.

« Qu'est-ce que c'est ?

– C'était à l'intérieur de la clef. Oui, à l'intérieur. Dans le cul orange. Ça ne pouvait pas être caché dans une consigne de supermarché. Elles

sont vérifiées tous les jours. Si quelqu'un vole la clef, ils ouvrent le casier et changent la serrure. Alors la réponse était dans la clef elle-même. Je l'ai ouverte avec une pince et j'ai trouvé ce truc dedans. Garde-la, moi, j'ai déjà fait plusieurs copies. »

Il y a des gens qui sont nés pour ce boulot et d'autres sur qui c'est tombé par hasard. Marcelo, lui, c'est un vrai flic.

« La situation est extrêmement grave. Ces vidéos sont une bombe ; il y a des gens de la maison qui sont compromis, des politiciens, des juges, des hommes d'affaires aussi. Je t'ai envoyé un mail avec la liste des gens que j'ai pu identifier. Avec les dossiers, plus ce qu'il y a sur cette carte SD, j'ai la preuve qu'au moins une des mineures décédées avait eu des rapports sexuels avec des types très importants au cours de ces fêtes. On ouvre une vraie boîte de Pandore, Quiñones. Ces mineures ont été assassinées pour éliminer toute preuve des crimes qui ont été commis. »

Donc finalement, on a les preuves et on va pouvoir respecter les dernières volontés de Jiménez. Je parle à Marcelo de la gamine cachée par Ricardo Arenas et j'ajoute quelque chose :

« Je pourrais peut-être convaincre Yesenia de parler. »

Vraiment, je voudrais la sortir du trou, il est peut-être encore temps.

« Avec ces deux témoins plus les preuves, on peut monter un bon dossier, mais il faut faire attention. Rien n'est plus dangereux qu'un animal blessé. On ne peut pas manquer notre coup, il doit être mortel. »

Et je ne sais pas pourquoi, peut-être à cause des Mentix, mais j'ai un flash-back et je revois le moment où j'ai mis deux balles dans la poitrine du chien, quand la fumée a commencé à sortir de son museau. Maintenant que j'y repense, tout a commencé avec la mort de ce sale chien.

À huit heures quinze, la dame qui fait le ménage à la Nouvelle Lumière ouvre la porte. Je traverse l'avenue Vicuña Mackenna en me faufilant entre les autobus et les voitures, malgré une pluie d'insultes. J'arrive avant que la dame ferme derrière elle et j'entre à sa suite. Elle ne dit rien, me laisse faire et, comme si c'était normal, elle disparaît dans le couloir. Je dois dire à Ricardo que nous avons désormais les preuves, qu'il faut rouvrir le dossier, leur tomber dessus, les anéantir avant qu'ils s'en rendent compte. Je pense surtout à Yesenia, à comment elle pourrait échapper à tout ça. Le procureur pourrait lui donner un traitement de faveur, j'en suis certain.

La dame monte sur l'estrade. Je reste dans la salle. Je vais attendre l'arrivée du rapace. Je continue de l'appeler comme ça dans ma tête, mais je l'aime bien maintenant. Je pense à ça tout en essayant d'assembler les pièces du puzzle quand je m'aperçois que la femme de ménage est revenue, immobile au bord de la scène, son seau dans une main et le balai dans l'autre. Elle me regarde fixement, sans aucune expression particulière. Peut-être qu'elle vient seulement de prendre conscience que je suis entré avec elle et que je suis assis dans la salle.

« C'est... ouvert, elle dit finalement, avec une pause entre les deux mots.

– Qu'est-ce qui est... ouvert ?

– La gamine n'est pas là », elle ajoute.

Je monte sur l'estrade et je passe derrière les rideaux. Maintenant je vois de quoi elle parlait. La porte blindée est grand ouverte. Apparemment elle n'a pas été forcée. C'est pour le moins bizarre. Je sors mon pistolet et je commence à monter lentement l'escalier. En haut, le couloir est vide, les lumières sont encore allumées, elles l'ont probablement été toute la nuit. La porte de la pièce où était la gamine est grand ouverte aussi, le lit est défait, des dossiers éparpillés par terre. Je ne veux pas penser au pire. Je ne veux pas penser que Yesenia leur a dit où était la gamine, qu'ils sont venus la chercher et qu'ils l'ont emmenée de force. Je ne veux pas imaginer que cette fillette va finir sur une des étagères d'Angélica, comme un meurtre de plus non résolu.

Peut-être que Ricardo l'a emmenée ailleurs, peut-être qu'elle ne voulait pas partir, qu'elle s'est débattue.

Je continue d'avancer dans le couloir. La porte du bureau de Ricardo est fermée, mais par l'interstice en dessous on voit qu'il y a de la lumière à l'intérieur. Je m'approche jusqu'à ce que mon nez touche

la porte, j'écoute, on n'entend rien, je la pousse doucement avec mon pied. Soudain, jaillissant de l'intérieur, le chat fait un bond et mon cœur un plus grand encore. J'ai failli lui tirer dessus et me tirer une balle dans le pied en même temps. Une fois calmé, je suis frappé par une odeur nauséabonde de merde humaine qui émane du bureau.

J'ouvre la porte complètement et je le trouve. Il est là, plus grand que jamais, pendu à sa propre ceinture, elle-même attachée au crochet qui soutient le lustre. Le pantalon un peu baissé, souillé d'excréments et d'urine. Ce n'est pas agréable de voir un pendu, pas seulement à cause de son visage violacé, la langue dehors, les yeux injectés de sang. Le corps, au moment de l'asphyxie, ne contrôle plus les sphincters et lâche tout ce qu'il y a dedans.

Je ne touche à rien, avec mon manteau j'efface mes empreintes sur la poignée de la porte, je laisse tout tel quel et je descends rapidement. La dame commence à ranger et à nettoyer la salle. Je m'en vais sans dire au revoir, je suppose que je suis le prochain sur la liste.

« Il faudrait une bonne pluie qui puisse nettoyer toute cette merde », me dit le marchand de journaux en me donnant un paquet de cigarettes, je lui dis oui pendant que je l'ouvre et j'allume une clope. Il ne sait pas qu'aucune pluie ne pourra jamais nettoyer toute cette merde, même s'il pleuvait comme pendant le Déluge. J'ai lu sur mon portable la liste de noms que Marcelo m'a envoyée. Ils sont tous impliqués. Directeurs, patrons, policiers, et pendant ce temps, nous, on doit poursuivre des petits truands, des pères divorcés qui ne payent pas la pension alimentaire, des petits arnaqueurs.

Je ne sais pas si c'est le choc de ce que je viens de lire ou quoi, mais je ne me sens pas bien. J'ai mal au bide et quand je marche, je traîne la patte. J'ai dû aller m'asseoir dans un café. J'ai demandé un petit crème, mais avant de le finir il a fallu que j'aille aux toilettes. Je saigne de nouveau. Quelle chiotte ! Marcelo me l'avait dit : « J'ai chié du sang pendant un an. »

Quand je suis revenu à ma table, j'étais un peu fiévreux. J'ai pris un bus et je suis allé à la clinique pour demander des médicaments à Marina, peut-être aussi pour voir si elle allait bien. Maintenant que je suis devenu une cible ambulante, je sais que mes proches sont en danger. Au bout du compte, la seule à qui j'ai pensé, c'est elle, je prends conscience que je l'aime, je devrais essayer de lui demander de revenir.

J'ai raconté à Marcelo les mauvaises nouvelles. Il va envoyer une patrouille et y aller avant que la brigade criminelle soit alertée. Il veut trouver des preuves et des indices qui puissent nous servir.

« C'est une très mauvaise nouvelle, il dit.

– Il faut lancer un avis de recherche, elle s'appelle Romina, elle habite dans un foyer pour mineurs.

– Oui, mais sans l'avocat nous n'avons rien.

– Qu'est-ce qu'on fait ?

– Pour l'instant, tu dois faire attention, et si j'étais toi, je ne dormirais pas dans mon appartement cette nuit. Tu peux venir chez moi si tu veux. »

Marcelo est un brave type, malgré tout ce qu'il a enduré. Il y a des gens que la souffrance rend méchants et d'autres qui deviennent des espèces de saints. Tout dépend des personnes, pas de ce qui leur arrive.

Comme c'était déjà l'heure de déjeuner, j'ai eu une intuition et, au lieu d'aller à la clinique, j'ai regardé à l'intérieur du restaurant Huîtres

Calbuco. Avant, quand ça allait bien entre nous, je venais chercher Marina et je l'invitais à déjeuner là, on buvait une bouteille de vin blanc, je mangeais une cassolette de fruits de mer et Marina des abalones, qui sont les seuls fruits de mer qu'elle aime. Après, on se pelotait, cachés dans une des chambres de la clinique.

Et je la vois assise dans le restaurant avec un de ses collègues, tout près l'un de l'autre, lui avec son quart de rouge, elle avec son quart de blanc. Ils ont fini de déjeuner et ils partagent un dessert, des papayes à la crème. Elle a l'air soucieuse et lui explique quelque chose. Il lui répond je ne sais quoi et réussit à lui arracher un sourire. Ils mangent leurs papayes. Il n'est pas très beau, mais il a du chien. Et il est assez poilu, ce salopard. Une touffe de poils sort par le col de sa blouse d'infirmier. Il lui prend la main et lui dit quelque chose, elle acquiesce. Il lâche sa main, ils continuent à manger les papayes.

Je rentre, la dame de la caisse me dit bonjour, je ne sais pas si je suis parano mais elle a l'air vraiment préoccupée, comme si j'allais prendre mon rival la main dans le sac. Pour corser le tout, en musique d'ambiance, on entend le succès de Pablo Abaira, « La quiero a morir⁽²³⁾ ». Je m'approche de leur table pendant qu'on continue d'écouter : « *Elle vit de son mieux son rêve d'opaline, elle danse au milieu des forêts qu'elle dessine, je l'aime à mourir...* » C'est lui qui me voit le premier, il se redresse sur sa chaise et se met sur la défensive, il doit m'avoir déjà vu avant à la clinique, mais pour moi, il est inconnu au bataillon.

Marina se rend compte qu'il se passe quelque chose et elle tourne la tête. On se regarde. Elle se redresse elle aussi sur sa chaise, comme si elle construisait un mur devant moi. Je m'assieds avec eux, ou plutôt je m'affale sur une chaise, en plein naufrage. Pendant un moment, tout le monde se tait. Je lis sur son badge le nom de l'infirmier : « Manuel Cabrero S. » Je me dis qu'il a bien une tête à s'appeler Manuel.

« Je crois que j'ai de la fièvre. »

C'est ce qui me vient à l'esprit. Personne ne bouge, personne ne répond. Manuel regarde sa montre et dit qu'il doit partir.

« Ne t'en fais pas, c'est moi qui m'en vais », je dis.

Je suis sur le point de me lever quand Marina tend le bras et touche mon front. Je me sens comme un gosse.

« Oui, ça a l'air sérieux. Prends du paracétamol et va te coucher », elle m'ordonne.

Je me lève pour faire ce qu'elle m'a dit, mais je me rassieds tout de suite après, je lui prends la main et je dis :

« Je t'ai vraiment dans la peau, personne ne peut te remplacer. Pardonne-moi si j'ai fait des conneries, si je t'ai blessée. Donne-moi une dernière chance. »

Nous sommes tous restés immobiles, je crois que Manuel était un peu gêné d'assister à ça. Je ne sais pas si c'est à cause de la fièvre mais moi, je suis au-delà de la honte. Marina me regarde avec sérieux.

« Seulement si tu peux », je finis par lui dire.

Elle attrape ma main, mais ce n'est pas un geste d'amour, c'est un geste professionnel, elle regarde sa montre pendant qu'elle contrôle mon pouls. Puis elle lâche ma main, qui reste tendue, sans savoir où aller.

« Va te coucher, la fièvre monte », elle me dit.

Je le regarde, il me regarde, sérieux. Je sens qu'il sait plus de choses sur moi que je n'en sais sur lui. Mais, à vrai dire, je ne suis pas jaloux, je le sens très loin de Marina et de moi. C'est quelqu'un d'un autre monde. Un monde que Marina va construire dans le futur. C'est peut-être la fièvre qui me fait divaguer et ce n'est qu'un repas entre collègues ? Je me lève.

« Je t'apporterai un médicament ce soir », me dit Marina avec tendresse, pour la première fois depuis longtemps. Je les salue d'un signe de tête et je m'en vais tranquillement, sans me retourner. Pablo Abaira continue de chanter : *« Elle a dû faire toutes les guerres, pour être si forte aujourd'hui, elle a dû faire toutes les guerres de la vie, et l'amour aussi... »* La chanson se termine, je ferme la porte. Je ne sais pas très bien où aller, mais à ce moment Marcelo m'appelle :

« Quiñones, j'ai besoin que tu m'identifies un cadavre. »

JE me suis tout de suite rendu compte que c'était elle. Elle était recouverte d'un plastique orange, on ne voyait que ses jambes nues jusqu'aux genoux.

On s'habitue tellement à voir les morts de près qu'à la fin, ils ne nous font ni chaud ni froid. Tout corps vivant devient tôt ou tard un cadavre.

Une des nombreuses blagues qu'on se dit entre flics est qu'on passe plus de temps mort que vivant, ce genre de truc qu'on se raconte pour éviter d'être trop affectés par la mort des autres. Mais je ne peux pas retenir ma peine en voyant Yesenia là, sous ce morceau de plastique sale. Au-dessus de nous passe l'autoroute, ils l'ont laissée sur ce terre-plein, juste en dessous des embouteillages, un endroit si glauque que même les SDF n'y installent pas leurs tentes. Elle a été jetée là comme une ordure, après avoir été traitée comme telle pendant toute sa courte vie. Je touche de mes doigts la peau rêche de ses chevilles et je ne sens rien. Ce n'est plus sa peau, c'est du plastique, un sac, un objet. Une chose froide, les restes de ce que je n'ai pas pu sauver. Une petite vie jetée comme une ordure sous l'autoroute.

« Tu sais comment elle est morte ? je demande à Marcelo.

– Par distraction », il me répond sérieusement. Et il explique : « Elle a perdu la tête. »

Marcelo soulève le plastique et me laisse voir le corps décapité de Yesenia.

MARCELO me raconte qu'à côté du corps, ils ont trouvé un portable qu'ils expertisent actuellement, mais il me précise aussi que mon numéro était le dernier sur la liste des appels reçus. C'est pour ça qu'il m'a contacté, parce qu'il supposait que c'était Yesenia. C'est donc ça le piège, m'impliquer dans sa mort, je ne veux même pas imaginer ce qui serait arrivé si on avait couché ensemble, si on avait trouvé des traces de mon sperme.

« Maintenant qu'elle est morte, on n'a plus que les vidéos et les photos, il faut laisser tomber jusqu'à ce qu'on puisse monter un dossier plus solide. »

Marcelo me dit ça pour me tranquilliser, mais je suis sûr que les types des Affaires internes vont émettre un mandat d'arrêt contre moi, ils ont une excuse toute trouvée. Marcelo pense aussi qu'il vaut mieux que je me mette au vert.

On dirait que les choses ne peuvent qu'empirer. Quand j'arrive à l'appartement, je trouve la porte enfoncée, ils ont fait péter la serrure et cassé le cadre. Ils ont fouillé dans tous les coins. Tout est sens dessus dessous. Les petites culottes de Marina, les photos, les couverts. Ils ont emporté l'ordinateur et les DVD. Maintenant, je n'ai vraiment plus de films. Je m'écroule dans le canapé sans coussins. Ceux-ci ont été éventrés et le rembourrage fait des moutons dans tout l'appartement.

Le pistolet tremble dans ma main, c'est la fièvre. Ils sont venus avant que soit lancé le mandat d'arrêt contre moi, ils ne voulaient pas prendre le risque qu'un flic honnête trouve des preuves qui pourraient les inculper. Ces salauds ne prennent vraiment aucun risque. La sonnerie de mon portable me fait sursauter. C'est un numéro fixe. Je décroche, mais je ne dis rien. À l'autre bout du fil, j'entends une voix de femme.

« Allô ? » Je la reconnais maintenant, c'est Angélica. Je ne sais pas si je dois répondre. De quel côté est-elle ? « Allô ? Santiago ? Ça va ? » elle insiste nerveusement, je réponds oui faiblement. « Écoute-moi, je n'ai pas beaucoup de temps, je t'appelle d'une cabine publique. »

Ça ne s'arrange pas et la fièvre rend tout encore plus dramatique. Elle continue de parler, très vite.

« Je viens d'entendre qu'un mandat d'arrêt a été émis contre toi, tu es suspecté de meurtre. »

On y est.

« Tu m'écoutes, Santiago ? »

- Oui, merci de me prévenir.
- Fais gaffe, mon chou, fais attention à toi, je dois revenir au bureau, je ne t'ai jamais appelé, hein ? »

Elle raccroche. Je me dis que ça faisait longtemps qu'on n'avait pas fait pour moi quelque chose comme ça, qui ressemble beaucoup à un geste d'amour. Sortir du bureau sous un prétexte quelconque, risquer son travail pour me prévenir et me demander de faire attention à moi, « mon chou ». Je sais maintenant très clairement de quel côté est Angélica. Elle n'a pas cru une seconde que je puisse être coupable.

Il faut que je me bouge. Je commence par le commencement. Je cherche par terre, dans la salle de bain, les boîtes de médicaments, je me fais un cocktail d'ibuprofène, de paracétamol, de Mentix et, au cas où, deux antidépresseurs. J'avale les comprimés et je m'assieds sur le couvercle des toilettes en attendant que ça fasse effet. J'ai arrêté de saigner, c'est déjà ça. Si au bureau le mandat d'arrêt vient d'être expédié, j'ai une vingtaine de minutes pour filer avant qu'ils débarquent.

J'enlève la batterie de mon portable, je prépare un sac avec des vêtements de Marina que je ramasse par terre, des petites culottes, une petite robe, des t-shirts. Je descends jusqu'au parking et je sors par la porte de derrière qui donne sur une ruelle. Je marche jusqu'à la rue Mapocho et je prends un taxi. Les médicaments commencent à agir, la fièvre baisse, je me sens mieux, plus optimiste. Pourquoi optimiste ? Je ne sais pas, mais maintenant j'apprécie le froid et je ne suis plus obnubilé par des enfants morts.

DANS un bar pour étudiants proche de la rue Ejército, j'appelle du téléphone public qu'il y a sur le comptoir ; j'ai du mal à entendre Marcelo à cause du brouhaha des jeunes, déjà saouls bien qu'il soit encore tôt.

« Où es-tu ? il dit, après m'avoir reconnu.

– Tu sais que je n'ai tué personne, je réponds pour entrer tout de suite dans le vif du sujet.

– D'accord, viens et on en discutera. »

La voix de Marcelo est bizarre. Tellement précautionneux tout à l'heure et si décontracté maintenant ?

« Il se passe quelque chose, Marcelo ?

– Rien, rien, il faut qu'on se retrouve pour en parler. Comme disait mon cher papa dans le sud : "Le mieux, c'est d'en parler." Dis-moi où tu es et on se retrouve. »

Je comprends immédiatement qu'il est au bureau avec ces charognards des Affaires internes de Valparaíso, qui ont fini par trouver une excuse pour me tomber dessus. Il suffit que je leur donne une piste pour qu'ils se jettent sur moi comme des chiens de chasse.

Je raccroche tout de suite. Je cherche dans mon portefeuille la minuscule carte SD, elle est bien là. Je la remets à sa place, un frisson me parcourt le dos, comme si la fièvre dissimulée par les médicaments voulait absolument refaire surface. Je pense à Marina, qui n'a rien à voir dans cette histoire, mais qui est quand même en danger. Je compose le numéro de la clinique, je demande à lui parler. On me répond qu'elle est occupée. Je n'ai pas le temps, je demande à parler à Manuel Cabrero, il est juste à côté.

« Allô ?

– Salut Manuel, c'est Santiago. »

Je n'entends qu'un silence interloqué de l'autre côté.

« Qu'est-ce que tu veux ? » il me demande froidement.

Il espère sans doute des insultes ou des menaces, il est sur ses gardes. Il ne s'attend certainement pas à ce que je vais lui dire.

« Je voudrais te demander un service. Je suis mêlé à une histoire très compliquée. »

J'ai eu du mal à le convaincre, mais finalement on se donne rendez-vous au restaurant Huîtres Calbuco, où l'on s'est rencontrés il y a deux heures environ. En le voyant arriver, je sors pour le retrouver sur le trottoir. La première chose que je fais, c'est lui donner le sac.

« Il y a des vêtements pour Marina, elle ne doit plus aller à

l'appartement. »

Il prend le sac mais il me regarde avec des yeux méfiants, comme s'il cherchait à comprendre où est le piège.

« Je sais que tu te demandes pourquoi je ne lui donne pas moi-même. Je ne peux pas, ils doivent la surveiller. Ils m'ont tendu un piège et ils veulent me coincer. Tu as peut-être même déjà vu des flics en civil à la clinique. »

Il a soudain l'air de piger et il acquiesce. Je fais comme si on s'était mis d'accord et je lui tends la main. Mais il ne la serre pas. Je me sens un peu con avec ma main tendue, je la retire petit à petit et je la mets dans ma poche. Qu'est-ce que ça peut faire, il peut aller se faire foutre. Avant que je parte, il m'adresse la parole pour la première fois :

« Tu l'aimes vraiment, Marina ? »

Là, je me rends compte que malgré sa belle allure, c'est un imbécile. Comment peut-il me demander une connerie pareille ? Je fais comme si je n'avais pas entendu et je répète les dernières instructions :

« C'est très important qu'elle ne se pointe pas à l'appartement, ceux qui sont après moi sont des types méchants, vraiment méchants. Je ne veux pas qu'il lui arrive quoi que ce soit.

– Ça va pas être facile, il me fait. Tu connais Marina, elle est têtue.

– Bon, invente n'importe quoi, je ne peux pas l'appeler car son téléphone doit être sur écoute, donne-moi ton numéro et dès que je peux, je t'appelle. »

Manuel n'aime pas tellement cette idée et il redevient méfiant. Je préfère ne pas insister. J'ai d'autres chats à fouetter. Je pars, angoissé à l'idée que ce con ne soit pas capable de retenir Marina. Il faut donc que je règle cette histoire le plus vite possible. D'abord, il faut que je contacte Marcelo sans que les flics autour de lui s'en rendent compte. Ça ne va pas être facile non plus. Heureusement que j'ai quelqu'un dans les murs.

Je marche quelques rues vers le sud, dans une mercerie je trouve un téléphone public, quatre cent cinquante pesos l'appel. J'appelle Angélica au bureau des archives.

« Bonjour, Guillermo », me dit-elle dès qu'elle entend ma voix. Je n'ai pas le temps de dire quoi que ce soit, elle enchaîne immédiatement : « Écoute, je suis super occupée en ce moment, on se voit chez ma mère, tu me raconteras. »

Avant de raccrocher, j'ai pu lui dire que je voulais parler à Marcelo Gonzalez, de l'unité spéciale, qu'on pouvait lui faire confiance. Elle m'interrompt :

« Appelle-moi dans cinq minutes, là vraiment je ne peux pas, salut. »

Et elle raccroche. Je ne sais pas ce qu'elle trafiquait, mais je suis sûr qu'elle va se débrouiller. Elle a de la ressource, cette nana. Je continue sur ma lancée. J'appelle ma mère, encore quatre cent cinquante pesos,

je lui demande de me prêter sa voiture. Elle me dit que justement elle voulait me parler. On se donne rendez-vous sur la plaza Ñuñoa, car elle achète des couches pour adultes dans ce secteur, on voit que la santé du monsieur ne s'arrange pas. Pour tuer le temps, j'entre dans un restaurant péruvien.

Je m'installe à une table au fond et je demande un pisco sour. Je crois que le citron va m'aider à combattre la fièvre.

Finalement j'ai pris deux pisco sour et je crois qu'ils m'ont effectivement fait du bien, quoiqu'une fois dans le taxi je commence à suffoquer, je dois ouvrir la fenêtre et laisser l'air froid me fouetter le visage. Le chauffeur me regarde du coin de l'œil par le rétroviseur mais il ne dit rien. Je cherche mon portable dans ma poche, je remets la batterie et je l'allume, ce qui veut dire qu'il va redevenir repérable et que tous les bureaux de police judiciaire sauront où je suis actuellement. J'en profite pour regarder les messages. Quelques appels de numéros inconnus. Un message de Marina : « Va te faire foutre. » Je ne sais pas ce que Manuel lui a raconté, mais ça lui a fait quelque chose. Je crois qu'il veut vraiment garder Marina pour lui. Je la lui ai servie sur un plateau et il n'a même pas attendu que le cadavre refroidisse.

Un autre message d'un numéro inconnu : « C'est moi, je ne dirai pas mon nom, au cas où ils trouveraient ton téléphone, mais tu sais qui je suis, hein ? » Angélica poursuit : « Ce numéro est sûr, note-le, tu peux m'envoyer des messages, je les regarderai ce soir. » Je n'ai pas besoin de le noter, je me le répète deux ou trois fois et je le retiens. Le message continue : « Tu as un mandat d'arrêt, tu es suspecté de meurtre, rien que ça, dans quel merdier tu t'es fourré ? » Je sais déjà dans quel merdier je suis, la question est plutôt pourquoi je me suis fourré là-dedans ? J'efface le message.

On est presque arrivés. Je mets le téléphone en mode silencieux et je cherche de l'argent pour payer le taxi. Je fais tomber quelques pièces, et au moment de les ramasser, je cache le téléphone sous le siège du chauffeur ; si mon portable est pisté ils vont suivre ce taxi pendant un bon moment. « Bonne journée, et plein de clients », je lui dis avec sincérité en descendant au coin de la rue Los Tres Antonios et de l'avenue Irarrázaval.

Ma mère m'attend à la brasserie suisse, elle boit une chope de bière brune. Je la regarde un instant avant de m'approcher. Elle contemple son verre, tranquille, perdue dans ses pensées. Elle a l'air fatiguée. Pour la première fois, je me rends compte que les années ont passé. Comme si elle sentait mon regard sur elle, elle lève la tête et me voit. Elle sourit à peine. Je lui dis que je suis pressé, qu'elle doit me passer les clefs. Mais elle m'oblige à m'asseoir. Je dois obéir. C'est ma mère et elle ne m'a pas encore donné le trousseau. Tout d'un coup, j'ai

l'impression que ses yeux se remplissent de larmes. Je ne sais que faire. Je n'ai jamais vu pleurer ma maman. C'est depuis toujours une femme à poigne, celle qui commande, toujours en forme. Elle prend une longue gorgée de bière et ça a l'air de la calmer un peu.

« Je n'aurais jamais dû me séparer de ton père », elle me dit froidement, comme si cette réflexion était le résultat de ses comptes de la journée.

Moi, par contre, j'ai de la peine maintenant, je ne suis pas en colère comme lorsque j'étais petit. Puis elle boit une autre longue gorgée, comme si elle voulait finir sa bière rapidement. Elle laisse le verre sur la table, me regarde gravement et commence à parler, calmement, comme si elle avait bien soupesé chacun de ses mots :

« Un jeune homme est venu me voir. Il a dit qu'il était le fils de ton père, j'ai pensé que c'était une blague ou qu'on voulait m'arnaquer. Mais il m'a montré l'alliance de ton père avec mon nom et la date du mariage. Et il lui ressemblait aussi, en un peu plus gros, ton père a toujours été tellement maigre, mais il avait les mêmes yeux. Il dit qu'il veut te connaître, que tu es son seul frère. »

Tout arrive en même temps ou rien ne se passe. On m'accuse de meurtre, je suis poursuivi par des flics ripous, je me fais larguer par Marina, et maintenant il y a un charognard qui se dit mon frère et qui veut me connaître. Mais les choses peuvent toujours empirer. À la porte de la brasserie, je vois le chauffeur de taxi qui est venu me déposer, il tient mon portable à la main et me cherche parmi les clients. Je ne peux pas croire que je sois tombé sur le plus honnête de tous les chauffeurs de taxi de Santiago.

Mes collègues ont certainement eu le temps de me localiser et ils vont débarquer derrière le chauffeur de taxi. Ma mère me regarde, angoissée, elle attend une réponse à ce qu'elle vient de me dire, mais je lui dis seulement : « Où est la voiture ? », si sèchement qu'elle répond effrayée : « Là-bas, au coin de la rue », en indiquant Los Tres Antonios. Je prends les clefs sur la table, je me lève et je cours aux toilettes. Le chauffeur de taxi me voit, il sourit de loin et me montre mon portable.

Dans les toilettes, il y a une fenêtre par laquelle je peux à peine me glisser. Je tombe sur un toit et j'entends déjà la sirène de la voiture des collègues. Je passe sur le toit de la maison d'à côté, puis je saute un petit mur. Il y a un chantier en pleine activité. Sur le côté, il y a un container qui fait office de bureau. La porte est ouverte, plusieurs casques blancs sont accrochés au mur. J'en prends un, je le mets et je marche tranquillement, comme si je faisais une visite d'inspection. Je vais jusqu'à la grille qui donne sur la rue, quelques ouvriers me disent bonjour, je leur rends leur salut, ils doivent penser que je suis un ingénieur.

Je jette un coup d'œil au trottoir. La Fiat Punto de ces fils de putes vient de se garer au coin de la rue. Je vois quatre flics en descendre. Le premier est le Souriant. On a certainement dû lui donner l'ordre de me mettre une balle dans la tête. Un mort de plus et ils seront tranquilles. Je traverse la rue et je monte dans la Kia Río de ma mère. Le voiturier s'approche, je lui file le premier billet que je trouve dans ma poche, je pars, je laisse la voiture rouler calmement, sans à-coups. La seule chose qui ne doit pas m'arriver maintenant, c'est un accident en grillant un feu rouge.

C'est seulement quelques rues plus loin que je me rends compte que j'ai encore le casque sur la tête. Je l'enlève et je le pose sur le siège passager. Il y a une inscription en caractères phosphorescents dessus : « Mettez un casque, protégez votre vie. » J'accélère un peu plus et je vais tout droit par l'avenue Macul vers La Florida. J'ai réservé un chalet à la montagne, au Cajón del Maipo. Je crois qu'il est temps d'en profiter.

JE suis arrivé la nuit, il a fallu réveiller le gardien qui doit se coucher avec les poules. J'ai dû l'appeler pendant un bon moment, j'ai klaxonné plusieurs fois jusqu'à ce qu'il arrive. « Je pensais que vous ne viendriez plus », il m'a dit, et il a jeté un coup d'œil à la voiture, étonné de me voir seul. Il m'a montré où me garer et m'a donné les clefs du chalet numéro cinq. Quand il m'a laissé seul, j'ai garé la Kia un peu plus loin, dans un bosquet d'acacias, au cas où quelqu'un se pointerait.

Il y a au moins deux cents mètres entre le parking et le chalet, et le chemin qui les sépare est difficile et sans éclairage, il descend jusqu'au fleuve. Là, dans un bois d'eucalyptus, il y a plusieurs bungalows. Je suis apparemment le seul visiteur. Tant mieux.

J'entre dans le chalet numéro cinq et je laisse mes courses sur la table. Je suis passé au centre commercial de La Florida et, au supermarché Jumbo, j'ai acheté des cigarettes, des slips, des chaussettes, des t-shirts et deux téléphones portables à cartes prépayées.

Je me rends alors compte que je n'ai pas pris de quoi manger. Il faut être con ! Je vais devoir me coucher le ventre vide. Je suis aussi passé à la pharmacie et j'ai acheté deux boîtes d'ibuprofène et deux de paracétamol. J'ai aussi réussi à obtenir des antibiotiques sans ordonnance. « C'est la dernière fois », m'a dit la demoiselle, je lui ai fait un clin d'œil. J'ai peur d'avoir une infection aux boyaux, je préfère m'en occuper avant que ça tourne à la péritonite. J'ai au moins un cocktail de pilules pour le dîner, je mets une double dose de tous les médicaments dans la paume de ma main et je remplis un verre d'eau, car je sens la fièvre monter. J'avale tous les cachets en même temps et je m'assieds à table, assez fatigué.

Je regarde autour de moi. L'endroit est minable, je comprends pourquoi ça ne coûtait que quinze sacs. Le chalet est humide, il sent le moisi. Au-dessus de ma tête, il y a une ampoule tachée de fientes de mouches dans un abat-jour en osier qui ne sert qu'à atténuer la lumière. Tout est de plain-pied, il y a d'un côté un lit superposé, au milieu une table avec des chaises en plastique et, dans un coin, une petite cuisine. En plus d'être laid, cet endroit n'a vraiment rien de romantique, et pour corser le tout, il y règne un froid glacial. Une bonne chose que je n'aie pas emmené Marina, même si ça n'a plus beaucoup d'importance maintenant. J'espère seulement que l'autre imbécile a réussi à l'empêcher d'aller à l'appartement. Après, je verrai

comment arranger les choses.

Heureusement, il y a du bois à l'extérieur, j'allume un petit poêle. J'ai poussé la table, enlevé le matelas du lit et je l'ai posé en face du foyer, pour pouvoir regarder les flammes. J'allume une clope et j'active les portables.

Pour commencer, j'appelle le Flaco Fuenzalida. J'ai un gros scoop pour lui, maintenant. Il va peut-être devenir célèbre, il aura sûrement une promotion. Le Flaco est la dernière carte dans ma manche. Si je veux sortir en vie de cette embrouille, le mieux est de tout publier. Les noms, les lieux, les réseaux impliqués. Je sais que Marcelo voudrait attendre, mais ce n'est pas lui qu'on est en train de traquer. D'abord, il faut que je sois hors de danger, je ne vais pas pouvoir me cacher très longtemps. Mais si l'information devient publique, me tuer ne servira plus à rien.

« Dans quelle merde tu t'es fourré ? me dit le Flaco dès qu'il décroche.

– T'es au courant ?

– Tout le monde est au courant, Santiago. Qu'est-ce qui se passe, mon vieux ?

– Ne crois pas ce qu'on dit, tout est faux. Écoute-moi bien. J'ai une grosse info pour toi.

– Au cas où tu ne le saurais pas, Santiago, la grosse info, c'est toi ! il se met à crier à l'autre bout du fil. Mon rédac chef m'a demandé d'écrire quelque chose sur la nana sans tête qu'on a trouvée et quand j'ai commencé à me renseigner, on m'a dit que c'était toi qui l'avais descendue.

– C'est un mensonge, Flaco.

– Écoute-moi, j'ai un copain avocat, l'un des meilleurs, je l'appelle ? D'ailleurs, où es-tu ? Et ton portable ? Je t'ai appelé au moins cent fois. »

Trop de questions, le Flaco lance des mots comme une mitrailleuse.

« Je n'aurai pas besoin d'avocat, écoute-moi un instant s'il te plaît.

– D'accord, mais parle, mon vieux.

– On veut m'inculper parce que j'ai des informations qui vont faire plonger plein de monde.

– Ouaaaaais ! Ça, ça me plaît. Raconte-moi tout, mon coco. Je te garantis que ça va se savoir.

– D'importants directeurs de la police sont impliqués, ainsi que des politiciens, des entrepreneurs, des gens connus.

– Je t'aime, Santiago, tu le sais ? Attends-moi un instant, je branche le magnétophone.

– Le seul moyen pour que je m'en sorte, c'est que tu publies ça le plus tôt possible.

– Je t'ai dit d'attendre un instant. »

On entend le Flaco tripoter l'appareil pour activer le répondeur automatique et enregistrer l'appel. Je ne me sens pas bien. Ça doit être les pilules que j'ai prises à jeun.

« Allô ? Allô ? »

Il fait un essai, vérifie et il rembobine :

« D'accord, on y va. Samedi 15 juin, zéro heure trente-cinq. Témoignage de Santiago Quiñones. Tu peux chanter, mon coco. »

Je ne peux pas parler, c'est que cette histoire est comme une pelote de laine, je n'arrive pas à trouver un bout du fil pour me lancer.

« Parle, mon vieux !

– Je ne sais pas par où commencer.

– Par le commencement, ce sera parfait. »

Et c'est ce que j'ai fait.

« Heraldito Jiménez, mon collègue à la police judiciaire du Chili, est mort dans une fusillade dans laquelle ma vie a aussi été mise en danger. »

Le Flaco tripote le téléphone à l'autre bout et m'interrompt.

« Chago, va droit au but, t'as envie de raconter ta vie ? »

Il tripote encore le téléphone, je me ressaisis un peu, je passe en revue les noms et les lieux qui apparaissent dans les notes laissées par Jiménez. Le Flaco efface ce qu'il avait enregistré et recommence son introduction ; j'allume une autre cigarette.

« Mon nom est Santiago Quiñones, j'appartiens à la police judiciaire du Chili. Je suis en possession d'informations précises avec noms et lieux, ainsi que des photos et des vidéos qui montrent l'existence d'un réseau pédophile dans lequel participent d'importants entrepreneurs, politiciens, juges, policiers, des célébrités ainsi que des criminels de droit commun. »

À l'autre bout du fil, j'entends les petits gloussements du Flaco, il doit déjà se voir dans tous les journaux télévisés. Je poursuis :

« Je suis obligé de rendre publique cette information à cause des menaces que j'ai reçues, de la perquisition de mon appartement et des accusations mensongères dont je suis l'objet.

– Vas-y, donne-moi les noms, sans autant de fioritures, t'as l'air d'un avocat, mon vieux, murmure le Flaco à l'autre bout du fil.

– Ce réseau fonctionne principalement dans les villes de Santiago et Valparaíso. L'information dont je dispose implique directement le directeur des centres de prévention des abus sur mineurs, le préfet de la région de Valparaíso monsieur Estando Callejas, et un réseau d'agents corrompus de la police judiciaire, les célèbres entrepreneurs Hugo Chacón Guevara et Julio Valente Pasquellano, les politiciens et sénateurs Rafael Oranderaian et Julio Marabadí, le sous-secrétaire de la Cour d'appel de Santiago Alvaro Carballo Zúñiga... »

J'entends que, de l'autre côté, le Flaco tripote le téléphone.

« Je continue ? je lui demande

– Non. » Le bruit s'arrête. Je n'entends maintenant que la respiration agitée du Flaco.

« Qu'est-ce qui se passe, Flaco ? Je continue ?

– Mais mon vieux, sur quelle planète tu habites ?

– Pourquoi ?

– Je ne peux pas publier ça ! Et tu ne peux pas raconter ça sans avoir de preuves non plus !

– J'ai les preuves.

– Ah oui ? Lesquelles ?

– Des données, des documents, des photos, des vidéos.

– Que de la merde ! Ils vont tout démentir. Tu as des témoins ? Des gens de l'organisation qui vont témoigner ?

– Non.

– Alors tu n'as rien, mon vieux. »

J'entends à nouveau des bruits à l'autre bout du fil.

« Qu'est-ce que tu fais ?

– J'efface tout, attends un peu. »

J'éteins ma cigarette et j'en allume une autre tout de suite. J'ai du mal à l'admettre, mais le Flaco a raison. Compte tenu de l'influence de l'organisation, tout ce que j'ai pourrait être retoqué ou « réfuté », comme disent les avocats. D'autant plus facilement que ça viendra de quelqu'un accusé de meurtre. Pendant que le Flaco efface ce qu'il avait enregistré, et du même coup mon dernier espoir de m'en sortir facilement, les nausées me reprennent.

« Au cas où tu ne le saurais pas, parmi ceux que tu as nommés, il y a ceux qui payent mon salaire tous les mois, et comme tu le sais, on ne mord jamais la main qui te nourrit. On sait que le vieux fait de drôles de trucs et qu'il aime bien les petites filles, mais on n'est pas là pour porter des jugements.

– C'est pas n'importe quoi, cette histoire, Flaco. C'est une association criminelle qui exploite des mineurs. On doit faire quelque chose.

– Partout on peut faire quelque chose, on peut partir comme bénévole en Afrique pour combattre l'Ebola, ou sur la bande de Gaza comme volontaire de l'ONU, mais si on ne le fait pas, c'est parce qu'on a ses raisons, mon vieux. Dis-moi un truc.

– Quoi ?

– Si ta peau n'était pas en jeu, est-ce que tu me donnerais cette information ?

– Je ferais quelque chose. Je crois que c'est ça la différence entre toi et moi, Flaco.

– Ne commence pas à me donner des leçons et fais gaffe, parce qu'on te cherche. Une dernière chose : cette conversation n'a jamais

eu lieu. Ciao. »

Et il raccroche. Je ne peux pas continuer à fumer, j'éteins ma clope et je sors du chalet, malade comme un chien. La tête me tourne, je grelotte, je sens mes jambes s'entrechoquer. Je dois m'asseoir par terre, je sens que je vais m'évanouir. J'ai un élancement dans le ventre qui m'oblige à me rouler en boule à côté de la porte. Ma respiration est saccadée. Je me sens comme un chien jeté sur le seuil du chalet. Un chien empoisonné. Depuis le coup de couteau, ces salauds ont le dessus. Je ne bouge pas, immobile, comme si je pouvais tromper la douleur. Je suis couché contre le pistolet, je le sens dans son holster m'écraser les côtes. Ce flingue est la seule certitude qui me reste.

Je me promets à moi-même, étendu par terre comme un clébard agonisant, qu'ils ne vont pas s'en tirer comme ça, et que je vais en emmener plus d'un avec moi. C'est bizarre, mais l'idée de les tuer me fait reprendre des forces, et alors je ne pense plus qu'à ça. Je vais les tuer tous, sans poser de question, sans respirer, je vais les écraser, les finir au flingue, leur donner des coups de pied par terre, leur éclater les dents. Tout ça me fait du bien, me donne des forces ; la douleur s'en va, même si je reste immobile, roulé en boule sur le paillason, comme un chien blessé, comme un chien méchant, comme un chien de l'enfer, mais pas encore comme un chien crevé.

J'AI dû finir par rentrer parce que je me réveille sur le matelas, avec l'impression qu'on a crié mon nom. Je tends l'oreille, mais je n'entends rien. Seulement la rumeur lointaine du fleuve Maipo et de la forêt. Il y a beaucoup de vent, le bruissement des eucalyptus ressemble à une lamentation. J'ai très froid, le poêle est éteint depuis longtemps. Au moins, je n'ai plus de fièvre. Je vais à l'évier et je bois un verre d'eau. Elle est glaciale, au point de me faire mal aux dents. Maintenant j'entends clairement : « Santiago ! » Qu'est-ce qui se passe ? Je suis en train de devenir fou ? J'enlève le cran de sûreté du pistolet. Je m'approche de la fenêtre et je jette un coup d'œil. Dehors, la nuit est noire comme du goudron.

Je mets mes chaussures. J'entends craquer une branche dans la forêt. Soit ce n'est rien, soit ce sont eux qui viennent me chercher. « Santiago ! » j'entends, pour la troisième fois. Ce n'est donc pas un rêve. J'enfile ma veste, je prends mes cigarettes et le briquet. Je mets les téléphones dans ma poche. Je laisse tout le reste.

Le chalet a une autre porte dans l'angle de la cuisinière. Je sors avec précaution. Le vent est un peu plus tiède, un orage s'annonce. Les nuages passent rapidement au-dessus de ma tête, parfois ils laissent passer un rayon de lune et on peut distinguer des formes dans l'ombre.

Je ferme la porte doucement derrière moi et je me faufile le long des murs jusqu'à ce que je puisse voir la clairière au milieu des chalets. Une forme bouge, c'est un homme, je le vois à présent. Il regarde à l'intérieur du chalet numéro un. Sa silhouette se détache sur le bois clair de la palissade. Ses bras sont tendus, il vise devant lui avec son pistolet. C'est quelqu'un qui sait manier une arme. Je dirais que c'est un flic. Le ciel se couvre et l'ombre disparaît. J'essaye de deviner sa position en suivant sa silhouette imaginaire, s'il se dirige dans la direction que je crois. Mais quand le ciel s'ouvre à nouveau, il est beaucoup plus près que je pensais.

Je me cache derrière le chalet, je ne sais pas si c'est la fièvre mais le pistolet tremble dans ma main, ma vessie se remplit d'urine et fait pression sur l'abdomen. Je sens mon cœur battre tellement fort que j'ai peur qu'on me découvre à cause du bruit. Je respire. Je me raisonne et je me dis qu'il n'y a que moi qui peux entendre mon cœur, je prends mon pistolet à deux mains. Je me dis encore une fois qu'ils ne vont pas s'en tirer comme ça.

« Santiago ! »

J'entends maintenant très clairement la voix qui m'appelle,

doucement mais avec fermeté. Je l'ai déjà entendue. C'est Marcelo. Je m'approche. Il me voit. Sans paniquer, il baisse son arme.

« Ça va ? »

C'est la première chose qu'il me dit. Il garde une distance prudente. Je me rends compte que je le vise à la tête. Est-ce que je peux lui faire confiance ?

« Ramasse tes affaires, il faut partir. Ils savent où tu es. Baisse ton flingue, merde ! Partons d'ici avant qu'ils arrivent !

– Je ne sais pas si je dois te croire, Marcelo.

– Si j'avais voulu te tuer, tu serais déjà raide mort. »

Ça, c'est vrai, mais il y a quelque chose qui me tracasse.

« Comment es-tu arrivé ici ? Ils ont attrapé Marina ?

– Quelle Marina ?

– C'est sans importance, dis-moi comment tu es arrivé ici ?

– Ils ont arrêté ta mère dans une brasserie, apparemment elle avait ton téléphone. Au début, elle n'a rien voulu dire, mais finalement elle leur a lâché qu'elle t'avait prêté sa voiture et devine la suite...

– Quoi ?

– Elle a fait mettre un GPS dans la bagnole. »

Ça ne m'étonne pas, ma mère est obsédée par les vols, elle est parfaitement capable d'avoir fait ça. Je baisse mon arme.

« J'ai pu les devancer car j'ai obtenu l'information auprès de l'entreprise du GPS, mais ils ne vont pas tarder.

– Je n'ai pas tué Yesenia, ils ne peuvent rien prouver.

– Ça ne les intéresse pas de prouver quoi que ce soit, ils vont te mettre une balle dans la tête pour que tu ne les embêtes plus et c'est tout. Tu es jusqu'au cou dans cette histoire, Santiago. Mais on va s'en sortir ensemble. »

Je ne peux pas lui répondre car, au même moment, on entend le moteur d'une voiture qui monte difficilement la route de montagne.

« Merde ! » lâche Marcelo.

Mais on entend le véhicule passer à toute vitesse et continuer la montée.

« Peut-être que c'est quelqu'un d'autre », dit-il, puis on entend la voiture freiner brutalement et faire demi-tour pour revenir. C'est bien eux. « Cache-toi n'importe où. Dans cette obscurité, ils ne pourront pas te trouver. Je vais les baratiner. »

Je le regarde et je suis triste de le voir entraîné avec moi dans cette histoire. Chacun pour des raisons différentes. Lui parce que c'est un bon flic et moi parce que j'ai toujours ce nuage noir au-dessus de la tête, et je n'ai pas encore touché le fond. Il y a ce chien enragé de la malchance qui m'a sauté à la gorge et qui ne me lâche plus.

« Tire-toi ! Va vers le fleuve. »

On entend claquer les portières de la voiture, en haut de la route, et

des lampes de poche s'allument dans la forêt ; je descends comme je peux entre les ronces et les branches d'eucalyptus, en me dirigeant vers la rumeur du fleuve. Je ne regarde pas en arrière, j'ai mon arme à la main et je me répète : ils ne vont pas s'en tirer comme ça. J'entends un coup de feu. Je ne me retourne pas, je poursuis vers le fleuve en trébuchant sur les branches. Je tombe et je me relève comme je peux. Je saute sans savoir où je vais atterrir. Encore un coup de feu, puis deux autres. Maintenant j'entends des cris, des discussions. Je glisse, je me traîne sur le dos le long d'une pente. Je finis les pieds dans l'eau. Je marche sur la berge en remontant le courant et en me cachant entre les rochers. Je cherche un coin abrité et j'y reste sans bouger. Je n'entends plus rien. J'essaye de reprendre mon souffle. Je sens de nouveau une douleur au ventre. Je suis sûr que ma blessure interne saigne. Mais je concentre mes forces, je me retiens, je ne vais pas m'effondrer maintenant. Pas avant d'en descendre quelques-uns.

Les minutes passent, un quart d'heure, selon mes estimations. Je n'entends que le bruit du fleuve qui descend avec force de la cordillère et passe à côté de moi sans se soucier le moins du monde de ce qui m'arrive. En réalité, personne ne s'en soucie vraiment, sauf ma mère, peut-être. Est-ce qu'elle est encore au commissariat ? Je ressens une colère froide.

Une fumée dense comme du brouillard descend du bois. Je sors de ma cachette et je commence à monter en faisant attention. J'entends le crépitement d'un feu et des rires. C'est clair qu'on ne me cherche plus, ça me tranquillise un peu, suffisamment pour continuer la montée. Peut-être que Marcelo les a convaincus, s'ils n'ont pas vu ma voiture ils ont dû penser que j'étais parti. J'arrive à distinguer des flammes entre les arbres. Il y a un petit monticule, si je monte dessus je pourrais peut-être voir la clairière.

Je pense qu'à n'importe quel moment ils vont me sauter dessus. Chaque bruit autour de moi me fait sursauter. Je rampe, je monte petit à petit comme un lézard, mon arme bien serrée dans ma main, jusqu'à apercevoir la clairière. Je vois des flammes sortir de la fenêtre de mon chalet. À quoi bon le brûler ? L'incendie se propage. Un mec avec un bidon lance de l'essence sur les murs extérieurs. Il risque à tout moment de prendre feu avec le chalet et le reste. Il a l'air d'être saoul. Je le vois mieux, maintenant. C'est un des mecs des Affaires internes de Valparaíso, le Silencieux. Je me tiens sur le monticule pour mieux voir les autres. Quelqu'un arrive du parking. Je reconnais son collègue, le Souriant. Il parle au téléphone, sérieux. Je ne vois pas Marcelo, il a dû s'échapper. Non, il est là. Par terre, sur le ventre et menotté, on dirait qu'ils n'ont pas cru à son baratin.

La lumière de l'incendie donne à la scène un aspect sinistre, qui ressemble à l'idée que je me fais de l'enfer. Une langue de feu sort du

toit du chalet, elle provoque une petite explosion qui enflamme les arbres des alentours. Les deux hommes rigolent. Ils applaudissent comme s'ils étaient au spectacle. Quelqu'un arrive d'en haut. C'est LUI. IL s'approche des flics, je ne peux pas entendre ce qu'ils disent, IL indique la forêt avec son pistolet, IL indique l'endroit où je suis.

Je me cache immédiatement. Est-ce qu'IL m'a vu ? J'aimerais sortir en tirant, mais ça fait trois contre un, ils vont me massacrer. Je descends du monticule et je me dissimule parmi les arbustes. Je reste en position fœtale à attendre qu'ils me trouvent.

Au lieu de ça, j'entends démarrer le moteur de leur véhicule, ça doit être un pick-up. Je les entends s'éloigner vers la route. Le pick-up accélère pour prendre de l'élan avant la montée. Où vont-ils ? Pourquoi ne rentrent-ils pas à Santiago ?

L'incendie se propage à cause du vent, les flammes sautent de branche en branche, les eucalyptus brûlent comme des allumettes. Je sors de ma cachette pour ne pas me transformer en torche humaine, l'air commence à devenir irrespirable. J'avance l'arme à la main, il y a peut-être encore quelqu'un qui m'attend. Je m'approche de la clairière, je ne sais pas si c'est plus dangereux de rester dans la forêt ou d'en sortir pour être criblé de balles. Il y a tellement de fumée que je ne pense pas qu'on puisse me voir.

Je choisis la seconde option. Ils ont emmené Marcelo, ils l'ont traîné par terre, je vois les traces de son corps et des taches de sang. Je m'approche du sentier qui conduit au parking. Quelque chose brille par terre. Ce sont les clefs de la voiture de Marcelo, je les reconnais au petit ballon de foot, je les ramasse.

Tout d'un coup, il se met à pleuvoir. À grosses gouttes. La pluie crépite contre le feu, mais je crois que ce duel sera gagné par les flammes, la moitié de la montagne va certainement brûler. Je monte avec précaution, on dirait qu'il n'y a personne. J'arrive à la route, la voiture de Marcelo est là, elle regarde vers la montagne, dans la direction prise par le pick-up. Comme si elle me donnait un ordre. J'ai les clefs dans ma poche, je pourrais faire demi-tour et me perdre dans Santiago, mais je ne peux pas faire ça à Marcelo. Je dois faire quelque chose.

Je monte dans l'Aveo impeccable, aux sièges plastifiés. J'ai les chaussures pleines de boue. J'allume le moteur. Les phares s'allument, le chauffage s'enclenche, et l'autoradio se remet en marche avec la chanson que Marcelo écoutait quand il est arrivé. « *Si à l'aube tu vois que je suis réveillée* », chante avec enthousiasme Rocío Jurado. Et je me rappelle tout de suite Marina. Je suis triste, j'ai envie de l'appeler et de tout lui expliquer. Je passe la première. Rocío Jurado continue de plus belle : « *Ne demande rien, laisse-moi me perdre dans tes bras et embrasse-moi, embrasse-moi, embrasse-moi. Si à l'aube tu vois que je suis*

partie, oublie-moi, oublie-moi, oublie-moi, c'est que tu ne m'as pas convaincue. Oublie-moi, oublie-moi, oublie-moi. »

JE monte très lentement, je surveille les entrées et les sentiers qui donnent sur la route principale. Je ne sais pas très bien ce que je cherche. Les kilomètres passent, les minutes aussi et je ne trouve rien. Il y a une pancarte qui dit : « Baños Morales 20 km. » La route s'arrête là, à moins qu'ils aient pris un chemin au-delà. Mais vers où ? Où est-ce qu'ils ont emmené Marcelo ? Après un tournant, je vois l'entrée d'un sentier latéral et un panneau sur un portail métallique. Je m'arrête plus loin. J'y retourne à pied. La pluie a cessé et il fait très froid. Sur le petit écriteau, on peut lire : « Entrée interdite. Propriété privée. Gardien armé. »

Il y a des traces de pneu récentes dans la boue. Le chemin se perd parmi les arbustes, on peut voir qu'il continue à monter sur le flanc de la montagne, mais on ne distingue aucun bâtiment. Le portail est fermé avec un bon cadenas. Pourquoi quelqu'un protégerait de cette façon un bout de montagne ?

Je saute par-dessus le portail et je commence à monter en tenant le pistolet à bout de bras, comme si c'était une lampe torche. Le chemin est long, le froid pénètre jusqu'à la moelle, l'humidité monte du sol et traverse la semelle de mes chaussures. Une pluie fine recommence à tomber, ma morve avec, mes bras sont à demi paralysés par le froid. Un peu plus loin, je range mon arme, j'ai peur qu'elle glisse entre mes doigts congelés. Je mets mes mains sous mes aisselles et je continue à monter rapidement pour essayer de me réchauffer. Je marche à l'aveuglette, je trébuche constamment, je me laisse guider par des ombres trompeuses, mes vêtements s'accrochent aux branches des aubépines. Je me perds, il n'y a rien ici, mais quelques mètres plus loin je perçois une forte odeur de fumée apportée par le vent, c'est tout près.

J'ai tout d'un coup une très forte envie de pisser. Il y a une lumière plus haut. Je m'écarte du chemin, je marche sur le bas-côté parmi les aubépines jusqu'à une cabane dont la porte est éclairée par une ampoule jaunâtre. Le pick-up est garé en face, c'est encore plus petit que le chalet qui vient de brûler. Il ne doit y avoir qu'une seule pièce. Il n'y a même pas de toilettes, car je vois des cabinets à l'extérieur. Je ne sens plus mes doigts. Je vois tomber un flocon de neige et j'ai l'impression que bientôt tout ne sera que silence. Il devrait faire jour déjà, mais les nuages sont si denses que le soleil ne peut pas passer au travers. On ne voit pas de lumière à travers les fenêtres non plus. Je devrais entrer avant qu'ils se réveillent.

Si j'entre tout de suite, j'aurai l'effet de surprise pour moi, ce qui me donnera l'avantage sur le nombre. Marcelo doit être attaché par terre au milieu de la pièce. J'ai envie d'y aller mais je ne peux pas, avec cette envie de pisser. J'ouvre ma braguette et je me soulage. La vapeur monte du sol et la seule chose qu'on entend est le bruit du jet d'urine qui tombe et fait fondre les flocons de neige. Je respire profondément pour me préparer à l'assaut. Je me souviens de Marcelo bébé abandonné dans le givre et je me calme en me rappelant qu'à l'hôpital il m'a dit : « Je survis toujours. » Je dois le tirer de là, de toute façon. Il n'aurait jamais dû se retrouver mêlé à cette histoire.

Je suis en train de me secouer après avoir fini de pisser quand je perçois un mouvement quelque part, dans le petit espace sous la cabane. Je m'immobilise. Je vois pointer un museau qui hume l'air. L'animal se traîne et sort du dessous de la cabane, où il semble avoir passé la nuit. Il s'étire. C'est un petit chien, de race indéfinie, un bâtard noir avec des taches marron, comme s'il restait dans son bagage génétique quelques restes d'un ancêtre berger allemand. Il a l'air nerveux et agacé par le froid. Je ferme ma braguette doucement. Il découvre ma présence entre les arbustes. On se regarde, paralysés, congelés sous la neige qui tombe.

Je me rends compte qu'il ne comprend pas ce qui se passe. Il ne doit pas savoir si je suis un des types de l'intérieur – devant lesquels il faut s'écraiser – ou bien quelqu'un de l'extérieur – ceux sur lesquels il faut aboyer.

Il fait le premier pas, il marche doucement vers moi, en humant l'air. J'agis normalement, je ne le regarde pas, je me gratte la tête, je bâille. Ça a l'air de calmer l'animal, qui s'approche encore.

On voit que c'est un chien battu, il vient vers moi la tête basse et la queue entre les jambes, comme s'il s'attendait à n'importe quel moment à un coup de bâton. Il reste à un mètre de distance, il frissonne un peu, je ne sais pas si c'est à cause de la peur ou du froid. Il hésite à s'approcher encore. Je lève les yeux en faisant mine de ne pas réagir à sa présence.

Le chien se décide et marche doucement vers la traînée fumante laissée par mon urine, qu'il flaire un bon moment. Je pensais que ce bâtard un peu trouillard ne me causerait pas de problèmes mais dès que je commence à bouger, il se met à grogner. Je le regarde d'un air fâché, il me montre les dents et me renvoie un regard haineux. Saloperie de chien. Si petit et si hargneux. Le plus dangereux, ce n'est pas ses dents de scie, c'est qu'il se mette à aboyer. J'essaye de faire copain-copain avec lui. Je lui offre ma main lentement, je l'approche de son museau. Il étire son cou, renifle. J'avance ma main un peu plus, comme si j'allais le caresser. Il grogne davantage, il est sur le point d'aboyer. Je ne bouge plus. Ce petit roquet me tient par les couilles. Il

va falloir que je lui saute dessus et que je lui écrase la tête. Mon attaque-surprise dépend du silence de ce bâtard de merde.

La porte du cabanon s'ouvre d'un coup et le bruit nous surprend tous les deux. Je me cache comme je peux derrière un arbuste, mes cheveux s'emmêlent dans les branches mais je reste immobile. Je regarde vers la porte du cabanon et je vois apparaître le Silencieux en train de tituber. On voit qu'il est complètement saoul et qu'il a enfilé le premier truc qu'il a trouvé pour sortir. Il ne porte qu'une chemise blanche ouverte et des chaussures pointues délacées. À part ça, un gros bide et un pénis mou, mais proportionnellement très grand pour sa taille.

Par miracle, il arrive jusqu'au pick-up sans se casser la gueule, il s'agrippe à la ridelle et commence à vomir. On entend le Souriant l'insulter et lui crier de fermer la porte. Le Silencieux continue à vomir sans se rendre compte qu'il éclabousse ses chaussures pointues. Tout un spectacle. La seule bonne nouvelle, c'est que le chien ne s'intéresse plus à moi, il doit croire qu'on lui a apporté sa bouffe car il va directement vers le dégueulis et commence à laper. Le flic qui vomit s'essuie la bouche sur la manche de sa chemise et essaye de se redresser. Il regarde le chien lécher ses vomissures avec ce regard réfléchi qu'ont parfois les ivrognes, tout en tripotant son sexe mou, comme le font les petits garçons quand ils sont à poil. Il n'a pas l'air de faire attention à la neige qui tombe doucement sur lui. Avec la quantité d'alcool qu'il a bue, je ne pense pas qu'il ait froid. Du cabanon, on lui crie à nouveau de fermer la porte. Le Silencieux se redresse et donne au bâtard un coup de pied qui le projette un mètre plus loin. C'est bête, mais maintenant je suis un peu triste pour le chien, il commençait presque à me plaire. Le clébard rejoint sa cachette sous le cabanon en hurlant. « Saloperie de chien », dit le Silencieux, et il rentre en claquant la porte. Dedans, c'était comme un trou noir, je n'ai pas pu voir où ils avaient mis Marcelo. Ils ont fait la bamboula, peut-être jusqu'à il y a pas si longtemps. Ça va être plus facile de leur tomber dessus. Mais seulement si mon copain, la « saloperie de chien », ne se met pas à aboyer.

Je quitte ma cachette derrière les aubépines et je m'approche du cabanon. Je vise le centre de la porte avec mon flingue. Le doigt sur la détente. Je sais qu'il va falloir tirer dans le tas. Ce ne sont pas des gens avec lesquels on peut discuter, ils ne vont pas se tenir tranquilles, encore moins s'ils sont bourrés. Je dois les abattre avant qu'ils réagissent. Les avertissements ne servent à rien. Même si le cabanon a une cloison intérieure, il faudra tirer, tirer, tirer au travers. Tirer sur tout ce qui bouge. Toucher tout ce que je pourrai. J' imagine que Marcelo est par terre, au centre du cabanon, attaché. Peut-être est-il sur un des lits. Peut-être est-il menotté à un lit superposé, je dois faire

gaffe à ne pas le toucher.

J'avance encore d'un pas, les bras tendus, le doigt sur la détente. Je m'approche du pick-up, je sens l'odeur acide du vomi. La neige continue à tomber et à chaque pas je sens qu'elle se tasse sous mes chaussures. J'avance, le doigt sur la détente. Je dois tirer, je me répète, même s'ils dorment, même s'ils ne me visent pas. Je dois faire le plus de mal possible, sinon je ne pourrai pas sauver Marcelo, sinon on partira tous les deux au pays des ténèbres. Je m'arrête un instant à côté du pick-up, j'ai besoin de reprendre des forces. Le clébard ressort du dessous du cabanon, humilié. Après le coup de pied qu'il a reçu, il a perdu toute autorité pour faire le brave avec moi. Il se dirige droit vers les vomissures et recommence à laper. Il neige de plus belle. Ils vont sûrement fermer la route.

Je ne peux pas attendre plus longtemps. Je m'appuie sur le pick-up. Une dernière respiration avant de me lancer contre la porte. Je vois qu'il y a quelque chose derrière, dans le pick-up. Merde. Une masse, un corps sous des sacs en plastique. Je les déplace un peu, la neige glisse sur les côtés, j'aperçois quelque chose. Une main, avec, au poignet, la montre Seiko 5 automatique de Marcelo dont le verre est cassé. Je continue à déplacer les sacs, d'abord apparaît un coude, puis l'épaule ensanglantée, le visage déformé par les coups, le nez enfoncé, la bouche en lambeaux, les dents cassées. Sa peau est toute bleue, de ce bleu qu'il m'arrive de voir sur la peau des mendiants qui meurent en hiver à cause du froid.

Je ne suis pas doué pour la mort, ou je suis peut-être trop faible en ce moment. Le peu de force qui me maintenait debout m'abandonne d'un seul coup. Je dois m'appuyer au bord du pick-up pour ne pas tomber par terre, mais je tombe quand même. Je glisse jusqu'à la boue et la neige, je tombe à genoux, j'ai du mal à respirer. Je sens que je suis au milieu d'une bataille dont je sors toujours perdant. Je n'avance jamais, défaite après défaite je m'enfonce toujours davantage dans ce marécage.

C'est bête, mais je pense à Marina et à Manuel. Je les vois se réveiller ensemble, il se lève et va chercher le petit-déjeuner ; elle est un peu triste mais elle fait avec. Elle se lève, elle est vêtue seulement d'un t-shirt à lui, qui ne la couvre que jusqu'à la taille. Elle va à la salle de bain, lui, qui revient dans la chambre, regarde ses fesses et la suit, il passe ses bras autour de sa taille face au miroir, elle tourne la tête et elle l'embrasse. Ce n'est pas comme nos baisers, mais elle s'en contente parce que je ne suis plus là. Je n'existe plus.

J'ai de la fièvre, mes intestins saignent et mon pistolet tremble dans ma main. Je cherche une raison de vivre pour ne pas me laisser mourir ici, dans cette neige qui m'entraîne vers le sol et me dit : « Rien n'est important, laisse-toi aller. » Je pense à ma mère et je n'arrive

même pas à voir son visage ; je pense alors à Romina, la gamine blessée. La petite victime, perdue, kidnappée. Et je me répète : Je dois la sauver. Je respire profondément et je me dis qu'elle est peut-être dans le cabanon. Que je suis le seul à savoir ce qui lui est arrivé. Je recommence à respirer, je prends une poignée de neige et je frotte mon visage avec. Je m'accroche au pare-chocs et je me relève. Mes genoux ne tremblent plus et, comme les croisés qui pensaient à la Vierge, je pense à la gamine violée et son image me guide. Je vais les tuer, ces salauds. Je braque à nouveau mon arme vers le milieu de la porte et, quand je vais avancer, elle s'ouvre lentement. Celui qui sortira le premier se prendra la première balle.

MARINA et moi, on n'a jamais pu acheter un tableau pour décorer l'appartement. On n'arrivait pas à se mettre d'accord. Ce que j'aimais ne lui plaisait pas et vice-versa. Par exemple, elle déteste la peinture de la station de métro Baquedano.

« Qui voudrait avoir ce vieillard horrible sur un mur de sa maison ? »

Elle aime les tableaux avec beaucoup de couleurs, les paysages avec des lacs, mais pas n'importe quels paysages.

« Je n'aime pas les volcans, les montagnes oui, mais pas les volcans, ça me rend nerveuse. »

Bref, la seule déco qui pend aux murs de l'appartement, c'est un calendrier qu'on m'a donné à la quincaillerie du coin. Il est illustré d'une vieille peinture de chasse au renard en Angleterre, je crois.

« J'aime bien les chevaux », qu'elle a dit, et elle a accroché le calendrier.

Mais c'est la seule chose sur laquelle on a pu se mettre d'accord.

Le truc, c'est que ce que j'aime dans les tableaux, c'est imaginer le moment qu'a voulu représenter le peintre. Je visualise ce qu'il y avait avant et ce qui va venir après. J'invente des histoires pour les personnages, comme je le fais avec le monsieur de la peinture du métro Baquedano.

Quand la porte du cabanon s'ouvre et que je vois apparaître Romina, je pense à ça. Je me dis que je regarde un tableau.

Nue, enveloppée dans une couverture bleue, pieds nus. Les cheveux collés et des bleus sur le visage, toute tremblante.

La neige tombe sur ses cheveux noirs. Elle fait deux pas en avant, sans faire attention à moi, qui vise sa tête à quatre mètres d'elle ; elle ne regarde que le sol, concentrée sur l'endroit où elle pose les pieds. Elle ferme la porte derrière elle. Et moi, comme je fais avec les tableaux, j' imagine la nuit d'horreur qu'elle a dû passer dans le cabanon avec les trois mecs bourrés.

Romina lève lentement la tête et me regarde. Je continue à braquer mon arme sur elle. Elle n'a pas l'air surprise. Je baisse mon arme et j'essaie de sourire, comme pour lui dire que tout va bien, que je suis là pour la sauver. Mais je n'en suis pas capable. Romina lève une main et me montre des clefs. Puis elle me les lance. Je les attrape au vol, ce sont les clefs du pick-up.

« Je t'ai vu par la fenêtre », elle chuchote. Et elle ajoute en murmurant : « Sors-moi d'ici, s'il te plaît. »

À ce moment, la neige s'arrête de tomber.

IL y a des choses qu'on fait sans savoir pourquoi. Mais une fois qu'elles sont faites, il n'y a pas de retour en arrière possible. Je ne suis pas de ceux qui ont des regrets. Mais je suis curieux. Je me demande toujours ce qui se serait passé si au lieu de faire ci, j'avais fait ça. Mais au fond, c'est pareil.

J'ai autrefois imaginé une vie tranquille, mais chassez le naturel, il revient au galop.

J'ai peut-être toujours eu peur et cela m'a sauvé bien des fois, mais c'est vrai aussi que la drogue nous aveugle et nous fait faire des choses qu'on n'oserait jamais faire dans son état normal. On les fait malgré tout et ce qui reste au final, ce n'est pas ce qu'on aurait pu faire, mais ce qu'on a fait. Comme ces gens qui se sont approprié des corps d'enfants orphelins pour les violer, pour éjaculer sur eux, pour se faire embrasser le cul, pour mordiller ces seins minuscules. Je me souviens de Yesenia et ça me redonne des forces. Son corps sans tête sous une autoroute crasseuse qui sent le pneu brûlé. Elle qui à douze ans luttait pour ne pas s'endormir, pour éviter de se faire peloter par ce vieux crapaud.

Tous ces enfants abandonnés, Marcelo dans sa caisse de pommes, Yesenia qui priait pour que sa mère revienne du boulot, moi-même qui pleurais dans l'escalier pendant qu'ailleurs, mon père mettait au lit un petit frère grassouillet que je n'ai aucune intention de rencontrer.

Si on apprend une chose en étant flic, c'est que les pères sont de vraies merdes dans ce pays. Ils fourrent leur bite et disparaissent. L'autre chose, c'est qu'ici personne ne paie pour ses fautes, à moins d'être pauvre. Mais ça ne compte pas, les pauvres payent toujours, ici comme ailleurs.

J'ai dans les mains un pistolet-mitrailleur fumant et ça ressemble à une image tirée d'un film. Je n'avais pas utilisé d'arme comme celle-ci depuis l'école de police. Il n'y a plus de balles. Je change le chargeur et je continue à tirer sur le cabanon. Des morceaux de bois sautent. La neige retombe avec force. La détente est extrêmement sensible, j'appuie un tout petit peu : une balle ; un peu plus : cinq balles par seconde ; encore un peu plus : dix balles par seconde.

Je ne sais pas comment le cabanon tient encore debout, il n'y a pas un seul morceau qui ne soit pas perforé.

Il n'y a pas de doute, la colère est plus forte que l'amour. Et ça, je le fais par colère.

Après que Romina m'a donné les clefs et qu'elle m'a demandé de la

sortir de cet enfer, on est montés dans le pick-up. J'ai enlevé le frein à main et, sans mettre le moteur en marche, j'ai laissé glisser les pneus doucement sur la neige. Quand j'ai regardé derrière nous pour vérifier qu'aucun des salauds ne sortait du cabanon, j'ai remarqué qu'il y avait un pistolet-mitrailleur sur le siège arrière. Je n'y ai pas réfléchi à deux fois. J'ai arrêté le pick-up une fois parcourue la moitié du chemin qui descend de la colline. J'ai demandé à Romina combien de personnes il y avait dans le cabanon. Elle m'a confirmé qu'il y avait seulement les trois types que j'avais déjà vus. Je lui ai demandé de me dire quelles étaient leurs positions respectives à l'intérieur. Puis j'ai pris le pistolet-mitrailleur, les chargeurs, et j'ai dit à Romina de se cacher sur le siège passager, qu'elle bouche ses oreilles et qu'elle ne sorte pas jusqu'à ce que je revienne.

Je tire jusqu'à la dernière balle du dernier chargeur. On n'entend rien à l'intérieur, la neige tombe à gros flocons mais je n'ai pas froid. Le pistolet mitrailleur m'a réchauffé, j'ai l'impression d'avoir serré dans mes bras une petite locomotive. Mes mains me brûlent. Ma tête est froide, mes cheveux sont couverts de neige et de glace. Je vois le clébard qui sort de sa cachette sous le cabanon, je l'ai aussi atteint. Il a le train arrière affaissé, il se traîne sur ses pattes avant, les poils collés au corps à cause du sang, la langue pendante. Je prends mon pistolet, je vise sa tête, je m'approche. « Je ne tue pas les chiens », je me souviens de mon grand-père. Mais je ne peux pas le laisser ici, à souffrir. Je tire. Ça en fait deux.

Je ne vais pas entrer dans le cabanon. Je ne veux pas voir l'état des corps. Je retourne au pick-up, je mets le moteur en marche et on descend jusqu'à la voiture de Marcelo. Je ne vais pas la laisser ici. Je ne veux pas que son nom soit associé à ce massacre. Tout ça aura l'air d'un règlement de comptes entre narcos. Romina s'est rendu compte de ce qui est arrivé là-haut, mais elle ne dit rien ; elle se blottit dans sa couverture comme si elle était en lieu sûr.

D'abord, je la fais changer de voiture. Ensuite, je tâche de soulever Marcelo, j'ai un mal de chien à y arriver, et quand je finis par le laisser tomber sur la banquette arrière de l'Aveo, avec la brutalité qu'on peut avoir quand on manipule un cadavre, j'ai l'impression d'entendre une plainte. Je crois que c'est mon imagination, mais la gamine me dit : « Fais attention, ça lui fait mal. »

Elle l'a donc bien entendu aussi. Je me rappelle ce qu'il m'a dit à l'hôpital : « Je survis toujours. »

Je m'approche de son visage et je crois voir ses yeux bouger derrière ses paupières gonflées comme des ballons. Il balbutie quelque chose, j'approche mon oreille de sa bouche et j'entends : « Bien joué. »

Je m'assieds et je fais tourner le moteur, mais ma vue se trouble et mes mains tremblent. Je dois respirer profondément. C'est la fatigue.

Des larmes ruissellent sur mon visage, je pleure à gros sanglots, comme je n'avais jamais pleuré avant, pas même quand j'étais gosse. Je ne sais pas ce que c'est. Je ne suis pas triste. Je ne sais pas si c'est à cause de Yesenia dépecée sous l'autoroute, si c'est à cause de cette enfant enveloppée dans sa couverture, pieds nus dans la neige, après être sortie de l'enfer dans ce cabanon, ou si c'est à cause de Ricardo, la langue sortie, pendu au plafond de cette maison de famille d'où il voulait changer le monde avec ses discours, ou si c'est à cause de Marcelo, avec toutes ses dents cassées, son visage amoché plein de sang et de boue.

Ou bien si c'est à cause de Marina, qui se réveille aux côtés de Manuel pour s'inventer une nouvelle journée. Ou tout ça ensemble. Ou si c'est l'odeur de la poudre sur mes mains, sur ma chemise. Je m'agrippe avec force au volant et j'essaie de redevenir celui que j'étais. J'essaie d'être cet enfant qui pleurait en silence, seulement quand personne ne le regardait.

Les nuages commencent à s'éloigner et le soleil matinal, qui se lève au-dessus des sommets enneigés de la cordillère des Andes, brille de tous ses feux. Je me dis que la pluie qui devait nettoyer toute cette merde est enfin tombée, et je me calme petit à petit. Je respire en essayant de reprendre mes esprits, j'avale ma salive pour défaire le nœud qui me serre la gorge. Alors Romina me montre le soleil qui se lève et me dit : « Regarde comme c'est beau », et je me rends compte qu'il y a encore de l'espoir.

MARCELO a perdu la vue de son œil gauche.

« Je n'ai jamais bien vu de ce côté », dit-il pour ne pas prendre les choses au tragique, mais à part ça et une grosse cicatrice sur le même œil, il a survécu, comme toujours. Ce qui est moins bien, c'est qu'il a été affecté à un travail purement administratif, ce qu'il n'aime pas. J'imagine qu'il va finir par demander à partir en préretraite.

Angélica m'a aidé à prendre soin de Romina jusqu'à ce qu'elle soit en état de témoigner. La gamine aura bientôt dix-huit ans, elles s'entendent si bien toutes les deux qu'elles vont sûrement partager un appartement. Angélica l'emmène chez le psy tous les jeudis, c'est incroyable comme cette petite a gardé sa joie de vivre après tout ce qu'elle a vécu. Mais Angélica me raconte qu'elle a des périodes de dépression et qu'elle fait des cauchemars.

Le procès a été long et tout n'a pas pu être prouvé. Finalement, j'ai dû renoncer à présenter certaines preuves, car la défense menaçait de m'inculper du triple meurtre. Le commissaire a été viré pour corruption, ainsi que le directeur des centres de prévention des abus sur mineurs et quelques employés. Tout le reste a été mis sur le dos des trois morts de la fusillade, dont on n'a pas trouvé les donneurs d'ordre. Aucun membre du pouvoir judiciaire n'a été arrêté. J'ai été mis à pied sans solde pendant deux mois, pour avoir mené une enquête sans l'autorisation de ma hiérarchie.

Je vois Angélica de temps en temps dans un hôtel du centre-ville et nous faisons l'amour pour rendre hommage à Heraldo Jiménez, afin qu'il sache que nous avons pris au sérieux les missions qu'il nous avait laissées en héritage. Je n'ai plus parlé à Marina jusqu'à aujourd'hui.

On est au centre commercial Costanera, à l'étage des fast-foods, et, à part un froid « salut » quand on s'est rencontrés, on n'a pas dit grand-chose.

Je l'ai invitée à manger une glace et on regarde le présentoir pour choisir les parfums.

À vrai dire, je regarde les écriteaux mais je n'arrive pas à me concentrer et à comprendre ce qu'il y a écrit dessus. Je sens le parfum familier de Marina et mon cœur s'accélère un peu. Je ne veux pas la regarder, mais il m'a suffi de la voir s'approcher dans sa petite robe bleue au milieu du centre commercial pour me rendre compte que je l'aime plus que je n'ai jamais aimé personne. Je ne veux pas non plus que ça se voie car je crois qu'elle pourrait se mettre sur la défensive. Alors j'essaie de rester sérieux et je regarde encore la liste des

parfums, et de nouveau je n'arrive pas à les retenir.

Je sens son bras nu tout proche du mien, sa voix si calme. Cette voix qui aide les malades en phase terminale à partir en leur disant « calmez-vous, ça va aller mieux », avec une intonation telle qu'on ne peut pas ne pas croire que ce n'est pas vrai, même si une tumeur est en train de nous bouffer de l'intérieur.

« Abricot, elle dit. Et toi ? »

Moi, sans lever les yeux du présentoir, au lieu de répondre, je lui demande à brûle-pourpoint ce qui me titille :

« Tu es toujours avec Manuel ? »

– Non, c'est fini depuis longtemps.

– Papaye », je dis à la vendeuse, pendant qu'un doigt de la main de Marina effleure un doigt de ma main, et, sans nous regarder, nous enlaçons nos doigts comme si nous étions deux fiancés qui attendent leurs glaces.

Auteur

Boris Quercia est né en 1967 à Santiago du Chili. Il est connu dans son pays en tant que cinéaste aux multiples facettes : acteur, réalisateur, scénariste, producteur... Il travaille sur une série télévisée très populaire au Chili, *Los 80*. Mais son jardin secret est l'écriture de polars. *Les Rues de Santiago*, son premier roman, est paru chez Asphalté début 2014 ; *Tant de chiens* met en scène le même personnage principal, le flic Santiago Quiñones, dans une nouvelle intrigue, complètement indépendante.

Playlist

Pour accompagner et prolonger votre lecture, les morceaux de cette playlist ont été sélectionnés par l'auteur, exclusivement pour Asphalt. [{Écouter la playlist.}](#)

Javiera & Los Imposibles

Compromiso

Chico Trujillo

Gran pecador

Los Pata 'e Cumbia

Delincuente

Buddy Richard

Tu cariño se me va

Petinellis

Hospital (cumbia style)

Los Tres & Roberto Lalo Parra

Una perra con un perro

Osvaldo "Gitano" Rodriguez

Valparaíso

Juan Luis Guerra

Burbujas de amor

Adanowsky & Anita Tijoux

Mon amour

Los Bunkers

Ángel para un final

Asphalte éditions
Cour Alsace-Lorraine
67 rue de Reuilly
75012 Paris
www.asphalte-editions.com

La traductrice remercie Gilles Marie pour son aide précieuse.

L'édition originale de cet ouvrage paraîtra chez Mondadori en 2017, sous le titre :
Perro muerto.

ISBN epub : 978-2-36533-055-8
ISBN papier : 978-2-918767-55-8

© Boris Quercia, 2015.

© Asphalte éditions, 2015, pour l'édition en langue française. Tous droits réservés.
Photographie de couverture : Rosario Soffia Contrucci (rosariosoffia.com).

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle

{1}. Sandwich chilien fait avec de la viande grillée, des haricots verts et du piment frais. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

{2}. Bande dessinée chilienne très populaire en Amérique latine.

{3}. Cocktail chilien fait de pisco et de Coca-Cola.

{4}. Transantiago est le réseau de transport urbain de Santiago.

{5}. Mélange d'alcool fort avec un soda, comme le pisco par exemple.

{6}. Viña del Mar, station balnéaire proche de Santiago.

{7}. Sandwich constitué de fins morceaux de viande grillée et d'un œuf au plat.

{8}. Hot-dog avec mayonnaise, avocat écrasé et tomates coupées en petits morceaux.

{9}. Chago ou Chaguito est le diminutif de Santiago.

{10}. Rivière qui traverse la ville de Santiago.

{11}. Les Mapuches sont un peuple autochtone qui habitait le sud du Chili. *Mapu* : terre, *che* : gens.

{12}. Playa Ancha est une plage populaire de Valparaíso.

{13}. Le sein de nonne est une pâtisserie d'origine espagnole.

{14}. Langue des Mapuches.

{15}. « Ballon » en *mapudungún*, jeu traditionnel mapuche qui ressemble au hockey.

{16}. Ville du sud du Chili, caractérisée par son immigration allemande.

{17}. La Moneda est le palais présidentiel au Chili.

{18}. « Valpo » est le diminutif de Valparaíso.

{19}. Taxi qui prend quatre passagers maximum sur un parcours fixe. Le tarif varie selon la distance parcourue par le passager.

{20}. Station de ski située à une trentaine de kilomètres de Santiago.

{21}. Cafés où les serveuses portent des décolletés, des mini-jupes au ras des fesses et des chaussures à talons.

{22}. Genre musical de République dominicaine, influencée par le son cubain et le merengue.

{23}. Version espagnole de la chanson « Je l'aime à mourir » de Francis Cabrel.